



VITAM
IMPENDERE
VERO.

N^o 139





Vente Avezas -
Lavigner

2-1-10-6-

Vogelstein

Gabriel J. A. Aubin gravé par
Auguste J. A. Aubin

310 **PALISSOT DE MONTENOY.** Les Philosophes, comédie en trois actes, en vers. Paris, Duchesne, 1765, in-12, veau fauve, filets, dos orné, dent. int., tr. dor. (Padeloup). 100 fr.

Edition originale ornée d'une vignette sur le titre par Eisen. — Très bel exemplaire provenant de la bibliothèque de Sam. Turner, auquel on a réuni : Petites Lettres sur de grands philosophes (par Palissot). Paris, 1757. — Lettres de l'auteur de la comédie les Philosophes au public, pour servir de préface. 1760. — Préface de la comédie des Philosophes. 1760. — Lettres de Voltaire à M. Palissot, avec les réponses, à l'occasion de la comédie des Philosophes. Genève. 1760. — Les Quand adressés à M. Palissot et publiés par lui-même (par Moreau). 1760. — Les Qu'est ce? à l'auteur de la comédie des Philosophes. 1760. — Discours sur la satire contre les philosophes (par l'abbé Coyer). Athènes, 1760.

LES PHILOSOPHES.

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Français ordinaires du Roi, le 2 Mai 1760.*

Par M. PÂLISSOT DÈ MONTENOY,
de plusieurs Academies.

*Non nos, odium, regnique cupido,
Compulsi ad bellum.*

Ovid. Métamorphos. liv. vi.

Le prix est de trente sols.

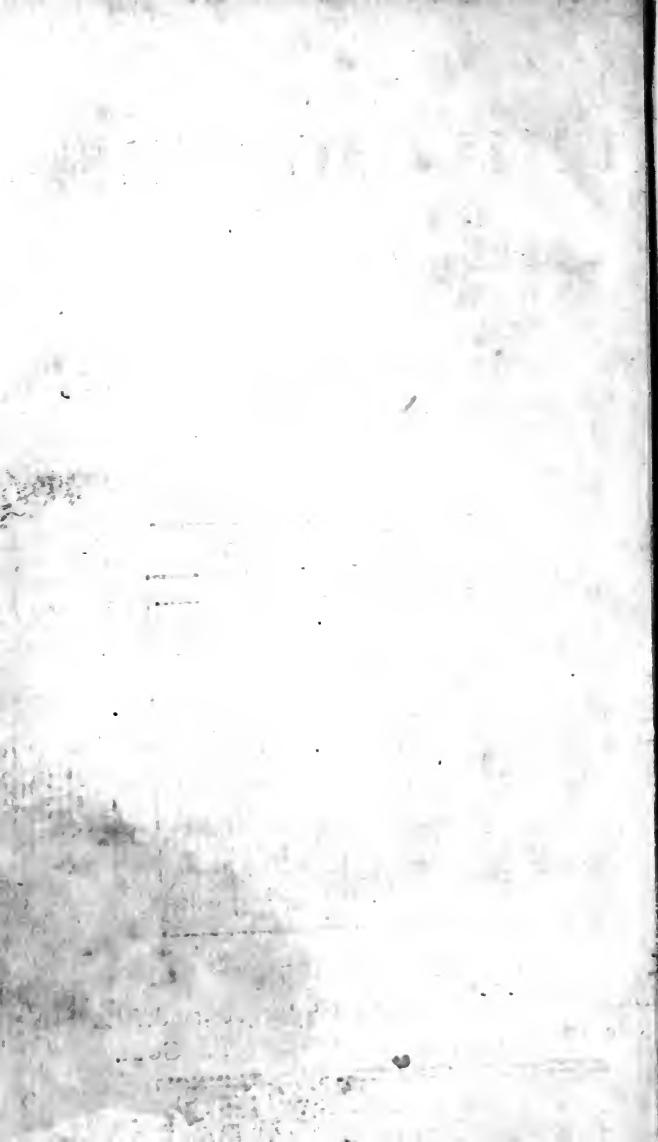


A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous
de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M D C C L X.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



A V I S

Sur cette nouvelle Edition.

L'AUTEUR, informé qu'il se prépare des Editions furtives de la Comédie des *Philosophes*, désavoue toutes celles qui pourront paraître, & qui ne seront point conformes à celle-ci. Les mêmes ennemis, qui avant la Représentation avaient affecté de répandre plusieurs traits satyriques, comme s'ils étaient tirés de la Piece, pourraient avoir part à ces Editions clandestines; mais le Public équitable est en garde contre ces petits artifices renouvelés par trop de méchans. L'Auteur ose se flatter d'ailleurs que ses Lecteurs apercevront une différence de style trop sensible entre les Vers de sa Comédie, & ceux que l'on voudrait lui prêter, pour qu'ils puissent s'y méprendre.

ACTEURS.

CYDALISE,	Mlle Dumefnil.
ROSALIE,	Mlle Hus.
DAMIS.	M. de Bellecourt.
VALERE,	M. Grandval.
THEOPHRASTE,	M. Brisard.
DORTIDIUS,	M. Dubois.
MARTON,	Mlle. Dangeville.
CRISPIN,	M. Prévillé.
M. PROPICE, Colporteur,	M. Durancy.
M. CARONDAS,	M. Armand.

La Scène est à Paris.



LES
PHILOSOPHES
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON.

DAMIS.



ON , je ne reviens pas d'un semblable vertige.

Rompre un hymen conclu !

MARTON.

Tout est changé, vous dis-je.

A

D A M I S.

Mais encor ?

M A R T O N.

Mais encor , vous êtes Officier ;
Notre projet n'est pas de nous méfallier.
Nous voulons un Mari taillé d'une autre étoffe ;
En un mot, nous prenons un Mari Philosophe.

D A M I S.

Que me dis-tu , Marton ?

M A R T O N.

Je vous étonne fort ;
Mais ne savez-vous pas que les absens ont tort ?
Trois mois ont opéré bien des Métamorphoses :
Peut-être dans trois mois verrons-nous d'autres choses.

Vous pourrez reparaitre alors avec succès ;
Mais jusques-là , néant. En dépit du procès
Qui devait se finir par votre Mariage ,
Sans appel aujourd'hui la pomme est pour le sage.

D A M I S.

Le moyen que l'on change ainsi dans un moment !

MARTON.

Toute Femme est, Monsieur, un animal changeant.

On pourrait calculer les jours de Cydalise ;
Par les différents goûts dont son ame est
éprise :

Quelquefois étourdie , enjouée à l'excès ,
D'autres fois sérieuse , & boudant par accès ;
Coquette , s'il en fut , en sauvant le scandale ,
Prude à nous étourdir de son aigre morale ;
Courant le Bal la nuit , & le jour les Sermons ;
Tantôt les Directeurs , & tantôt les Bouffons.

C'était-là le bon tems. Mais aujourd'hui que
l'age

Fait place à d'autres mœurs , & veut un ton
plus sage ,

Madame a depuis peu réformé sa maison.

Nous n'extravaguons plus qu'à force de raison.

D'abord on a banni cette gaité grossière ,

Délices des Traitans , aliment du Vulgaire ;

A nos soupés décens tout au plus on sourit.

Si l'on s'ennuie , au moins c'est avec de l'Esprit.

Quelquefois on admet, au lieu de Vaudevilles,
De savans Concerto, de grands airs difficiles ;
Car il faut bien encore un peu d'amusement.
Mais notre fort , Monsieur , c'est le raisonne-
ment.

Quelque tems , dans le cercle , on parla Poli-
tique ;
Enfin tout disparut sous la Métaphysique.

D A M I S.

Quelque chargé que soit ce bizarre tableau ;
Je livre Cydalise aux traits de ton pinceau ;
Je m'en rapporte à toi. Mais que fait Rosalie ?

M A R T O N.

Ce que nous faisons tous , Monsieur ; elle s'en-
nuie.

D A M I S.

Aux vœux de mon Rival son cœur s'est-il
rendu ?

M A R T O N.

Non, ce cœur est à vous. L'Amour l'a défendu
Contre tous les projets d'un Rival téméraire ;
Mais votre sort dépend de l'aveu d'une Mere,

Enforcelée au point que je n'ai plus d'espoir.
Pardonnez-moi ce mot ; je vois comme il faut
voir.

D A M I S.

Elle fut mon Amie , & je me flatte encore...

M A R T O N.

Le Bel Esprit , Monsieur , est tout ce qu'elle
adore.

C'est une maladie inconnue à vingt ans ;
Mais bien forte à cinquante. Encore avec le
tems ,

On pourrait espérer un retour de sagesse ,
S'il en était quelqu'un contre cette faiblesse ,
Quand à certains degrés elle a fait des progrès.
Dans les commencemens , moi - même j'es-
pérais ;

Mais sachez tous nos maux & ceux qui vont
les suivre.

Entre nous. . .

D A M I S.

Hé bien ? Quoi ?

M A R T O N.

Madame a fait un Livre.

D A M I S.

Bon !

A iij

MARTON.

Qui même à présent s'imprime *incognito*.

DAMIS.

Quelque brochure ?

MARTON.

Non : un volume *in-quarto*.

DAMIS.

Je lui conseille fort de garder l'anonyme.

Mais , dans ces beaux Esprits que Cydalise
estime ,

N'en est-il donc aucun assez droit , assez franc ,
Pour lui montrer l'excès d'un travers aussi
grand ;

Pour la défabufer ?

MARTON.

Eux ! ils se moquent d'elle ;
Ils ont tous conspiré de gâter sa cervelle ;
Sur-tout votre Rival. Comme il connaît son
goût ,

Il ne se borne pas à l'applaudir en tout ;
Il la fait admirer par Messieurs ses semblables ,
Tous Charlatans adroits , & Flatteurs agréa-
bles ,

Ravis de présider dans sa Société ,

D'y porter leurs erreurs , & faisant vanité

De dominer ici sur un esprit crédule ,
Qu'ils ont l'art d'aguerrir contre le ridicule.

D A M I S.

Et ce font-là , dis-tu , des Philosophes ?

M A R T O N.

Oui ;

Du plus grand air encor. Paris en est rempli.
Mais pour établir mieux leur crédit chez Ma-
dame ,

Et pour mieux pénétrer jusqu'au fond de son
ame ,

Ils nomment aux emplois vacans dans la mai-
son.

Leur choix, toujours guidé par la saine raison ,
Quel qu'il soit , à Madame est toujours sûr de
plaire.

Je soupçonne pourtant un certain Secrétaire ,
Reçu par Cydalise à titre de Savant ,
De n'avoir d'autre emploi que celui d'intri-
gant ,

De recéler un fourbe , & d'être ici pour cause ;
Mais enfin , tôt ou tard , j'éclaircirai la chose.

D A M I S.

Quel motif as-tu donc pour en juger si mal ?

A iv

MARTON.

Ou je me trompe fort , ou c'est votre Rival
Qui pour servir ses feux ici l'impatronise.

DAMIS.

Quel homme est-ce ?

MARTON.

Un fripon affectant la franchise,
Et pourtant , m'a-t-on dit, natif de Pézenas ,
Titré du nom pompeux de Monsieur Caron-
das ,

Reconnu pour Savant , du moins sur sa parole,
Tout hérissé de Grec & de termes d'Ecole ,
Plaçant à tout propos ce bizarre jargon ,
Et nous citant sans cesse *Homere* ou *Lyco-
phron*.

DAMIS, *riant*.

Ha , ha , ha , ha , ha , ha.

MARTON.

Je peins d'après nature.

DAMIS.

Ce Monsieur Carondas est de mauvais au-
gure ;

Mais avec ton secours & celui de Crispin.....

MARTON.

Quoi ! Crispin est ici ?

DAMIS.

Vraiment oui. Mon dessein
Était de vous unir ; tu le fais , & j'espère
Que tu me serviras de ton mieux.

MARTON.

Laissez faire.

Crispin est fort adroit ; j'en tirerai parti.

DAMIS.

Je compte sur tes soins.

MARTON.

Oh ! Monsieur, comptez-y.
Je déclare la guerre à la Philosophie.

DAMIS.

Je te devrai , Marton , le bonheur de ma vie.
Mais . . . ne puis-je un moment ? . . .

MARTON.

Ah ! je vous vois venir.
Tenez, Monsieur ; l'Amour a sû vous prévenir :
On vient ; c'est Rosalie.

S C E N E I I.

ROSALIE , MARTON , DAMIS.

D A M I S.

Après trois mois d'absence ,
Quand je reviens ici , guidé par l'espérance ,
Réclamer une foi promise à mon ardeur ,
On m'apprend qu'un rival , jaloux de mon
bonheur ,
Ose me disputer le seul bien où j'aspire ,
Qu'avec lui, contre moi, votre mere conspire.
Ah ! rassurez du moins mon cœur désespéré.

R O S A L I E.

Doutez-vous que le mien en soit moins pénétré ?

Je vois avec douleur ce changement extrême,
Je souffre autant que vous ; mais enfin je vous
aime.

A ce titre du moins quelque espoir m'est permis.

Qui pourrait résister à deux amans unis ?

Ma mere vous aimait. En vous voyant, peut-être,

Dans son cœur combattu, l'amitié va renaître.
Sur ce cœur autrefois j'avais plus de pouvoir,
Je le sçais ! c'est à vous, Damis, de l'émouvoir ;

Allez, & pour combler le bonheur que j'espere,

Que je vous doive encor les bontés de ma mere.

MARTON.

Beaux sentimens ! mais moi je ne m'y fierais pas.

ROSALIE.

Laisse-moi mon erreur.

MARTON.

Non : c'est par des combats
Qu'il faut à la raison ramener Cydalise.

DAMIS.

Encore est-il permis de tenter l'entreprise.

A vj

MARTON.

Oui ; c'est un beau moyen , des soupirs & des
pleurs !

Oh ! la Philosophie endureit trop les cœurs.

ROSALIE.

Je ne l'aurais pas cru ! mais pourtant , si ma mère
M'immolait sans retour aux desseins de Valere ,
Si ce projet enfin était bien averé ,
Pourquoi jusqu'à présent n'est-il pas déclaré ?
Qui peut la retenir ?

MARTON.

J'entrerais en colere.

Elle n'a pas encor fait venir le Notaire ,
Il est vrai ; les témoins ne sont pas invités ,
D'accord ; il manque aussi quelques formalités ,
J'y consens ; il se peut d'ailleurs que la journée
Ne soit pas fixéement encor déterminée ;
J'en conviens. Cependant ne souffre-t-elle pas
L'hommage assez public qu'il rend à vos appas ?
N'en êtes-vous pas même à toute heure ob-
fedée ?

Mais non ; je me trompais : ce n'était qu'une
idée.

ROSALIE.

Hélas ! peux-tu, Marton , me désoler ainsi ?

MARTON.

J'avais rêvé.

DAMIS.

Marton....

MARTON.

Contes que tout ceci ,

Propos en l'air.

DAMIS.

Marton....

MARTON.

Vision chimérique ,

Abfurde.

ROSALIE.

Mais , Marton....

MARTON.

Non , c'est terreur panique ;

Illusion , vous dis-je.

ROSALIE.

En-vérité , Marton ;

Ce cruel badinage est bien peu de saison.

MARTON.

J'avais tort.

ROSALIE, *faisant un mouvement pour sortir.*

Tu poursuis ? Hé bien ! je....

DAMIS, *l'arrêtant.*

Rosalie.

ROSALIE.

Non, Monsieur, c'en est trop.

DAMIS.

Demeurez, je vous prie.

MARTON.

Ah ! vous vous fâchez donc ? Vraiment, c'est très-bien fait.

Mais raisonnons un peu. Dites-moi, s'il vous plaît,

Fallait-il vous tromper ? Je sçais bien que le doute

Suspend l'impression des maux que l'on redoute,

Qu'il est très-naturel d'éloigner le danger,
Et de rendre toujours son fardeau plus léger.

Moi-même à vous flatter je serais la première.

J'aurais soin de fermer les yeux à la lumière,
Sans l'intérêt pressant qui me parle pour vous.

Pardonnez ; mais, ma foi, les amans sont des foux.

Tranquilles sans raison , désespérés sans cause,
Dans un juste équilibre aucun ne se repose ,
Et le sang froid souvent les conseille bien
mieux ,

Que cet Amour qu'on peint un bandeau sur
les yeux.

D A M I S.

Comment ! Voilà , parbleu , de la Philosophie !

M A R T O N.

On apprend à hurler , dit-on , de compagnie,
En fréquentant les loups. Le proverbe a raison.
C'est un mal répandu dans toute la maison ,
Mais perdons un moment cette idée impor-
tune.

(*A Rosalie.*)

Çà , faisons notre paix. Vous serez sans ran-
cune ?

Vous me le promettez ?

R O S A L I E.

Oh ! je te le promets.

M A R T O N.

Et moi d'être attentive à tous vos intérêts.

Vous , Monsieur , qui sans soins & sans
trouble dans l'ame ,
Passeriez votre vie à regarder Madame ,

Il faut battre en retraite , & même promptement.

Songez qu'il est grand jour dans cet appartement ,

Que nous pourrions ici risquer quelque surprise,
Et qu'il faut vous montrer d'abord à Cydalise,
Avant que de penser à d'autres rendez-vous.

D A M I S.

Je cours m'y disposer , dans un espoir si doux.
Je remets en tes mains le bonheur de ma vie.
Vous que j'adore , adieu , ma chere Rosalie.

S C E N E I I I.

R O S A L I E , M A R T O N :

M A R T O N.

VOUS , foyez sans faiblesse. Allons , point de langueur.

La fermeté, Madame, en impose au malheur.

R O S A L I E.

Si tu pouvais sentir combien je hais Valère !

M A R T O N.

Oui : Damis sort d'ici. Mais c'est à votre mère

Qu'il importe surtout de parler avec feu.
Si vous aimez Damis, ce fut de son aveu ;
Je le suppose au moins.

ROSALIE.

Certainement.

MARTON.

Les Filles

Ne font rien, comme on fait, sans l'avis des
familles,
C'est la règle. Il faut donc déclarer sans détour
Pour l'un tous vos mépris, pour l'autre votre
amour.

ROSALIE.

Oh ! oui.

MARTON.

Vous sentez-vous cette fermeté d'ame ?

ROSALIE.

Affurément, Marton.

MARTON, *malignement.*

Allons, j'entens Madame.

ROSALIE, *effrayée.*

Ah ! Marton. . . .

MARTON.

Comment donc ! c'est très bien débiter.
Cela promettre.

ROSALIE.

Aussi, pourquoi m'épouvanter ?
L'Amour dans le besoin me rendra du courage.

MARTON, *la contrefaisant.*

L'Amour ! oui vous ferez tous deux de bel ouvrage.

Il y paraît vraiment , à cet air d'embarras ,
Qu'un mot dit au hasard . . .

ROSALIE.

Mais enfin tu verras.

MARTON.

Ce n'est point à l'Amour à vous tirer de peine,
Il est trop mal adroit. Pensez à votre haine ;
Voilà le sentiment qui doit vous inspirer ,
Dont il est important de vous bien pénétrer.
Je ne fais si l'amour , que d'ailleurs je révère ,
Est de nos passions en effet la plus chère ;
Mais ce n'est que faiblesse , & que timidité.
La haine n'est qu'ardeur & que vivacité.
L'un abbat, l'autre anime, & dans un cœur
femelle ,
Ma foi , je la croirais beaucoup plus naturelle.
Vous ne connaissez pas encor ce sentiment.
Que votre cœur l'éprouve aujourd'hui seulement.

Tenez, j'aime Crispin, & je sens pour Valère...
Mais, ce n'est plus un jeu, j'apperçois votre
mere.

ROSALIE.

Tu me soutiendras ?

MARTON.

Oui.

SCENE IV.

CYDALISE, ROSALIE,
MARTON.

CYDALISE.

RÉTIREZ-VOUS, Marton.

Prenez mes clés, allez renfermer mon *Platon*.

De son monde idéal j'ai la tête engourdie.

J'attendais à l'instant mon *Encyclopédie*;

Ce Livre ne doit plus quitter mon Cabinet.

A Rosalie.

Vous, demeurez; je veux vous parler en secret.

A Marton.

Laissez-nous.

MARTON, à *Rosalie*.

Allons, ferme, & montrez du courage.

CYDALISE.

Obéissez, Marton.

S C E N E V.

CYDALISE, ROSALIE.

CYDALISE.

Vous êtes belle & sage,
Rosalie, & pour vous j'eus toujours des bontés.
Je vais connaître enfin si vous les méritez.
Je ne consulte point ce sentiment vulgaire,
Amour de préjugé, trivial, populaire,
Que l'on croit émané du sang qui parle en nous,
Et qui n'est, dans le fond, qu'un mensonge assez
doux,
Une faiblesse. . .

ROSALIE.

Hé quoi ! la voix de la nature,
Quoi ! cette impression si touchante & si pure,

Ce premier des devoirs, cet auguste lien,
(Je définirai mal ce que je sens si bien,)
N'importe, se peut-il que le cœur de ma mère
Méconnaisse aujourd'hui ce sacré caractère ?
Ah ! rappelez pour moi vos sentimens passés.
En les analysant , vous les affaiblissez.

CYDALISE.

J'ai cru , tout comme une autre , à ces vaines
chimères ,

Dignes du gros bon-sens qui conduisait nos
pères.

Crédule , heureuse même en mon aveugle-
ment ,

Automate abusé , je suivais le torrent.

Je commence à sentir , à penser , à connaître.

Si je vous aime enfin , c'est en qualité d'*Etre* :

Mais vous concevez bien qu'un autre individu

N'aurait à mes bontés qu'un droit moins
étendu.

ROSALIE.

Vous déchirez mon cœur. Ah ! permettez ,
Madame ,

Souffrez qu'à vos genoux votre fille réclame

Un droit plus légitime & des titres plus doux.
Pourquoi briser les nœuds qui m'attachaient à
vous ?

Jugez de leur pouvoir à mon trouble , à mes
larmes.

CYDALISE , *un peu émue.*

Ma fille !... Hé quoi ! pour vous l'erreur a tant
de charmes !

Vous me faites pitié. Consultez la Raison.
Ces puérilités ne sont plus de saison.

Je reconnais vos droits sur le cœur d'une mère ;
Mais je les annoblis , & si je vous suis chère ,
Si j'ai sur vous aussi quelques droits à mon
tour

J'en exclus le hazard , qui vous donna le jour.

ROSALIE.

Je ne puis soutenir ce funeste langage.

Il fait à toutes deux un trop sensible outrage.

Qui ? Moi ! Le pensez-vous, que je puisse jamais
Oublier que ma vie est un de vos bienfaits ?

Non...

CYDALISE.

Le soin que j'ai pris de votre intelligence
Doit mériter , sur-tout , votre reconnaissance ;

Voilà le digne objet où tendent tous mes vœux.

Vous apprendre à penser, voilà ce que je veux.
Concevez le bonheur d'étendre son génie ,
D'ouvrir l'œil aux clartés de la Philosophie ,
De dissiper la nuit où vos sens sont plongés ,
D'affranchir votre esprit du joug des préjugés !
Ce grand art d'exister , qui n'appartient qu'au sage ,

Dont je connais enfin le solide avantage ,
Ce jour de la Raison, dont j'ai fû m'éclairer ,
Ma Fille , mon amour veut vous le procurer.

J'avais avec Damis conclu votre hyménée.
De légers intérêts m'avaient déterminée.
Des rapports de fortune , un procès à finir ,
Je me souviens qu'alors tout semblait vous unir.

C'est ainsi que se font la plûpart des affaires ;
Mais enfin , aujourd'hui je romps ces nœuds vulgaires.

Damis a du bon sens, des vertus, de l'honneur,
Il a ce que le monde exige à la rigueur :

Tout mortel n'est pas fait pour aller au sublime ;

Dans le fond , cependant, on lui doit de l'estime :

Mais je vous dois aussi , ma fille , un autre
Epoux ,

Beaucoup plus convenable & plus digne de
vous.

Valere a ce qu'il faut pour plaire & pour séduire ,

C'est peu de vous aimer , il sçaura vous instruire ;

En un mot , c'est de lui que mon cœur a fait
choix.

ROSALIE.

Ainsi , vous oubliez que Damis autrefois
Eut votre aveu , Madame , & celui de mon
pere ?

CYDALISE.

Votre pere ! il est vrai que je n'y songeais
guere.

Plaisante autorité que la sienne en effet !

L'Etre le plus borné que la nature ait fait.

Nul

Nul talent , nul effor , espece de machine
Allant par habitude , & pensant par routine ,
Ayant l'air de rêver & ne songeant à rien ,
Gravement occupé du détail de son bien ,
Et de mille autres soins purement domestiques ;

Défenseur ennuyeux des préjugés gothiques ,
Sauvage dans ses mœurs , alliant à la fois
La morgue de sa robe au ton le plus bourgeois ;
Nes'énonçant jamais qu'avec poids & mesure ,
Et qui toujours grimpé sur la magistrature ,
Hors de son tribunal , aurait cru déroger ;
Ayant , comme Dandin , la fureur de juger.
Mais il est mort enfin , laissons en paix sa cendre.

ROSALIE.

Ah ! Madame , songez....

CYDALISE.

Allez-vous le défendre ?

Un pere n'est qu'un homme , & l'on peut sensément

Remarquer ses défauts , en parler librement.

ROSALIE.

Si ce sont-là les droits de la Philosophie ,

B

Souffrez que j'y renonce, & pour toute ma vie.
Je perdrais trop, Madame, à m'éclairer ainsi;
J'ose vous l'avouer. Daignez permettre aussi
Qu'en faveur de Damis je vous rappelle encore
Vos premières bontés que votre fille implore.

CYDALISE.

Non, Valere est l'Amant que j'ai choisi pour
vous,

Ma fille, & dès ce soir il sera votre Epoux.

Ces nœuds embelliront le cours de votre vie.

Quant à vos préjugés sur la Philosophie,

Contre eux, à mon exemple, il faut vous
aguerir.

Le tems & la raison sauront vous en guérir.

Vous êtes dans cet âge où l'on commence à
vivre,

Tout fait ombrage alors; mais vous lirez mon
livre.

J'y traite en abrégé de l'Esprit, du bon sens,

Des passions, des Loix, & des Gouvernemens;

De la vertu, des mœurs, du climat, des
usages,

Des peuples policés & des peuples sauvages;

Du désordre apparent , de l'ordre universel ,
Du bonheur idéal & du bonheur réel.
J'examine avec soin les principes des choses ,
L'enchaînement secret des effets & des causes.
J'ai fait exprès pour vous un chapitre profond ,
Je veux l'intituler : *Les devoirs tels qu'ils sont*
Enfin , c'est en morale une Encyclopédie ,
Et Valere l'appelle un Livre de génie.
Vous serez trop heureuse avec un tel Epoux.
Un jour vous connaîtrez ce que je fais pour
vous ;
Vous m'en remercierez. Adieu, Mademoiselle,
Songez à m'obéir.

S C E N E V I.

ROSALIE , MARTON.

ROSALIE, *sans voir Marton.*

QUELLE douleur mortelle !
Que résoudre ? Que faire ? Ah ! te voilà, Marton.

MARTON.

Oui , j'ai tout entendu. Mais quelle déraison !

B ij

Quel travers !

ROSALIE.

Je n'ai plus qu'à mourir.

MARTON.

Badinage :

Mourir ! Vous vous moquez , & ce n'est plus
l'usage.

On ne le souffre pas même dans les Romans.

ROSALIE.

Mais enfin....

MARTON.

Calmez-vous , & reprenez vos sens.

Cette crise , après tout , vous l'aviez attendue ?

ROSALIE.

Mon ame en ce moment n'en est pas moins
émue..

MARTON.

Préfumez vous si peu du succès de mes soins ?

ROSALIE.

Ah ! Marton....

MARTON.

Commencez par vous affliger moins.

Si vos vœux sont comblés , dites-moi , je vous
prie ,

A quoi ce beau chagrin vous aura-t-il servi ?

ROSALIE.

Oui, si tu réussis ; mais qui m'en répondra ?

MARTON.

Vous pleurerez alors autant qu'il vous plaira ,
Je vous aiderai même , & n'aurai rien à dire ;
Mais jusqu'à ce moment , qui vous défend de
rire ?

A tout événement, c'est toujours fort bien fait,
Et quand tout irait mal , je crois qu'il le faudroit.

Du moins c'est mon humeur. Le chagrin m'incommode.

Je le crois inutile , & j'en suis l'antipode.

C'est à quoi dans la vie il faut le moins songer,
Et l'on a toujours tort, quand on veut s'affliger.

Mais allons concerter quelque heureuse
faillie ,

Venez , & nous verrons si la Philosophie ,
Quelque soit son crédit , pourra dans ce grand
jour

Tenir contre Marton, & Crispin, & l'Amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, M. CARONDAS.

F VALERE.
RONTIN.

M. CARONDAS.

Ce maudit nom fera quelque méprise,
Je vous l'ai déjà dit, & devant Cydalise
Il vous arrivera de me nommer ainsi.

Frontin! pour un Savant le beau nom! songez-y,
Monsieur, il ne faudrait que cette étourderie
Pour donner du dessous à la Philosophie.

VALERE.

D'accord,

M. CARONDAS.

Il faut d'ailleurs supprimer entre nous
Les tons trop familiers, puisqu'enfin, selon
vous,

Les hommes sont égaux par le droit de nature,
Je suis, quoique Frontin, votre égal.

VALERE.

Je te jure
Que c'est mon sentiment.

M. CARONDAS.

Moi, je l'approuve fort.

J'avais toujours pensé que les Loix avaient
tort ;

Et même Cydalise, en un certain Chapitre,
Ne prouve point trop mal à mon gré...

VALERE.

Le beau titre

Que l'avis d'une folle à qui dans un moment
On ferait adopter tout autre sentiment ;
Qui ne sçait que des mots, & n'a rien dans la
tête.

M. CARONDAS.

Mais entre nous, Monsieur, son Livre est-il
si bête ?

VALERE.

Pitoyable.

M. CARONDAS.

Le stile...

VALERE.

Ennuyeux à l'excès.

M. CARONDAS.

Vous la flattez pourtant du plus brillant succès.

VALERE.

Sans doute.

M. CARONDAS.

Et le Public ?

VALERE.

Nous savons lui prescrire

Comment il faut penser, parler, juger, écrire ;

Nous le déciderons aisément.

M. CARONDAS.

D'accord ; mais

Il faut l'apprivoiser, le flatter.

VALERE.

Non, jamais.

Il est, pour le gagner, des méthodes plus sûres.

M. CARONDAS.

Le moyen ?

VALERE.

Par exemple, on lui dit des injures.

C'est un expédient par nos Sages trouvé ;

Le secret est certain, nous l'avons éprouvé.

Dans peu, tu le verras toi-même avec surprise,

Nous porterons aux Cieux le nom de Cydalise;
Cinq ou six traits hardis, révoltans, scandaleux,
Produiront dans son Livre un effet merveilleux.

Il faut les ajouter.

M. CARONDAS.

Bon ! la ruse est nouvelle !

Et comment lui prouver que ces traits-là sont
d'elle.

V A L E R E.

Et le reste en est-il ? Dabord avec pudeur
Elle s'en défendra , puis s'en croira l'Auteur.

M. CARONDAS.

Je ne fais ; mais pour moi , je rougirais dans
l'ame....

V A L E R E.

As-tu donc oublié que Cydalise est femme ?
Crois-moi, suppose encore un piège plus grossier ,

L'amour propre est crédule, & l'on peut s'y fier.
Les femmes sur ce point sont même assez sincères.

M. CARONDAS.

Messieurs les beaux esprits ne leur en doivent
gueres.

Bv

Mais enfin vous croyez qu'avec cinq ou six
traits

Nous devons nous attendre au plus heureux
succès ?

VALERE.

Sans doute , & cette idée , entre nous , n'est
pas neuve.

Le Livre de *Cratès* n'en est-il pas la preuve ?

Jamais production ne prit un tel effort.

Chacun se l'arrachait, on se l'arrache encor :

Pour Livre dangereux partout on le renomme ,

Et pourtant nous savons que *Cratès* est bon
homme.

M. CARONDAS.

Il est vrai.

VALERE.

Cydalife aura plus de faveur.

On ne juge jamais son sexe à la rigueur.

Quelques-uns de ces traits qu'on se dit à l'o-
reille ,

Au Public hébété feront crier merveille !

Je veux que *Cratès* même en devienne jaloux,

Et rien n'est plus aisé, nous la protégeons tous.

M. CARONDAS.

Hé bien, quoique nourri, Monsieur, à votre école,

J'avais, tout bonnement, admiré sur parole
Et l'ouvrage & l'Auteur. Car enfin, mot à mot
Elle n'a rien écrit que d'après vous.

VALERE.

Le sot !

M. CARONDAS.

Mais pour ces beaux endroits ajoutés à son
Livre,

Si les Loix s'avisaient, Monsieur, de nous
Impoursuivre.

VALERE.

Elle aurait le plaisir de s'entendre louer ;
N'est-ce rien ? Quitte après à tout désavouer.
D'ailleurs l'amour du vrai va jusqu'à l'hé-
roïsme.

Ces grands mots imposans d'erreur, de fan-
tisme,

De *persécution*, viendraient à son secours.

C'est un ressort usé qui réussit toujours.

N'avons-nous pas encor l'exemple de Socrate

Opprimé, condamné par sa Patrie ingrate ?

Tous nos admirateurs parleraient à la fois.

M. CARONDAS.

Mais , Monsieur , ce Socrate obéissait aux
Loix.

V A L E R E.

Oui , la Philosophie encor dans son enfance
Des préjugés du moins conservait l'appar-
ence ;

Mais nous n'en voulons plus.

M. CARONDAS.

Tout devient donc permis ?

V A L E R E.

Excepté contre nous & contre nos amis.

M. CARONDAS.

Vive le bel Esprit & la Philosophie !

Rien n'est mieux inventé pour adoucir la vie.

V A L E R E.

Comment ! sur des rochers on plaçait la Vertu ?

Y grimpait qui pouvait. L'homme était mé-
connu.

Ce Roi des animaux , sans guide & sans bous-
sole ,

Sur l'Océan du monde errait au gré d'Eole ;

Mais enfin nous savons quel est son vrai mo-
teur.

L'homme est toujours conduit par l'attrait du
bonheur,

C'est dans ses passions qu'il en trouve la source.

Sans elles, le mobile arrêté dans sa course

Languirait tristement à la terre attaché.

Ce pouvoir inconnu, ce principe caché,

N'a pû se dérober à la Philosophie,

Et la Morale enfin est soumise au génie.

Du globe où nous vivons Despote universel,

Il n'est qu'un seul ressort, l'intérêt personnel;

A tous nos sentimens, c'est lui seul qui préside;

C'est lui qui dans nos choix nous éclaire &
nous guide.

Libre de préjugés; mais docile à sa voix,

Le Sauvage attentif le suit au fond des bois.

L'homme civilisé reconnaît son empire;

Il commande en un mot à tout ce qui respire.

M. CARONDAS.

Quoi! Monsieur, l'intérêt doit seul être écouté?

V A L E R E.

La Nature en a fait une nécessité.

M. CARONDAS.

J'avais quelque regret à tromper Cydalise;

Mais je vois clairement que la chose est per-
mise.

V A L E R E.

La Fortune t'appelle, il faut la prendre au mot.

M. CARONDAS.

Oui, Monsieur.

V A L E R E.

La franchise est la vertu d'un sot.

M. CARONDAS, *se disposant à le voler.*

Oui, Monsieur... mais toujours je sens quelque scrupule

Qui voudrait m'arrêter.

V A L E R E.

Préjugé ridicule,

Dont il faut s'affranchir !

M. CARONDAS.

Quoi ! véritablement ?

V A L E R E.

Ils'agit d'être heureux, il n'importe comment.

M. CARONDAS.

Tout de bon ?

V A L E R E.

Mais sans doute, en flattant Cydalise,

Tu remplis un devoir que l'usage autorise.

Ne faut-il pas flatter quand on veut plaire aux gens ?

Bien voir les intérêts, c'est être de bon sens.

Le superflu des fots est notre patrimoine.
Ce que dit un Corsaire au Roi de Macédoine,
Est très-vrai dans le fond.

M. CARONDAS, *fouillant dans la
poche de Valere.*

Oui, Monsieur.

VALERE.

Tous les biens,
Devraient être communs ; mais il est des
moyens
De se venger du fort. On peut avec adresse
Corriger son étoile, & c'est une faiblesse
Que de se tourmenter d'un scrupule éternel.

*VALERE s'apercevant que Carondas veut
le voler.*

Mais que fais-tu donc là ?

M. CARONDAS.

L'intérêt personnel...

Ce principe caché... Monsieur... qui nous inf-
pire,

Et qui commande enfin à tout ce qui respire...

VALERE.

Quoi ! traître, me voler !

M. CARONDAS.

Non. J'use de mon droit,

Tous les biens sont communs.

V A L E R E.

Oui , mais sois plus adroit.

Il est certains malheurs auxquels on se hazarde ,

Lorsque l'on est surpris.

M. C A R O N D A S.

Monfieur , j'y prendrai garde.

V A L E R E.

Ceci , Monfieur Frontin , doit être une leçon ;
Mais puisqu'il ne faut plus vous nommer de
ce nom ,

Songez à me servir auprès de Cydalife.

Jusqu'ici , tout va bien ; la Fille m'est promise.

Vous savez là-dessus quels font mes sentimens ,

Ainsi continuez de flatter ses talens.

Vos termes de Collége ont produit des mer-
veilles ;

Il faut de plus en plus étourdir ses oreilles ,

De ce jargon savant qui vous a réussi.

Vous êtes sans Fortune , & vous pouvez ici

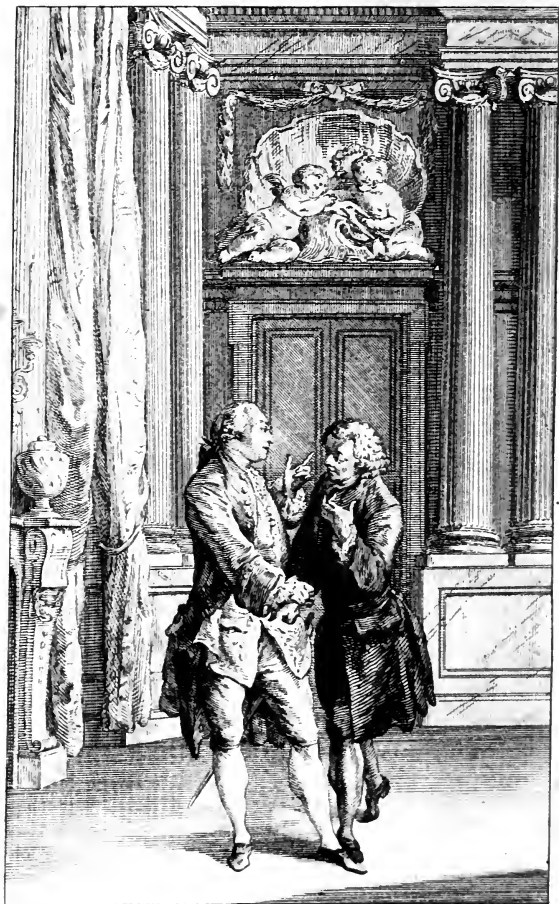
Vous faire un petit sort que j'aurai soin d'é-
tendre ,

Si mes vœux ont l'effet que j'ai droit d'en at-
tendre.

Adieu , soyez discret , je serai généreux.

SAUNDAS

VALERE



L'Interêt Personnel... Act 2. Sc 2^e

SCENE II.

M. CARONDAS, *seul.*

MON premier coup d'essai n'est pas des plus heureux.

Je suis encor. trop loin d'atteindre mon modele ,

Et c'est au second rang que le Destin m'appelle.

SCENE III.

CYDALISE, M. CARONDAS.

CYDALISE, *sans voir M. Carondas.*

ME voilà parvenue à m'en débarrasser.
Que l'oïseté pèse alors qu'on veut penser !
Parmi tous ces fâcheux dont j'étais obsédée ,
Je n'ai pas entrevû le germe d'une idée.
On ne peut à ce point outrager le bon sens ;
Mais il faut tout souffrir de Messieurs ses parens.
(*A M. Carondas.*)

Ah ! vous êtes ici. Bon ! prenez votre place.

Mon Livre va paraître, on attend la Préface,
Il faut y travailler. J'aurais voulu pourtant
Que nous eussions Valère.

M. CARONDAS.

Il me quitte à l'instant,
Et nous parlions de vous, Madame, avec
ivresse.

CYDALISE.

Vous parliez de mon Livre?

M. CARONDAS.

Il en parle sans cesse.

C'est, dit-il, un Brevet pour l'Immortalité;
Vous allez éclipser la docte Antiquité.

Je n'ose avec le sien mesurer mon suffrage;
Mais l'admiration me prend à chaque page.

CYDALISE.

Vous en êtes content?

M. CARONDAS.

Mon esprit s'y confond.

Votre Livre est nourri d'un savoir si profond
Que vous me feriez croire au Démon de So-
crate.

CYDALISE.

Vous vous y connaissez.

M. CARONDAS.

Oui, Madame, on m'en flatte.

Mais apprenez-moi donc comment cela se fit ?
Il faut que vous sachiez tout ce qui s'est écrit.

CYDALISE.

Avec nombre de gens je me suis rencontrée ,
Et c'est un pur hazard.

M. CARONDAS.

Vous étiez inspirée.

Quoi ! vous n'avez pas lû le Savant *Vossius* ?

CYDALISE.

Non , jamais.

M. CARONDAS.

Casaubon ?

CYDALISE.

Encor moins.

M. CARONDAS.

Grotius ?

CYDALISE.

Point du tout. Sont-ce-là les Livres d'une
Femme ?

M. CARONDAS.

Ma foi , de plus en plus vous m'étonnez , Ma-
dame ,

Quoi ! rien de tout cela ?

CYDALISE.

Non , rien , vous dis-je , rien.

M. CARONDAS.

Mais vous parlez des Loix mieux que *Tri-
bonien*.

Oh ! pour *Tribonien* , convenez . . .

CYDALISE.

Je l'ignore.

M. CARONDAS.

Vous connaissez du moins *Thalès* , *Anaxagore* ?

CYDALISE.

Non.

M. CARONDAS.

Le Fils naturel ?

CYDALISE.

Pour celui-là , d'accord.

Ce sont de ces écrits qu'il faut citer d'abord.

M. CARONDAS.

Je ne veux point ici m'ériger en Arbitre ;
Mais j'en aurais jugé , comme vous , sur le titre.

CYDALISE.

C'est aussi mon avis , & je crois qu'en effet
Un Ouvrage excellent s'annonce au moindre
trait.

C'est un je ne fais quoi... dont notre ame est
faïtie . . .

Cela se sent . . . enfin c'est l'attrait du Génie.

M. CARONDAS.

J'entens. C'est à peu près la vapeur d'un ragoût
Qui réveille à la fois l'odorat & le goût.

CYDALISE.

Oui; la comparaison est pourtant trop vulgaire.

M. CARONDAS.

Elle est de *Lycophion*.

CYDALISE.

Ah ! c'est une autre affaire.

Venons à ma Préface. Allons , je vais dicter.

(*Après un silence & avec emphase.*)

Ecrivez. *J'ai vécu* *. Non , c'est mal débiter.

Effacez , *j'ai vécu*. Mettez-vous à votre aise.

(*Avec de l'aigreur.*)

Ah ! Monsieur Carondas , votre plume est
mauvaise.

(*Elle rêve.*)

J'ai vécu ne vaut rien.

M. CARONDAS.

Je m'en contenterais.

J'ai vécu , dit beaucoup !

CYDALISE.

Non , Monsieur , je voudrais

Un début plus pompeux & plus Philosophique.

M. CARONDAS.

Cette simplicité , Madame , est énergique.

CYDALISE, *révant*.

Non , non , je cherche un tour qui soit moins
familier.

* Commencement du Livre intitulé : *Considérations sur les Mœurs*.

(*Avec humeur.*)

On n'a jamais écrit sur de pareil papier.
Effacez donc, Monsieur ; votre encre est détes-
table. (*Elle rêve.*)

Je ne pourrai trouver un tour plus favorable !
(*Avec impatience.*)

Ah ! Valere , après tout , devrait bien être ici.
Je ne me sens jamais tant d'esprit qu'avec lui.
(*Elle rêve.*)

Quoi ! pas même une idée ? Ah ! je suis au
supplice.

M. CARONDAS.

Madame , le génie a ses jours de caprice ,
Et ceci me rappelle un mot de Suidas ,
Qui dit élégamment ...

CYDALISE.

Hé ! Monsieur Carondas ,
Laissez les morts en paix. J'avais un trait su-
blime , (*Elle rêve.*)

Qui m'échappe. Attendez ... mais , oui ; ce
tour exprime ...

(*Avec impatience.*)

Ecrivez. Non , la phrase a trop d'obscurité.
Je ne sentis jamais cette stérilité.
Quel métier ! finissons. C'en est fait , j'y re-
nonce.

L'Imprimeur attendra, portez-lui ma réponse.
Non, revenez. Enfin je l'ai trouvé : j'y suis.
Vite, écrivez, Monsieur : *Jeune homme, prends*
& lis *.

Jeune homme prends & lis. Le tour est-il unique?
Qu'en pensez-vous, Monsieur ?

M. CARONDAS.

Sublime , magnifique !

C'est le ton du Génie & de la Vérité.

CYDALISE.

J'oublie en le lisant tout ce qu'il m'a coûté.

Jeune homme prends & lis ! il est inimitable ,
Et Valere en fera d'une joie incroyable.

M. CARONDAS.

D'un doux fremissement vous vous sentez
troubler.

Jeune homme, prends & lis. L'oracle va parler ;

La Nature à tes yeux ici se manifeste.

Non , rien n'est si sublime , & pourtant si mo-
deste.

CYDALISE.

Mais que nous veut Marton ?

* C'est le début fastueux du Livre intitulé : *l'Interpré-
tation de la Nature.*

SCENE IV.

CYDALISE , MARTON ,
M. CARONDAS.

M MARTON.
MADAME, c'est Damis,
Qui demande à vous voir.

CYDALISE.

Que son tems est mal pris !
J'allais finir sans lui. L'importun personnage !
On ne me permet pas d'achever un Ouvrage.

MARTON.

Valere achevera.

M. CARONDAS.

Qu'appellez-vous finir ?
L'Ouvrage est fait, Madame, à n'y plus revenir.
Je le donne en dix ans à nos plus grands génies.

CYDALISE.

Oui, vous avez raison. Faites-en vingt copies.
Ah ! je respire enfin , & j'ai sù m'en tirer.
Jeune homme , prends & lis. Oui, Damis peut
entrer.

SCENE V.

SCENE V.

DAMIS, CYDALISE.

CYDALISE.

Vous voilà de retour ?

DAMIS.

Oui, je reviens, Madame,
Pour me plaindre de vous & vous ouvrir mon ame,
Je n'apperçois que trop, & c'est avec douleur,
Que j'ai perdu mes droits au fond de votre cœur,
Et que votre amitié s'est enfin ralentie ;
Mais la mienne jamais ne s'étoit démentie ,
Souffrez que je rappelle à votre souvenir
Un espoir que le tems ne dut pas en bannir.
Vous savez à quel point votre fille m'est chere ;
C'est votre aveu ; du moins c'est celui de son pere ,
Qu'en faveur de mes feux je réclame aujourd'hui ,
Puisqu'enfin près de vous j'ai besoin d'un appui.

CYDALISE.

Le titre , je l'avoue , est assez légitime ;
Je conviens de mes torts , non pas que mon estime ,
Ni que cette amitié qui m'attachait à vous ,
Ne soient encor pour moi des sentimens bien doux ,
Et c'est ce que d'abord on aurait dû vous dire :

Mais j'ai formé des nœuds dont le charme m'attire,
J'ai suivi trop longtems les frivoles erreurs
D'un monde que j'aimais. L'âge a changé mes
mœurs,

Aujourd'hui toute entière à la Philosophie,
Libre des préjugés qui corrompaient ma vie,
N'existant plus enfin que pour la vérité,
Je me suis fait, Damis, une société,
Peu nombreuse, il est vrai: je vis avec des Sages,
Et j'apprends à penser en lisant leurs ouvrages:
J'ai choisi l'un d'entr'eux pour ma fille, & ce soir,
Cette heureuse union doit combler mon espoir,
C'est à vous de juger si, quoique votre amie,
Je dois vous immoler le bonheur de ma vie.

D A M I S.

Non, pour votre bonheur je donnerais mes jours,
Et la même amitié m'inspirera toujours.
Mais quels sont donc enfin ces rares avantages
Attachés, dites-vous, au commerce des Sages.
Je ne prends point pour tels un tas de Charlatans,
Qu'on voit sur des tréteaux amener les passans,
Qui mettent une enseigne à leur Philosophie:
De tous ces importans ma raison se défie.
De ce vain appareil le Vulgaire est séduit.
Moi, je suis de ces gens qui font peu cas du bruit,
Et je distingue fort l'ami de la sagesse,
Du pédant qui s'enroue à la prêcher sans cesse.

C Y D A L I S E.

Je sçais tout le mépris que l'on doit aux pédans ,
Et ne les confonds pas avec les vrais Savans.
Epargnez-vous , Monsieur , cette satire amere ,
Ceux que je peux nommer , *Théophraste* , *Valere* ,
Dortidius enfin , sont tous assez connus.....

D A M I S

Je ne connais entr'eux que ce *Dortidius*.
Quoi ! Madame , il en est ?

C Y D A L I S E.

D'où vient cette surprise ?

D A M I S.

Je l'ai connu , vous dis-je ; excusez ma franchise :
Apparemment qu'alors il cachait bien son jeu ;
Mais ce n'était qu'un sot , presque de son aveu.
Quelqu'un me le fit voir , & malgré sa grimace ,
Et les plats complimens qu'il vous adresse en face ,
Et le sucre apprêté de ses propos mielleux ,
Ma foi , je n'y vis rien de si miraculeux.
Malgré son ton capable , & son air hypocrite ,
Je ne fus point tenté de croire à son mérite ,
Et je ne lui trouvai pour le peindre en deux mots ,
Qu'un froid enthousiasme imposant pour les sots.

C Y D A L I S E.

Ce jugement fait tort à votre intelligence ,
Et ce *Dortidius* fait honneur à la France ;
Son nom chez les Savans fut toujours en crédit ;

Et je ne sçais pourquoi tout le monde en medit.
Mais quittons ce propos. Ces rares avantages,
Dont je suis redevable au commerce des Sages,
Je dois vous en parler & leur en faire honneur.
Peut être, après cela, leur tiendrez vous rigueur.
N'importe, il faut du moins apprendre à les connaître.

J'avais des préjugés qui dégradèrent mon être ;
Vainement ma raison voulait s'en dégager,
L'habitude bientôt venait m'y replonger.
Les plus vaines terreurs me déclaraient la guerre,
Je croyais aux esprits, j'avais peur du tonnerre,
Je rougis devant vous de ces absurdités,
Mais on nous berce enfin de ces frivolités,
Et leur impression n'en est que plus durable.
Notre éducation, frivole, méprisable,
Loin de nous éclairer sur le vrai, ni le faux,
N'est que l'art dangereux de masquer nos défauts.
Mes yeux se sont ouverts, hélas ! trop tard peut-être !

A ces hommes divins, je dois un nouvel être.
Le hazard présidait à mes attachemens,
J'étais aux petits soins avec tous mes parens,
Et les degrés entre eux réglaient les préférences.
Cet ordre s'étendait jusqu'à mes connoissances.
J'avais tous ces travers, beaucoup d'autres encor ;
Enfin mes sentimens ont pris un autre essor.
Mon esprit épuré par la philosophie

Vit l'Univers en grand, l'adopta pour l'Patrie,
Et mettant à profit ma sensibilité,
Je ne m'attendris plus que sur l'humanité.

D A M I S.

Je ne sçais, mais enfin dussè-je vous déplaire,
Ce mot *d'humanité* ne m'en impose guère,
Et par tant de fripons je l'entens répéter,
Que je les crois d'accord pour le faire adopter.
Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode.
C'est un voile à la fois honorable & commode,
Qui de leurs sentimens masque la nullité,
Et prête un beau dehors à leur aridité.
J'ai peu vû de ces gens qui le prônent sans cesse,
Pour les infortunés avoir plus de tendresse,
Se montrer, au besoin des amis, plus fervens,
Etre plus généreux, ou plus compatissans,
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence,
Consoler le mérite, en chercher les moyens,
Devenir, en un mot, de meilleurs citoyens;
Et pour en parler vrai, ma foi, je les soupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer personne.

C Y D A L I S E.

Vous en voulez beaucoup à cette humanité.

D A M I S.

On en abuse trop, & j'en suis révolté.

C'est pour le cœur de l'homme un sentiment trop
Valte,

Et j'ai vû quelquefois, par un plaisant contraste,
De ce systême outré les plus chauds partisans,
Chérir tout l'Univers, excepté leurs enfans.

C Y D A L I S E.

En vérité, Monsieur, les Sages sont à plaindre,
Et vous êtes pour eux un adversaire à craindre.
Le siècle & la Patrie ont beau s'en applaudir,
Sur le bien qu'ils ont fait il vaut mieux s'étourdir,
Et servir d'interprete & d'organe à l'envie.

D A M I S.

Hé ! quel bien a produit cette Philosophie ?

Je ne découvre pas ces succès éclatans.

Je vois autour de moi de petits importans,
Qui, pour avoir un ton, enrôlés dans la Secte,
Pensent avoir perdu leur qualité d'homme.

Se croyant une Cour & des admirateurs,
Pour le malheur des Arts, devenus protecteurs
Ne se réveillant pas aux traits de la satire,

Et ne devinant rien à ces éclats de rire,
Dont en tous lieux pourtant on les voit poursuivis ;

Louant, admirant tout dans les autres Pays,
Et se faisant honneur d'avilir leur Patrie :

Sont-ce là les succès sur lesquels on s'écrit ?

C Y D A L I S E.

J'admire vos raisons , elles sont d'un grand poids ;
Et vous me citez-là des exemples de choix ,
Bien dignes en effet d'appuyer votre cause.
Mais un abus jamais prouva-t-il quelque chose ?
Faudrait-il renoncer pour quelques importuns ? ..

D A M I S.

Madame , ces abus deviennent trop communs.
J'en prévois pour les mœurs d'étranges catastrophes,
Et je suis allarmé de tant de Philosophes.

C Y D A L I S E.

Restez , Monsieur , restez dans votre opinion.
Il n'est point de remède à la prévention ;
A penser autrement vous auriez du scrupule ,
Hé ! que peut la raison sur un esprit crédule !

D A M I S.

On croit avoir tout dit , Madame , avec ce mot.
Crédule est devenu l'équivalent de *sot* :

Aux yeux de bien des gens , du moins la chose est
claire.

Pour moi , que ces gens-là ne persuadent guère ,
Et que leur ton railleur n'épouvanta jamais ,
J'ai mon avis , Madame , & si je leur déplais ,
J'en gémis , mais sur eux. Je crois ce qu'il faut croire ;
J'ose le déclarer , je le dois , j'en fais gloire.

Ces Messieurs peuvent rire , & sans m'humilier :
Il faut bien leur laisser le droit de s'égayer.

Mais moi, j'ose à mon tour les trouver ridicules,
Et souvent la bêtise a fait des incrédules.

CYDALISE.

Voilà parler en Sage, & je vous applaudis ;
C'est très-bien fait à vous que d'avoir un avis.
Mais, sans nous égarer dans ces hautes matieres,
Je fais ce que je dois aux talens, aux lumieres,
De ces hommes de bien que vous persécutez.

DAMIS.

Ils vous ont donc appris de grandes vérités.
Je ne le croyais pas. Ils ont l'art de détruire,
Mais ils n'élèvent rien, & ce n'est pas instruire.
Quel fruit attendez-vous de leurs vains argumens ?
Je n'en prévois que trop les effets affligeans.
Vous irez sur leurs pas de sophisme en sophisme,
Vous perdre dans la nuit d'un triste pyrrhonisme.
Ah ! renoncez, Madame, à ces perturbateurs ;
Ce sont eux que l'on doit nommer persécuteurs.
Abjurez une erreur qui vous est étrangère,
Et reprenez enfin votre vrai caractère.

CYDALISE.

Vous avez donc tout dit ? J'admire le bon sens,
Et la solidité de vos raisonnemens.
Dans un très-haut éclat votre mérite y brille ;
Mais j'ai pris mon parti. Vous n'aurez point ma fille.
Adieu, Monsieur. (Elle sort.)

DAMIS.

Ah ! Ciel ! Je ne sçais où j'en suis !

S C E N E V I.

D A M I S , C R I S P I N .

C R I S P I N .

HE ! bien , cette démarche a-t-elle eu d'heureux
Fruits ?

Epoufons nous , Monsieur ? Cydalife , fans doute.....

D A M I S .

Je viens de lui parler , Crispin : mais qu'il m'en
coûte !

Il me faut renoncer à cet hymen.

C R I S P I N .

Comment ?

D A M I S .

Je fuis congédié.

C R I S P I N .

Quoi ! la . . . formellement ?

D A M I S .

Oui , très formellement , Crispin.

C R I S P I N .

Nous fçavons plaire,
Monsieur , & nous ferions éconduits par Valere !
N'est-il point de remede ?

D A M I S .

Oh ! je n'en vois aucun,

Cv

CRISPIN.

Bon! vous n'y pensez pas: moi, j'en vois cent pour un.
Il faut tout simplement enlever Rosalie.
C'est le plus court.

DAMISE.

Crispin, quel excès de folie!
Crois-tu qu'elle y consente, & la connais-tu bien
Pour me parler ainsi?

CRISPIN.

Je goutais ce moyen;
Mais puisqu'il vous déplaît, il faut dans cette affaire
Recourir au plus sûr. J'irais trouver Valere,
Et je voudrais, morbleu, lui parler sur un ton
A lui faire ce soir déserter la maison.

DAMIS.

Ce serait en effet le parti le plus sage;
Mais Cydalise.

CRISPIN.

Hé! bien?

DAMIS.

N'y verra qu'un outrage,
Et c'est précisément le moyen de l'aigrir,
Le secret de me perdre, à n'en plus revenir.

CRISPIN.

Allons, c'est donc à moi par une heureuse audace,
D'éclairer Cydalise, & de donner la chasse
A tous ces discouteurs qui lui gâtent l'esprit.
Après d'elle, à mon tour, j'aurai quelque crédit,

Et pour peu que Marton seconde l'entreprise ,
A la raison bientôt vous la verrez soumise.

D A M I S, *avec joie d'abord.*

Ah ! Crispin ... mais comment s'en reposer sur toi ?

C R I S P I N, *avec emphase.*

Jé veux qu'elle balance entre Valere & moi.
Vous ne connaissiez pas encor tout mon mérite ;
Vous voyez le Strabon d'un nouveau Démocrite.

D A M I S.

Toi ?

C R I S P I N.

Moi-même, Monsieur ; j'ai fait plus d'un métier ;
Un Sage à ses travaux daigna m'associer ;
Et quelque jour mon nom eût été sur la liste ,
Du moins il m'en flattait , quand j'étais son Copiste.

D A M I S.

Comment ?

C R I S P I N.

J'avais déjà quelques admirateurs ;
Ah ! qu'il m'a fait de tort en fuyant les honneurs ,
Pour vivre dans les bois ! je lui dois la justice
Qu'il ne connut jamais la brigue , l'artifice.
De sa Philosophie il était entêté ,
Au fond plein de droiture & de sincérité.
Animal à la fois Misanthrope & Cynique ,
C'était vraiment un fou dans son espece unique.

D A M I S.

Ah ! puis-je t'écouter dans le trouble ou je suis ?

SCENE VII.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

MARTON.

ALLONS, Monsieur, il faut éclaircir ces ennuis ;
Vîte, de la gaité.

DAMIS.

Comment ! Que veux-tu dire ?

MARTON.

Il faut d'abord, Monsieur, commencer par en rire.

CRISPIN.

Oui, rions, c'est bien dit.

DAMIS.

Je suis au désespoir !

MARTON.

Bon ! Vous n'y pensez pas, & vous voyez trop noir.

CRISPIN.

Mais je crois qu'en effet elle a quelque vertige.

MARTON.

Consolez-vous.

DAMIS.

Marton.....

MARTON.

Consolez-vous, vous dis-je.

DAMIS.

Qu'est-il donc arrivé?

MARTON.

Vous l'apprendrez ; venez.

Oui, je vous mets au rang des Amans fortunés.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

DAMIS.



E ne peux revenir encor de ma surprise !
C'est donc ainsi , Marton , qu'ils trom-
paient Cydalise ?

MARTON.

J'espère qu'à la fin elle entendra raison.

DAMIS.

Oh ! jen'en doute plus , ce billet est trop bon !
Que ne te dois-je pas pour cette découverte ?

MARTON.

L'heureux hazard, Monsieur , que cette porte ou-
verte !

Ma foi , je le guettais , & depuis fort longtems ;

J'avais toujours bien dit qu'il était de leurs gens.
Je l'aurais affirmé.

C R I S P I N.

C'est Frontin qu'il se nomme :
A ce nom-là d'abord j'aurais reconnu l'homme.

M A R T O N.

Mais qui se chargera de rendre cet écrit ?

D A M I S.

Toi.

M A R T O N.

Moi ? je me perdrais, Monsieur, dans son esprit.
Je n'oserai jamais.

D A M I S.

Marton.

M A R T O N.

A ma Maîtresse ,
Un billet de ce stile ! oh ! non : point de faiblesse ,
Il m'en coûterait trop.

D A M I S.

Mais . . .

M A R T O N.

Propos superflus ,

Je ne le ferai pas.

D A M I S.

Ni moi.

C R I S P I N.

Ni moi non plus.

MARTON.

C'est que d'ailleurs il faut le rendre en leur présence ,
Ou nous ne tenons rien.

DAMIS.

Certainement.

CRISPIN.

Silence.

Cydalise , je crois , ne m'a jamais vû ?

MARTON.

Non.

CRISPIN.

Et je suis inconnu dans toute la maison ?

MARTON.

Oui.

CRISPIN.

Je veux à la fois m'introduire & lui plaire.

Donnez-moi ce billet , je prends sur moi l'affaire.

Allez , Monsieur , allez , je saurai vous servir.

MARTON.

Mais vraiment j'entrevois qu'il pourra réussir.

CRISPIN.

Je ne veux que Marton pour prix de mes services.

Que n'offrirai-je pas sous de pareils auspices ?

MARTON.

On vient , c'est l'assemblée , éloignez-vous tous
deux.

D A M I S.

Je me fie à tes soins du succès de mes vœux.

M A R T O N.

Hé ! vite , éloignez-vous , de crainte de surprise.

S C E N E I I.

LES PHILOSOPHES, MARTON.

M A R T O N , *leur faisant une profonde révérence.*

J E vais vous annoncer , Messieurs , à Cydalise.

S C E N E I I I.

LES PHILOSOPHES.

THÉOPHRASTE , *à Valere.*

H É ! bien , le mariage est enfin décidé ?

V A L E R E.

Oui , j'épouse ce soir. Le Notaire est mandé.

D O R T I D I U S.

Parbleu , j'en suis ravi.

THEOPHRASTE.

Que je t'en félicite !

DORTIDIUS.

Ma foi, cette fortune est dûe à ton mérite.

THÉOPHRASTE.

Oui, malgré le dépit de tous les envieux.

DORTIDIUS.

Dans le fond, tu pouvais espérer beaucoup mieux.

VALERE.

Messieurs.

DORTIDIUS.

Non je le pense, & c'est sans flatterie.

VALERE.

Vous voulez...

DORTIDIUS.

Nous savons honorer ton génie.

VALERE.

Ah ! tu me rends confus avec ces complimens.

DORTIDIUS.

Mais c'est la vérité.

VALERE.

Si j'avais tes talens,

Si je réunissais tes qualités sublimes,

Ces éloges alors deviendraient légitimes.

THÉOPHRASTE.

Et la future enfin consent donc ?

VALERE.

A regret ;

Mais que me fait à moi son déplaisir secret ?

T H E O P H R A S T E.

Sans doute, avec le tems tu la rendras docile.

D O R T I D I U S.

Il faut que Rosalie ait le goût difficile.

V A L E R E.

Je ne fais quel Rival me dispute son cœur ;
Mais Cydalise au fond n'en a que plus d'ardeur.

D O R T I D I U S, *en riant.*

Cydalise . . . conviens que la dupe est bien bonne.

V A L E R E.

Que mon hymen s'acheve , & je te l'abandonne.
Je mourais, si l'affaire eût traîné plus longtems,
Et jamais à ce point on n'excéda les gens.

D O R T I D I U S.

Moi, ton hymen conclu , d'honneur, je me retire.

T H É O P H R A S T E.

Ma foi, je quitte aussi ; le moyen d'y suffire !

(A Valere.)

Toi du moins , tu pouvais , animé par l'espoir ,
Te faire une raison , t'ennuyer par devoir ,
Et l'Amour . . .

V A L E R E, *riant.*

Oui, l'Amour ! c'est bien ce qui me tente !

D O R T I D I U S.

Il épouse parbleu dix mille écus de rente.

V A L E R E, *à Théophraste.*

Quoi donc ! me trouves-tu le ton d'un Amoureux ?

Ce ferait à mon âge un ridicule affreux.
On revient aujourd'hui de cette erreur commune,
Et l'on songe au plaisir, mais après la fortune.

THE'OPHRASTE.

Ma vraiment raison.

DORTIDIUS.

Je pense comme lui.

VALERE.

Aurais-je sans cela pu supporter l'ennui
Qui m'obsédait sans cesse auprès de cette folle ?
Eût-elle été Venus, j'aurais quitté l'idole.
Oh ! je ne donne pas dans de pareils travers.

THE'OPHRASTE.

On devrait l'avertir de réformer ses airs ;
Elle était autrefois moins difficile à vivre,
D'où vient qu'elle a changé ?

VALERE.

Mais c'est depuis son Livre.

THE'OPHRASTE.

Quoi ! sérieusement le fait-elle imprimer ?

VALERE.

Oui.

THE'OPHRASTE.

Si l'on n'y met ordre, il faudra l'enfermer.

DORTIDIUS.

Sais-tu bien qu'au besoin ce trait pourrait suffire,
Si tu pensais jamais à la faire interdire.

THÉOPHRASTE.

Connais-tu son discours sur *les devoirs des Rois*?

VALERE.

Ah ! ne m'en parle pas , je l'ai relu vingt fois ;
Il fallait , à toute heure , effluyer cet orage.

DORTIDIUS , *sérieusement.*

Entre nous , cependant , c'est son meilleur ouvrage.
Le crois-tu de sa main ?

VALERE.

Bon ! tu veux plaisanter.

DORTIDIUS , *to jours sérieusement.*

Non , d'honneur ; il me plaît.

VALERE.

Et tu peux t'en vanter !

DORTIDIUS.

Je te dis qu'il est bien ; mais très-bien.

VALERE.

Tu veux rire !

C'est une absurdité qui va jusqu'au délire.

DORTIDIUS.

Si j'en pensais ainsi , je le dirais très-bas.

VALERE.

Va , ton air sérieux ne m'en impose pas.

DORTIDIUS , *fâché.*

Enfin , Monsieur décide , & chacun doit se taire.

VALERE.

Mais au ton que tu prends , je t'en croirais le pere.

DORTIDIUS.

Hé ! bien , s'il était vrai . . .

V A L E R E.

Ma foi , tant pis pour toi.

DORTIDIUS , *plus fâché.*

Mais , mon petit Monsieur.

V A L E R E.

Je suis de bonne foi.

DORTIDIUS.

Je pourrais en venir à des vérités dures.

V A L E R E.

Toujours , quand on a tort , on en vient aux injures.

DORTIDIUS.

Vous me poussez à bout !

V A L E R E.

Et j'en ris , qui plus est.

DORTIDIUS , *furieux.*

Ah ! c'en est trop enfin.

THÉOPHRASTE.

Hé ! Messieurs , s'il vous plaît . . .

DORTIDIUS.

Plaisant original , pour me rompre en visière !

THÉOPHRASTE , *se mettant entr'eux.*

Messieurs , n'imitons pas les pédans de Molière.

Permettez-moi tous deux de vous mettre d'accord.

V A L E R E.

Moi , j'ai raison.

THÉOPHRASTE, à *Valere*.

Sans doute.

DORTIDIUS.

Et moi, je n'ai pas tort.

THÉOPHRASTE, à *Dortidius*.

Vraiment non. Mais enfin on pourrait vous entendre,
Et déjà Cydalise aurait pu nous surprendre.

DORTIDIUS.

L'estime qui toujours devrait nous animer.....

THEOPHRASTE.

Il n'est pas question, Messieurs, de s'estimer ;
Nous nous connaissons tous : mais du moins la
prudence

Veut que de l'amitié nous gardions l'apparence.
C'est par ces beaux dehors que nous en imposons,
Et nous sommes perdus, si nous nous divisons.
Il faut bien se passer certaines bagatelles.
Tenez, on vient à nous. Oubliez vos querelles.

SCENE IV.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE, *un Livre à la main*.

PARDON, si j'ai tardé ; je m'occupais de vous,
Et ce sont-là toujours mes momens les plus doux.

Asseyons-nous , Messieurs : Ah ! vous voilà , Valere ?
On vient de m'apporter le projet du Notaire ,
Vous en serez content.

VALERE.

Le plus cher de mes vœux ,
Vous le savez , Madame , en formant ces beaux
nœuds ,
C'est d'affermir encor l'amitié qui nous lie.

CYDALISE.

Je vous dois le bonheur répandu sur ma vie ,
Je m'acquie envers vous. Mais , Messieurs , à l'inf-
tant

Vous parliez avec feu. Quel sujet important
Pouvait vout diviser ? J'ai cru du moins entendre
Que l'on se disputait.

VALERE , *avec un peu d'embarras.*

Il est vrai.

CYDALISE.

Puis-je apprendre
Sur quoi vous dissertiez avec tant d'intérêt ?

VALERE.

Puisqu'il faut l'avouer , vous en étiez l'objet.

CYDALISE.

Moi ?

VALERE.

Vous. Cette chaleur en est le témoignage.

CYDALISE.

C Y D A L I S E.

Quoi donc ?

V A L E R E.

Ah ! je ne puis en dire davantage.

Je ne fais point louer en présence des gens.

Parlez, Messieurs, parlez.

T H É O P H R A S T E.

Tu permets ?

V A L E R E.

J'y consens.

T H É O P H R A S T E.

Dans les siècles passés on cherchait un génie

Qu'on pût vous comparer. Je citais Aspasia,

Et Monsieur se fâchait de la comparaison.

V A L E R E.

Je la trouve choquante, & voici ma raison.

Aspasia autrefois put briller dans Athènes ;

Mais la Philosophie y fleurissait à peine.

Tous les peuples frappés de son éclat nouveau,

Durent se prosterner autout de son berceau ;

Tout fut surprise alors. Des talens ordinaires

Brillaient à peu de frais, dans ces siècles vulgaires

Mais de nos jours l'esprit a fait tant de progrès ;

Il est si difficile, après tant de succès,

De se mettre au niveau de ces hommes célèbres,

Par qui la barbarie a vu fuir ses ténèbres,

Que je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,

Que l'on balance encore entre Aspasia & vous.

(A Théophraste.)

D

Comparez donc les tems , & voyez où vous êtes.

THÉOPHRASTE.

Mais les comparaisons ne sont jamais parfaites.

VALERE.

Allons , vous aviez tort.

THEOPHRASTE.

Je le sens , j'en roguis.

CYDALISE.

N'allez pas là-dessus demander mon avis ;

Je fais trop..

VALERE , *avec un ton de sentiment.*

Nous savons que vous êtes sublime.

DORTIDIUS.

Ce sont nos sentimens ; mais comme il les exprime !

Il sçait tout embellir.

CYDALISE , *vivement.*

Ah ! c'est la vérité.

VALERE , *lui baissant la main.*

Vous me pardonnez donc cette vivacité ?

CYDALISE.

Je devrais le gronder , son esprit me désarme ;

On ne peut y tenir , & je suis sous le charme. *

DORTIDIUS.

Personne ne sçait mieux se rendre intéressant.

VALERE.

Je vois que le génie est toujours indulgent.

* Voyez le *Fils naturel* page 168 : je m'écriai presque sans le vouloir , *il est sous le charme.*

CYDALISE.

Monsieur Dortidius , dit-on quelques nouvelles

DORTIDIUS.

Je ne m'occupe point des Rois , de leurs querelles :

Que me fait le succès d'un siège ou d'un combat ?

Je laisse à nos oisifs ces affaires d'Etat.

Je m'embarrasse peu du pays que j'habite,

Je véritable Sage est un Cosmopolite.

CYDALISE.

On tient à la Patrie , & c'est le seul lien...

DORTIDIUS.

Si donc ! c'est se borner que d'être Citoyen.

Loin de ces grands revers qui désolent le monde,

Le Sage vit chez lui dans une paix profonde;

Il détourne les yeux de ces objets d'horreur;

Il est son seul Monarque & son Législateur;

Rien ne peut altérer le bonheur de son être:

C'est aux Grands à calmer les troubles qu'ils font
naître.

THÉOPHRASTE.

Il voit en philosophe , & c'est voir comme il faut.

CYDALISE.

On ne trouve jamais son esprit en défaut.

VALERE.

Madame , il a raison. L'esprit philosophique

Ne doit point déroger jusqu'à la politique.

Ces guerres , ces traités , tous ces riens importants,

S'enfoncent par degrés dans l'abîme des tems.
 Tout cela disparaît au flambeau du génie,
 Et si l'on peut parler sans fausse modestie,
 Excepté vous, & nous, je ne découvre rien
 Qui puisse être l'objet d'un honnête entretien.

CYDALISE.

Oui, véritablement, ce sont-là des misères.

THÉOPHRASTE.

Qu'il faut abandonner à des esprits vulgaires.

CYDALISE.

Je n'appellerai pas de votre autorité.

A propos, parle-t-on de quelque nouveauté?

VALERE.

Nous n'en protégeons qu'une.

CYDALISE.

Un chef-d'œuvre, sans doute?

VALERE.

C'est une découverte, une nouvelle route,
 Que l'un de nous, Madame, entreprend de tracer;
 Un genre où le génie a de quoi s'exercer.

CYDALISE.

Une Tragédie?

VALERE.

Oui, purement domestique,*

Comme nous les voulons.

CYDALISE.

Je craindrais la critique;

*Voyez les Entretiens à la suite du *Fils naturel*.

Contre les nouveautés elle a toujours raison ;
Et le Public ...

V A L E R E.

Vraiment, il décide en oison ;
Nous sçavons bien cela : mais nous ferons la guerre.

C Y D A L I S E.

Je ne sçais, le vieux goût tient encore au Parterre.

V A L E R E.

Nous risquons, il est vrai, surtout les premiers jours ;
Mais nous ferons un bruit à rendre les gens sourds.
Nous avons des amis, qui de loges en loges,
Vont erier au miracle, & forcer les éloges ;
N'avons-nous pas d'ailleurs le succès des Soupés ?

C Y D A L I S E.

Oui ; je n'y songeais pas, & vous me détrompez.

V A L E R E.

Nous avons tant de gens qui pour nous se dévouent,
Tant de petits Auteurs qui par orgueil nous louent,
Que je suis assuré qu'avec un peu d'encens,
Nous leur ferions à tous abjurer le bon sens.

T H É O P H R A S T E, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha, c'est la vérité pure.

V A L E R E.

Mais non, sans plaisanter, j'en ferais la gageure.

C Y D A L I S E.

Et ce chef-d'œuvre enfin l'attendrons-nous long-
tems ?

V A L E R E.

Nous sommes occupés de soins plus importants.

CYDALISE.

Quoi donc ?

VALERE.

Certain Auteur dans une Comédie

Veut, dit-on, nous jouer.

CYDALISE.

L'entreprise est hardie.

DORTIDIUS, *avec feu.*

Nous jouer ! Mais vraiment, c'est un crime d'Etat ;

Nous jouer !

VALERE.

Nous sçaurons parer cet attentat.

CYDALISE.

Ah ! Le Public entier ...

DORTIDIUS.

Nous pourrions nous méprendre,

Nous l'avons mal mené ; s'il allait nous le rendre .

CYDALISE.

Ah ! tous les Magistrats élèveraient la voix.

THE'OPHRASTE.

Nous nous sommes brouillés avec ces gens de loix.

CYDALISE.

Mais la Cour ...

VALERE.

Ne prendra jamais notre querelle ;

Nous en avons agi lestement avec elle.

DORTIDIUS.

Vous verrez qu'il faudra dire un mot à l'Auteur.

THÉOPHRASTE.

Oui, du moins on pourrait effayer s'il a peur.

VALERE.

Le pis aller, Messieurs, c'est d'attendre l'orage,
Jusques-là, diffamons & l'Auteur & l'Ouvrage;
Armons la main des fots pour nous venger de lui;
Portons des coups plus sûrs en nous servant d'autrui.
Ne peut-on pas gagner des Acteurs, des Actrices?
Nous aurons un parti jusques dans les coulisses.
Il faut de la cabale exciter les rumeurs,
Nous montrer, même en loge, aux yeux des specta-
teurs.

Je connais le Public, nous n'avons qu'à paraître:
Il nous craint.

CYDALISE.

C'est bien dit: qui le brave est son maître.
Mais notre Colporteur tarde bien à venir.
Il devrait être ici: qui peut le retenir?

DORTIDIUS.

Peut-être qu'il attend.

CYDALISE.

Il faut qu'on l'avertisse.

THÉOPHRASTE.

Le voici justement.

S C E N E V I.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES,

M. PROPICE.

CYDALISE.

ENTREZ, Monsieur Propice.

Avez-vous du nouveau ?

M. PROPICE.

Je ne cours pas après,

Madame. Avez-vous lû les *Bijoux indiscrets* ?

C'est une gaillardise assez philosophique,

Du moins à ce qu'on dit.

CYDALISE.

L'idée en est comique ;

Mais cela n'est plus neuf.

M. PROPICE.

Cela se vend toujours.

CYDALISE.

Passons.

M. PROPICE.

Connaissez-vous la *Lettre sur les sourds* ?

CYDALISE.

L'Auteur m'en fit présent.

DORTIDIUS.

Tout son mérite y brille.

M. PROPICE.

Vous ne voudriez pas du *Père de famille*?

Cela n'est pas trop bon.

DORTIDIUS, *ironiquement*.

Vous vous y connaissez.

M. PROPICE.

Mais le Public le dit, & je l'en crois assez.

Pour le *Livre des mœurs*, je me souviens, Madame,

De vous l'avoir vendu.

(*Il lit les titres.*)*Réflexions sur l'Amour.*

CYDALISE.

Voyons. Je les connais. Est-ce tout?

M. PROPICE.

Vraiment, non!

L'interprétation de la nature.

CYDALISE.

Bon.

C'est un Livre excellent!

DORTIDIUS.

Sublime!

THÉOPHRASTE.

Nécessaire!

CYDALISE.

Je le garde; quelqu'un m'a pris mon exemplaire.

D v

M. PROPICE.

Ceci, c'est le *Discours sur l'inégalité*.

CYDALISE, *le prenant*.

Ah ! je vais le relire avec avidité.

Quel est cet autre écrit ... là ... que je vois en tête ?

M. PROPICE.

Madame, ce n'est rien ; c'est le *Petit Prophete*.

CYDALISE.

Ah ! ah ! Je m'en souviens ; il est très-amusant..

M. PROPICE.

Oui, c'est un badinage infiniment plaisant.

N'attendez-vous plus rien de mon petit service ?

CYDALISE..

Non. Je retiens ceci. Bon jour, Monsieur Propice.

S C E N E VI.

CYDALISE , LES PHILOSOPHES.

CYDALISE.

AH ! Je relirai donc mon Livre favori.

V A L E R E.

Quoi ! *l'Inégalité* ? C'est bien le mien aussi.

T H É O P H R A S T E.

Ce Livre est un trésor ; il réduit tous les hommes
Au rang des animaux, & c'est ce que nous sommes.
L'homme s'est fait esclave en se donnant des loix,

Et tout n'irait que mieux s'il vivait dans les bois.

CYDALISE.

Pour moi , je goûterais une volupté pure
A nous voir tous rentrer dans l'état de nature.

THÉOPHRASTE.

Les esprits dans l'erreur sont encor trop plongés ;
Et l'on est retenu par tant de préjugés. . . !
Il est tant de sçavans qui n'en ont pas l'étoffe !

CYDALISE.

Mais que nous veut Marton ?

S C E N E V I I I.

CYDALISE , MARTON , LES
PHILOSOPHES.

MARTON.

MADAME, un Philosophe

Demande à vous parler.

CYDALISE.

Il se nomme ?

MARTON.

Crispin.

CYDALISE.

Le nom est singulier.

DORTIDIUS.

Oui, parbleu !

CYDALISE.

Mais enfin !

Les noms ne prouvent rien : ah ! Ciel ! quelle surprise !

SCENE IX.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES,
MARTON, CRISPIN.

CRISPIN, *allant à quatre pattes.*

MAdame, elle n'a rien dont je me formalise.
Je ne me règle plus sur les opinions,
Et c'est-là l'heureux fruit de mes réflexions.
Pour la Philosophie un goût à qui tout cède.
M'a fait choisir exprès l'état de quadrupède :
Sur ces quatre piliers mon corps se soutient mieux,
Et je vois moins de fots qui me blessent les yeux.

CYDALISE, à Valere.

Il est original du moins dans son système.

VALERE.

Mais il est fort plaisant.

MARTON.

Moi, je sens que je l'aime.

C R I S P I N.

En nous civilisant, nous avons tout perdu,
La santé, le bonheur, & même la vertu.
Je me renferme donc dans la vie animale;
Vous voyez ma cuisine, elle est simple & frugale.*
On ne peut, il est vrai, se contenter à moins;
Mais j'ai su m'enrichir en perdant des besoins.
La fortune autrefois me paraissait injuste;
Et je suis devenu plus heureux, plus robuste
Que tous ces Courtisans dans le luxe amollis,
Dont les femmes enfin connaissent tout le prix.
Prévenir de l'accueil que vous faites aux Sages,
Madame, je venais vous rendre mes hommages,
Inviter ces Messieurs, peut-être à m'imiter,
Du moins si mon exemple a de quoi les tenter.

C Y D A L I S E.

Sçavez vous qu'on démêle, à travers sa folie,
De l'esprit?

D O R T I D I U S.

Mais beaucoup.

M A R T O N.

Je dirais du génie;
Et jamais Philosophe à ce point ne m'a plu.

T H É O P H R A S T E.

C'est ce que nous cherchions; un homme con-
vaincu,

Qui plein de son système, & bravant la critique,

* Il tire une Laitue de sa poche.

Aux spéculations veut joindre la pratique.

CYDALISE.

Dans le fond, ce serait un homme à respecter ;
Mais par les préjugés on se sent arrêter.

CRISPIN.

Ma résolution peut vous sembler bizarre.

CYDALISE.

Vous donnez , à vrai dire , un exemple bien rare ;
Mais votre empressement ne peut qu'être flatteur ;
Vous êtes Philosophe , & même à la rigueur.

CRISPIN.

Je me suis interdit de consulter les modes ,
J'ai cru que des habits devaient être commodes ,
Et rien de plus. Encor dans un climat bien chaud...

THÉOPHRASTE.

On juge ici , Monsieur , l'homme par ce qu'il vaut ,
Et non par les habits.

CRISPIN.

C'est penser en vrai Sage.

CYDALISE.

Mais qui peut nous venir ?

SCENE X.

M. CARONDAS, CYDALISE;
LES PHILOSOPHES, CRISPIN,
MARTON.

M. CARONDAS, *fixant beaucoup Crispin &
marquant de l'embarras.*

J'AI rempli mon message,
Madame . . . & le Notaire . . . arrive en un moment.

CYDALISE.

Qu'avez vous ?

M. CARONDAS, *montrant Crispin qui
se cache un peu derriere Cydalise.*

Que est donc cet animal plaisant ?

CYDALISE.

C'est un grand Philosophe, il sera de la fête.

CRISPIN.

En vérité . . . Madame . . .

M. CARONDAS, *à Valere.*

Ah ! la maudite bête !

Nous sommes découverts.

VALERE.

Hé ! comment ?

M. CARONDAS.

C'est Crispin ,

Le valet de Damis.

CRISPIN, *se relevant,*

Hé! oui, M. Frontin:

Parlez haut; oui, c'est lui.

CYDALISE.

Quel est donc ce mystère?

CRISPIN, *en montrant Valère.*

Le valet de Monsieur est votre Secrétaire,

Et je me suis servi de ce déguisement ,

Pour remettre en vos mains un billet important,

(Montrant M. Carondas)

Surpris chez ce fripon.

CYDALISE, *ouvrant le billet,*

Je connais l'Ecriture;

(A Valère.)

C'est la vôtre , Monsieur.

CRISPIN.

Lisez , je vous conjure.

VALÈRE, *aux Philosophes.*

Ah! nous sommes perdus!

CYDALISE *lit haut, mais d'une voix altérée, & qui s'affaiblit peu à peu.*

JE te renvoie, mon cher Frontin; ce recueil d'impertinences que Cydalise appelle son Livre. Continue de flatter cette folle, à qui ton nom savant en impose. Théophraste,

» & Dortidius viennent de me communiquer un projet ex-
» cellent qui achevera de lui tourner la tête, & pour le-
» quel tu nous seras nécessaire. Ses Ridicules, ses travers,
» ses

CRISPIN.

Elle baisse la voix ;

Et n'ira pas plus loin, à ce que je prévois.

M. CARONDAS.

Ah ! traître de Crispin !

DORTIDIUS, à Valère.

L'aventure est fâcheuse,

Mais nous y sommes faits.

VALÈRE, bas.

Quelle disgrâce affreuse !

Que lui dire ? Sortons.

CYDALISE.]

Lisez, Monsieur, lisez ;

Et justifiez-vous après, si vous l'osez.

De vos séductions j'étais donc la victime !

Et mes yeux sont ouverts sur le bord de l'abîme !

Que vous avais-je fait pour me traiter ainsi ?

Allez, & de vos jours ne paraissez ici.

Votre confusion suffit à ma vengeance.

Ingrats ; d'autres peut-être auront moins d'indul-
gence.

C'est le dernier espoir de mon cœur outragé :

Partez,

VALERE, *furieux.*

Ah ! malheureux !

M. CARONDAS.

Voilà notre congé.

(*Ils sortent.*)

CYDALISE.

Les cruels , à quel point ils m'avaient prévenue.

SCENE DERNIERE.

DAMIS , ROSALIE , CYDALISE

MARTON , CRISPIN.

CYDALISE.

VENEZ ; Dâmis , venez , je sens que votre vûe
Me rappelle l'excès de mon aveuglement.

DAMIS.

Les voilà démasqués , l'erreur n'a qu'un moment.
Ils sont assez punis de n'être plus à craindre ,
Et ce n'est plus à vous , Madame , de vous plaindre.

CYDALISE.

A ces homme pervers j'avais sacrifié
Les devoirs les plus saints , & même l'amitié.
Vous êtes bien vengé ! Ma chère Rosalie ,
Je reconnais mes torts , que ton cœur les oublie ;
Je les répare tous en te donnant Damis.

D A M I S.

Vous trouverez en moi les sentimens d'un fils.

R O S A L I E.

Tous mes vœux sont remplis , le Ciel me rend ma
mere.

C R I S P I N.

Moi , j'épouse Marton pour terminer l'affaire.

M A R T O N , *au Public.*

Des sages de nos jours nous distinguons les traits :

Nous démasquons les faux, & respectons les vrais.

F I N.

J'A.I lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier *Les Philosophes , Comédie* ; je crois que l'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 10 Mai 1760. CREBILLON.

Le Privilège & l'enregistrement se trouvent au Nouveau Recueil des Pièces de Théâtre Français & Italien.

PIECES ANCIENNES DETACHE

ANDROMAQUE, Tragédie.
 Ariane, Tragédie.
 Athalie, Tragédie sainte.
 Cailina, Tragédie.
 Cinna, Tragédie.
 Electre, de Crébillon.
 Electre, de Longepierre.
 Esther, Tragédie.

Iphigénie, Tragédie.
 Manlius, Tragédie.
 Médée, de Longepierre, Tragéd.
 Pénélope.
 Polieucte, Tragédie sainte.
 Pirrus, de Crébillon.
 Rhadamiste & Zénobie.
 Rodogune, Tragédie.

Comédies par Assortimens.

AVEUGLE clair-voyant.
 Amour Médecin.
 Andrienne, Comédie.
 Bon Soldat.
 Comédie sanstitre, ou le Mer-
 cure.
 Coupe enchantée.
 Cocher, Comédie.
 Cocu imaginaire.
 Crispin, Médecin.
 Deuil, Comédie.
 Epreuve réciproque.
 Esope à la Cour,
 Esope à la Ville.
 Esprit follet.
 Faucon, Comédie.
 Femmes-sçavantes.
 Femme Juge & Partie.

Galand Coureur.
 Galand Jardinier.
 Homme à bonnes fortunes.
 Joueur, de Regnard.
 Mari, retrouvé.
 Mere Coquette.
 Le Méchant, Comédie.
 Médée & Jason, Parodie.
 Muet, Comédie.
 Nouveauté, Comédie.
 Le Nouveau Monde.
 Retour imprévu.
 Sicilien ou l'Amour Peintre.
 Trois Cousines.
 Turcaret, Comédie.
 Venceslas, Comédie.
 Vendanges de Surennes.

On trouve chez le même Libraire un Assortiment général de tous les Théâtres & Pièces détachées, tant anciennes que nouvelles, avec leurs Divertissemens, & plusieurs Livres d'assortimens anciens & nouveaux, tant de Paris que des Pays Etrangers, & plusieurs Livres de Musique relatifs aux Pièces de Théâtres, &c.



REPAS DE NOS PHILOSOPHES

le Superfluc des Sois est notre Patrie

PIEC

ANDRO
Arian
Athalie, T
Catilina, T
Cinna, Tr
Electre, de
Electre, de
Esther, Tr

AVEUGL
Amou
Andrienne
Bon Soldat.
Comédie sa
cure.
Coupe ench
Cocher, Co
Cocu imagin
Crispin, M
Deuil, Cor
Epreuve réci
Esopé à la C
Esopé à la V
Esprit follet
Faucon, C
Femmes sç
Femme Jug

*On trouve
les Théâtres
leurs Divers
nouveaux, &
Livres de M*



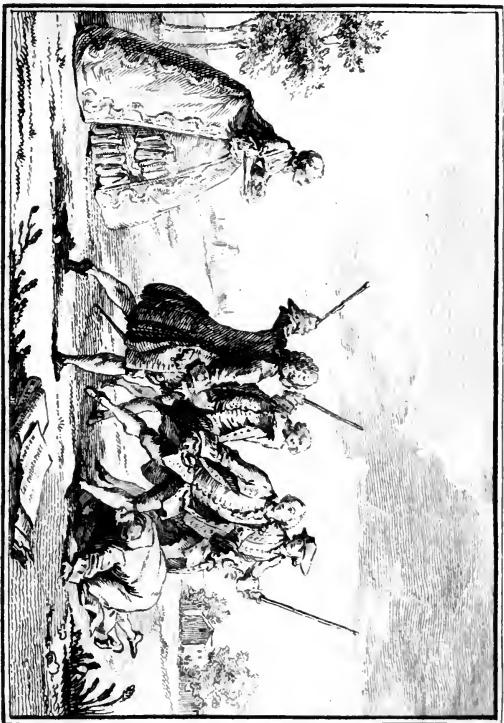
PREVILLE
Comedien du Roy,
Recu le 20 Octobre 1753.



Denouëment des Philosophes

*Sur ces quatre piliers mon corps
se soutient mieux ,
Et je vois moins de Sots qui me
blessent les yeux .*





Chacun se venge comme il peut.



reinte de la Medaille adjudgée pour Prix à l'Auteur de la Comédie
des Philosophes.



Sourd Tcherani

du Theatre de l'Académie Royale de Musique
en France, depuis son établissement jusqu'à présent,
nouvelle édition considérablement augmentée 1 vol
in-8, 1757.



*Médaille accordée à l'Auteur de la Comédie des Philosophes
Pour servir de Frontispice à sa Pièce .*



ANNOIRE du Theatre de l'Académie Royale de Musique
en France, depuis son établissement jusqu'à présent,
nouvelle édition considérablement augmentée 1 vol
FR-8, 1757.

empreinte du revers de la Medaille adjugée pour
 à l'Auteur de la Comédie des Philosophes.



1. Esquisse d'après nature

du Théâtre de l'Académie Royale de Musique
 en France, depuis son établissement jusqu'à présent,
 nouvelle édition considérablement augmentée 1 vol
 in-8, 1757.

CATALOGUE DES THEATRES

Nouveaux ou nouvellement réimprimés en 1760.
 Qui se trouvent chez DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques.

- E**uvres de Piron, 3 vol *in-12*, belles figures, dont les dessins sont de M. Cochin. 9 l.
- Œuvres de Boissi, *in-8*, 9 vol. nouvelle édition, 36 l.
- De Marivaux, Théâtre Franç. & Ital. *in-12* 5. vol. 15 l.
- Théâtre édifiant, ou Tragédies saintes de M. Duché. 3 l.
- Théâtre, & autres Œuvres de Fagan, *in-12*. 4. vol. 10 l.
- Théâtre de V***, *in-12*. 3 l.
- Théâtre de la Grange, *in-8*. 3 l. 10 s.
- Théâtre de Romagnesi, & Riccoboni, 1 vol. *in-8*. 4 l. 10 s.
- Théâtre d'Ayiffe, *in-8*. 1 vol. 3 l. 10 s.
- Théâtre de Guyot de Merville, *in-8*. 1 vol. 4 l. 10 s.
- Théâtre de Pesselier, *in-8* 1 vol. 4 l. 10 s.
- Théâtre de l'Affichard, *in-8*. 1 vol. 4 l. 10 s.
- Théâtre & Œuvres de M. Favart, avec toutes les Musiques, 6 vol. *in-8*. 30 l.
- Le Recueil des Aïrs des Nymphes de Diane, d'Acajou & de Cythere assiégée, du même Auteur, 1 vol. *in-8*. 6
- Œuvres de Vadé, ou Recueil des Opéra Comiques & Parodies, avec les aïrs notés, 4 vol *in-8*. 20 l.
- Nouveau Théâtre de la Foire ou recueil de Pièces qui ont été représentées sur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis son rétablissement, 4 vol. *in-8*, avec les aïrs notés. 20 l.
- Nouveau Théâtre François & Italien, ou Recueil des meilleures Pièces de différens Auteurs, représentées depuis quelques années, 4 vol. *in-8*. 18 l.
- Choix de nouvelles Pièces qui ont été représentées aux Théâtres François & Italien depuis quelques années, 6 vol. *in-12*. 18 l.
- Le Théâtre d'Apostolo Zeno, traduit de l'Italien 2 vol. *in-12*. 1758. 5 l.
- Théâtre Bourgeois, ou Recueil de piéces représentées sur des Théâtres particuliers, *in-12*. 3 l.
- Théâtre de Campagne, ou les Débauches de l'esprit, 1 vol *in-8*. 4 l. 10 s.
- Théâtre Anglois Comique, *sous presse*.
- Théâtre de Rotrou, *sous presse*.
- Théâtre de Pelegrin, *sous presse*.
- Les Spectacles de Paris, ou le Calendrier Historique & Chronologique de tous les Théâtres, neuvième Partie pour 1760. Chaque Partie se vend séparément. 1 l. 4 s.
- Histoire du Théâtre de l'Académie Royale de Musique en France, depuis son établissement jusqu'à présent, nouvelle édition considérablement augmentée 1 vol *in-8*, 1757. 5 l.

Suite des Théâtres par assortiment.

Le Théâtre François , ou Recueil des meilleures pièces de l'an- cién Théâtre , <i>in-12.</i>	12 vol.	36 l.
Théâtre de M. Voltaire , 5 volumes <i>in-12.</i>		15 l.
De Moliere , 8 volumes <i>in-12.</i>		16 l.
De Racine , 3 volumes , <i>in-12.</i>		6 l. 10 f.
De Crébillon , 3 volumes <i>in-12.</i>		7 l.
De Campistron , 3 volumes <i>in-12.</i>		6 l. 10 f.
De Regnard , 2 volumes <i>in-12.</i>		6 l.
De Campesté , 2 volumes <i>in-12.</i>		5 l.
De Pradon , 2 volumes <i>in-12.</i>		5 l.
Ce la Fosse , 2 volumes <i>in-12.</i>		4 l. 10 f.
De la Fond , 1 volume <i>in-12.</i>		2 l. 10 f.
De Poisson , pere , 2 volumes <i>in-12.</i>		5 l.
De la Thuillerie , 1 volume <i>in-12.</i>		2 l. 10 f.
Théâtre Lyrique , <i>in-12.</i>		2 l.
De la Grange-Chancelle , 5 volumes <i>in-12.</i>		10 l.
De le Grand , 4 volumes		10 l.
De Dancourt , 8 volumes.		20 l.
De Baron , 3 volumes <i>in-12.</i>		7 l. 10 f.
D'auteroche . 3 volumes <i>in-12.</i>		7 l. 10 f.
De Boursaut , 3 volumes <i>in-12.</i>		7 l. 10 f.
De Montfleury , 3 volumes <i>in-12.</i>		7 l. 10 f.
De Quinault , 5 volumes <i>in-12.</i>		12 l. 10 f.
L'Amusement des Dames , ou Recueil de Menuets , Contre-Danfes , Vaudeville , Rondes de table , 10 parties , 1. vol. <i>in-8.</i>		12 l.
La Toilette de Vénus dressée par l'Amour , contenant des Menuets , Contre-Danfes , Vaudevilles , 10 par- ties , vol. <i>in-8.</i>		12 l.
Le Passe-tems agréable & divertissant , Vaudevilles , Rondes de Table , Duo , Brunettes & autres , 10 par- ties , 1 vol. <i>in-8.</i>		12 l.
Les Dessers des petits Soupers de Madame de... 10 parties 1 vol. <i>in-8.</i>		12 l.
L'Année Musicale , contenant un Recueii de jolis airs , Parodies , en 20 parties , formant 2 vol. <i>in-8.</i>		24 l.
Les Mille & une Bagatelle , 28 parties		33 l. 12 f.
Les Thémireïdes , ou Recueil d'airs à Thémire , 3. parties.		3 l. 12 f.
Amusemens Champêtres , ou les avantures de Cythere , Chançons nouvelles à danser , 2 parties		2 l. 8 f.
Recueils d'Airs & Menuets . Contre-Danfes , Prodiés , chantés sur les Théâtres de l'Académie Royale de Musique , & de l'Opera Comique , 17 parties , cha- que partie se vend séparément ,		1 l. 4 f.
Recueils des Menuets , Contre-Danfes & Vaudevilles chantés aux Comédies Françoises & Italienne , 13 parties.		15 l. 12 f.

Le Troë , Parodie des Troqueurs, avec toute la Musique.	3 l. 12 f.
Airs choisis des Troqueurs,	1 l. 4 f.
La Musi ue de la Pipée.	1 l. 10 f.
Ariettes du Medecin d'Amour.	2 l. 8 f.
Ariettes de l'heureux déguisement.	2 l. 8 f.
Ariettes de la Bohemienne de la Coméd. Ital. 2 parties.	3 l. 12 f.
Airs choisis de la Bohemienne de l'Opéra Comique,	1 l. 4. f.
Ariettes du Chinois.	2 l. 8. f.
La Musique de la Fille mal gardée.	1 l. 16 f.
Vaudevilles & Ariettes des Indes dansantes.	1 l. 4 f.
Vaudevilles & Ariettes de Raton & Rosette.	1 l. 10 f.
Vaudevilles d'Omphale , & de Bastien & Bastienne.	1 l. 4 f.
Ariettes de Ninette à la Cour , 4 parties.	6 l. 18 f.
Ariettes de Blaise le Savetier.	1 l. 4 f.
Musique de la Soirée des Boulevards.	1 l. 4 f.
Ariettes de l'Yvrogne corrigé,	1 l. 4 f.
Les Vaudevilles & Ariettes du Ballet des Savoyards.	1 l. 4. f.
Musique des Airs d'Acajou , avec le Trio.	2 l. 8 f.
Musique des Nymphes de Diane.	2 l. 8 f.
Musique de Cythere Assiégée.	1 l. 16 f.
Le Recueil de Chansons de M. Vadé , Notées	1 l. 4 f.
Les Desserts des petits Soupers agréables , avec le Postillon sans chagrin.	1 l. 4. f.
Menuets nouveaux en Concerto , Contre-Danfes. 4 parties.	1 l. 12 f.
Les Loix de l'Amour , ou Recueil de différents Airs , 3 parties.	3 l. 16, f.
Amusemens en Duo , pour les Vielles, Musettes , Hautbois , Violons , Flutes , 6. parties.	7 l. 4 f.
Cantatille nouvelle des Talens à la mode , de M. de Boissi.	1 l. 4 f.
Choix de différents morceaux da Musique , 2 parties.	2 l. 8 f.
La Folie du jour , ou les Portraits à la mode.	12 f.
L'Yvrogne corrigé , par M. de la Ruette , avec la partition , in-folio.	9 l.

Le volume se vend 12 livres , & le cahier 24 sols ; le tout séparément.

Catalogne de toutes les Pièces de M. FAIVART, avec la Musique. Du Nhéathe Italien.

Hippolite & Aricie.
Les Amans inquiets.
Les Indes dantantes.
Musique des Indes dansantes.
Les Amours champêtres.
Fausale , Parodie.
Raton & Rosette.
Musique de Raton & Rosette.
Tarcis & Doristée , Parodie.

Bajocco , Parodie.
Les Amours de Bast. & Bastienne.
Zéphyre & Fleurette.
La Fête d'Amour , Comédie.
La Bohémienne , Comédie.
La Musique de la Bohém. 2. p.
Les Chinois , Comédie.
La Musique des Chinois.
Ninette à la Cour
La Musique de Ninette , 3, parties.

- Les Enforcélés , ou Jeannot & Jeannette.
 La Nôce interrompue.
 La Fille mal gardée, Parodie.
 Ariettes de la Fille mal gardée.
 La soirée des Boulevards.
 La Musique de la Soirée.
 Petrine ; Parodie de Proserpine.
Pièces de l'Opéra-Comique,
 La Servante justifiée.
 Les Barteliers de S. Cloud.
 La Coquette sans le sçavoir.
 Thésée, Parodie.
 Cythere assiégée.
 Musique de Cythere assiégée.
 L'Amour au Village.
 Les jeunes Mariés.
 Des Nymphes de Diane.
 Musique des Nymphes de Diane.
 L'Amour impromptu, Parodie.
 Le Mariage par escalade.
 La répétition interrompue, Op. Comique.
 Don Quichote, Opéra.
 La Coquette Trompée, Opéra.
 Le Retour de l'Opéra Comique.
 Le Départ de l'Opéra-Comique.
 Le Bal Bourgeois.
 La ressource des Théâtres.
De M. V A D E.
 La Fileuse, Parodie.
 Le Poirier, Opéra Comique.
 Le Bouquet du Roi.
 Le Suffisant.
 Les Troqueurs & le Rien, Parodie.
 Airs choisis des Troqueurs.
 Le Trompeur trompé.
 Il étoit tems, Parodie.
 La Nouvelle Bastienne, avec la Fontaine de Jouvence.
 Les Troyennes de Champagne.
 Jérôme & Fanchonnette, Pastor.
 Le Confident heureux.
 Follette ou l'Enfant gâté.
 Nicaïse, Opéra Comique.
 Les Racoleurs, Opéra Comique.
 L'Impromptu du cœur.
 Le mauvais Plaisant, Opéra C.
 La Canadienne, Comédie.
 La Pipe cassée, Poème.
 Les Bouquets Poissards.
 Les Lettres de la Grenouillere.
 Œuvres postumes, faisant le Tome quatrième, contenant les Amans constans jusqu'aux trépas, des Fables & Contes, des Chançons avec la Musique, &c.
 La Veuve Indécise, Opéra-Com.
 La Folle-raisonnable, Opéra C.
 Le Serment inutile, Comédie.
 Le Faux ami, Comédie.
 Le Dupe de sa Ruse, Comédie.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

LE Conservateur, ou Collection de Morceaux rares, & d'ouvrages anciens & modernes, imprimés, ou manuscrits, élangués, traduits & refaits en tout ou en partie. 14 volumes in-12. pour la souscription 24 livres, & pour le port de ceux qui sont envoyés en Province à raison de 6 sols par volume.

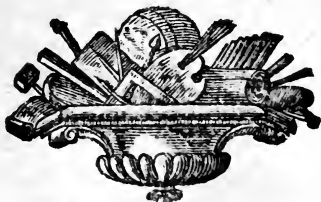
Les volumes se vendent séparément aux personnes qui n'ont pas souscrit, 2 livres. Le volume de Mai vient de paraître avec beaucoup de succès.

LES
PHILOSOPHES
MANQUÉS,
COMEDIE NOUVELLE,
EN UN ACTE ET EN PROSE.

Nouvelle Edition , corrigée & augmentée.

..... Ridendo dicere verum;
Quid vetat?

Le prix est de douze sols.



A CRITICOMANIE;
Chez LA SATYRE, rue des Bons Avis,
à la Vérité.

M. D C C. LX.

ACTEURS.

LE PARTERRE.

LA COMEDIE.

L'INTRIGUE.

L'INTEREST.

LE DÉNOUEMENT.

LA CABALE.

L'AUTEUR DES PHILOSOPHES.

*La Scene est dans le Foyer de la Comédie
Françoise.*



LES PHILOSOPHES MANQUÉS, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.
L'AUTEUR, LA COMEDIE.

L'AUTEUR *furieux.*



PRÈS la Pièce que je viens de donner au Public, je croyois être à l'abri de la Critique. On dit, Madame, que vous allez me jouer sur un de vos Théâtres. Est-ce pour me récompenser des peines que je me donne pour vous ? Je me suis épuisé pour faire briller le Théâtre François ; j'ai travaillé pendant deux ans entiers, j'ai réussi assez bien, & vous me bernerez à mon tour ! . . . Se peut-il ! . . .

A ij

LA COMEDIE.

Mon Théâtre d'Italie est abandonné. En vous parodiant, il y viendra du monde. De quoi vous plaignez-vous ? Ne suis-je pas faite pour peindre les Ridicules ; j'ai déjà joué des Philosophes... de votre façon ; je l'entens de même , & quand vous seriez joué aussi, le ridicule ne seroit pas mauvais. J'aurois peut-être tort ; mais nous avons besoin d'argent. Mes enfans font une dépense si grande, que pour en gagner, je représente tout le monde, sans exception de rang ni de qualité.

L'AUTEUR.

Je ne m'attendois pas à un pareil tour, Madame : si je l'avois prévu, vous n'auriez jamais eû ma Piece, foi d'Auteur !

LA COMEDIE.

J'en aurois été fâchée..... Il y vient beaucoup de monde , & les représentations me font beaucoup d'honneur, tout au moins autant qu'à vous.

L'AUTEUR.

Je n'en doute pas... elle est écrite d'une façon si séduisante.

LA COMEDIE.

Dans quelques endroits... mais sans intérêt...

L'AUTEUR.

Sans intérêt ! Vous plaifantez . . . les Philosophes que je joue n'en mettent-ils pas assez ? Ils font si bien imités . . .

LA COMEDIE.

Vous en voulez donc beaucoup à Dordius, à Théophraste & à Valere ? . . .

L'AUTEUR.

Oh , furieufement ! . . .

Je déclare la guerre à la Philosophie :

Mais , entre nous , je fçavois qu'en parlant d'eux à tort & à travers , je réuffirois , & que cela me feroit une réputation , fans compter le profit

LA COMEDIE.

Cela pourra vous valoir de l'argent , & peut-être des coups de . . . mais je n'ose achever . . . je ne penfois plus que je parlois des Sages , . . . ainfi ils n'en viendront jamais à de pareilles incartades.

L'AUTEUR.

Vous voulez dire des coups de leur plume . . . elle eft trop légère pour moi . . . Ma Comédie me vengera toujours , & ma Préface me juftifiera. Tous nos Philosophes y font écrasés.

LA COMEDIE.

Et s'ils vous faisoient sentir quelque chose de plus lourd . . . Mais voici un personnage qu'il y a longtems que je n'ai vû.

L'AUTEUR.

Il vient fort à propos pour mettre fin à cette conversation . . .

Cet homme m'intéresse. Ah ! si c'est un Sçavant,
Je tremble qu'il ne voye en moi qu'un Ignorant.

S C E N E I I.

L'AUTEUR, LA COMEDIE,
L'INTEREST.

L'INTEREST.

Vous ne me reconnoissez pas , Madame ;
je le vois bien : il y a si longtems que je
n'ai paru chez vous , que je suis presque ou-
blié. Et vous , Monsieur l'Auteur , envisagez-
moi bien . . . Qui suis-je ?

L'AUTEUR.

Ma foi , Monsieur , je ne vous remets point
du tout.

L'INTEREST.

Je le crois . . . Je suis l'Intérêt.

LA COMEDIE.

Ah ! Mon cher , que je vous embrasse !
Vous savez combien je vous aime... & vous
êtes un ingrat , vous me fuyez ; on ne peut
plus vous trouver.

L'INTEREST.

Ce n'est pas ma faute... au surplus je me
repose... & , graces à Monsieur, je me re-
poserai encore longtems.

L'AUTEUR.

J'ai cependant voulu vous employer dans
ma Pièce . & j'ai crû avoir réussi...

L'INTEREST.

Pour réussir , il faut s'y prendre autrement.
Moi , qui fais l'âme d'un Drame ; les Auteurs
m'abandonnent.

L'AUTEUR.

On ne vous abandonne point... & si vous
étiez moins difficile...

L'INTEREST.

Difficile !... Point du tout... Faites-
vous ami de ma Sœur l'Imagination , & je
vous garantis que je suis à vous.

L'AUTEUR.

Vous prétendez donc que j'en manque ?

L'INTEREST.

Beaucoup assurément : Il faut avoir bien

peu de ressources, pour mettre sur la Scène des gens respectables, les calomnier, en un mot, les métamorphoser comme vous avez fait, sur tout, des personnes qui vous ont obligés, comme Cratès & autres.

L'AUTEUR.

C'est qu'il est si facile de mal parler du monde...

L'INTEREST.

Vous entendez cela, au parfait... Vous avez crû me tenir par-là... défabusez-vous... il vous convient bien de vous ériger en maître, & de me fauxfiler avec des fourbes & des fripons..

L'AUTEUR.

Qu'appellez-vous fourbes & fripons?

L'INTEREST.

Les Personnages que vous représentez Valere... Frontin, ou Carondas.

L'AUTEUR.

Ce sont des Philosophes que ces gens-là !...

L'INTEREST.

Quand vous voudrez peindre des Philosophes, faites-les vertueux ; voila leur premier caractère... Mais, tenez, mon ami, vous ne réussirez pas mieux qu'*Aristophane*, lorsqu'il a voulu jouer *Socrate* dans sa Comédie

des *Nuées*, ainsi que *Zoile*, l'Antagoniste du fameux Homère, qui fut chassé après la mort de ce grand homme, comme un homme dangereux... Vous ne méritez pas un meilleur sort. Vous êtes heureux que la Cabale...

L'AUTEUR.

Vous vous échauffez en vain : il faut vous l'avouer.

Je prévois pour les mœurs d'étranges catastrophes,
Et je suis allarmé de tant de Philosophes.

Pour la Cabale, je ne la crains non plus que
nos Sages de ce siècle.

LA COMEDIE.

Ne faites point tant de bruit, car la Cabale
n'est pas loin d'ici...

L'AUTEUR.

Je l'ai bravée, & je la braverai encore.

L'INTEREST.

Vous m'en avez obligation..... Le Compliment qui a précédé votre Pièce, a prévenu le Public en votre faveur.

LA COMÉDIE.

J'apperçois la Cabale... c'est mon ennemie mortelle... Je me retire.

SCENE III.

LA CABALE, LA COMEDIE,
L'AUTEUR, L'INTEREST.

LA CABALE *arrétant la Comédie.*

Où allez-vous donc, Madame ? Vous pouvez rester. N'avez-vous pas coutume de me voir chez vous ?

LA COMÉDIE.

Trop souvent ! Je vous évite, il est vrai, parce que vous me faites tant de mal que je vous crains.

LA CABALE.

Je vous ai pourtant bien menagée à la première représentation *des Philosophes*. . . quoiqu'il y ait beaucoup de méchancetés dans cette Pièce. & qui font même horreur.

L'INTEREST.

Courage, Madame ! . . . Voilà l'Auteur. . .

LA CABALE.

L'Auteur ! Je suis bien aise de le voir. . . Je ne vous connoissois, Monsieur, que de réputation . . . Eh ! quoi ! vous avez l'air d'un honnête homme . . .

Mais je ne vois en vous, pour le dire en deux mots, Qu'un froid enthousiasme, imposant pour les fots.

L'AUTEUR.

Vous me tenez ce discours, parce que j'ai été applaudi malgré vous & vos sifflets.

LA CABALE.

J'aime bien cette ambition... Voilà l'Auteur!... Je vous reconnois mieux à ces derniers mots... Avouez que vous aviez un grand nombre de partisans... ils ont crû l'emporter sur moi... J'attens qu'on vous lise... on ne vous voit que la nuit... craignez le jour, Monsieur, craignez le jour.

L'AUTEUR.

Mon style est si élevé, qu'il l'émportera.

LA CABALE.

Je ne le crois point, pour moi.

L'INTEREST.

Ni moi... S'il se foutenoit encore...

LA COMEDIE.

On en décidera à la lecture.

L'AUTEUR.

On se battra pour me lire... Et le Libraire s'enrichira avec cette seule Comédie.

LA CABALE.

Verbiage d'Auteur.... On n'en est pas la dupe.

L'INTEREST.

Fatuité... Les corrections m'ont trop affoibli.

L'AUTEUR.

Enfin j'ose , à mon tour , vous trouver ridicules ;
Et souvent la bêtise a fait des incrédules.

LA COMEDIE.

Vous verrez que c'est moi qui gagnerai le
plus à tout cela.

LA CABALE.

De quel Vers venez-vous m'écorcher les
oreilles ?

L'AUTEUR.

De quel Vers ! d'un Vers excellent ; il a été
applaudi unanimement.

LA CABALE.

C'est souvent la coutume du Parterre d'ap-
plaudir ce qu'il n'entend pas. Mais le voici . . .
Il ne laisse pas que d'être bien rempli.

SCENE IV.

LE PARTERRE, LA CABALE,
LA COMEDIE, L'AUTEUR,
L'INTEREST.

LE PARTERRE.

JE suis bien-aîse de vous trouver ici assem-
blés ; vous parliez de moi.

LA COMEDIE.

Oui, Monsieur.

LE PARTERRE.

Vous êtes en querelle, il me semble : parlez ; parlez ; c'est moi qui juge ordinairement.

L'AUTEUR.

On me soutient, malgré vos applaudissemens, que ce Vers,

... souvent la bêtise a fait des incrédules.

ne dit rien.

LE PARTERRE.

Qui peut me soutenir le contraire ?

L'AUTEUR.

C'est la Cabale.

LE PARTERRE *réfléchissant.*

Attendez donc... La Cabale a raison... car je ne l'entends pas.

L'AUTEUR.

Vous conviendrez, pourtant Monsieur, que ma Piece, quoi qu'on en puisse dire . . .

LE PARTERRE.

Renferme beaucoup de mots & peu de choses : Elle ne subsistera pas long-tems.

LA COMEDIE.

Il y a de l'esprit, des Vers bien faits, & presque par tout des Epigrammes,

LE PARTERRE.

La plus mauvaise Piece renferme toujours quelques beaux Vers... Cela n'est pas étonnant. Mais quand le fonds en est pitoyable, les Vers n'empêchent pas la Piece de tomber. Où diable, Monsieur l'Auteur, avez-vous pris vos caracteres... Moliere a peint les hommes tels qu'ils sont, Corneille tels qu'ils doivent être, & vous tels qu'ils n'ont jamais été... Sont-ce des Philosophes que vous avez peint, ou des fourbes que vous décorez du nom de Philosophes? J'en croirai le dernier... Croyez-moi, vous avez besoin d'une bonne lecture de Moliere, de Regnard, de Destouches & de Dancourt... Vous verrez que ces Auteurs ont travaillé d'après nature.

L'AUTEUR *à la Comédie.*

Je ne sçai pas si je me trompe,

Mais le vieux goût tient encore au Parterre.

LA COMEDIE.

C'est ce goût qui me soutient, & malheureusement, vous n'y parviendrez jamais.

LA CABALE,

Eh bien, Monsieur l'Auteur... convenez que vous vous êtes trop émancipé... Et que sans vos amis...

L'AUTEUR.

Je ne comprends plus rien au Parterre... tantôt il applaudit, & tantôt il est contre vous... Aussi

De sa décision on revient aujourd'hui,
Et je suis de ces gens qui font peu cas de lui.

LE PARTERRE.

Je ne suis point contre vous. Je vous ai rendu justice en vous écoutant favorablement. Ce qui m'a surpris, c'est que vous ayez traité d'honnêtes gens si inhumainement... Vous qui prêchez l'humanité.... Si les Savans de nos jours vous ont un peu maltraité dans leurs écrits, la vengeance qui vous auroit fait le plus d'honneur est le silence, sans vous aviser de faire une Comédie, où, pour tourner en ridicule leur Philosophie, vous oubliez à la fois ce que vous devez aux Loix, aux Magistrats & au Public même, & où vous renversez, sans jugement & sans réflexion, l'ordre naturel des choses.

L'AUTEUR.

Je vois bien que vous êtes du côté des Philosophes... Mais malgré toute votre critique, ma Piece se jouera toujours avec succès. Dans tout ce que j'ai fait, je n'ai voulu qu'inspirer

du mépris pour des gens qui se croient au-dessus des Loix, des Hommes, des Dieux mêmes, s'il étoit possible, & qui pour se rendre heureux font toutes sortes de bassesses, parce qu'ils ne pensent qu'à leur intérêt personnel.

LA CABALE.

Pour moi, je vous crois bien au-dessous; & cet intérêt personnel peut s'entendre autrement sans les faire passer pour des fripons. Où sont vos preuves?

L'AUTEUR.

Je faisois une Comédie & j'avois besoin d'une intrigue : Sans elle jamais Piece n'a réussi . . Vous le sçavez.

L'INTÉRÊT.

Il est vrai ; mais quand l'Intérêt n'est pas avec l'Intrigue, la Piece tombe sans ressource.

LA COMÉDIE.

Voilà l'Intrigue... Elle paroît courroucée. Défendez-vous.

LA CABALE.

Vous l'avez diablement maltraité. Cachez-vous, croyez-moi,

L'AUTEUR.

Je ne la crains guères.... Un de mes amis, fameux Ecrivain de certaines Feuilles, fera encore mon apologie.

L'INTEREST.

L'INTEREST.

Eh ! Qu'avez-vous !... Vous pâlissez...

L'AUTEUR.

Qui ? Moi , je pâlis Sot , qui n'est pas au-dessus de telles chimères !

SCENE V.

L'AUTEUR, LA CABALÉ, LE
PARTERRE, L'INTRIGUE,
L'INTEREST, LA COMEDIE.

LA COMÉDIE à l'Intrigue.

SOyez la bien venue, Madame... Que j'ai de plaisir à vous voir... Mais vous paroissez émue.

L'INTRIGUE.

Je la suis , je vous en réponds ; on dit que l'Auteur des *Philosophes* est ici ? .

LE PARTERRE.

Le voici dans ce coin.

L'INTRIGUE à l'Auteur qui
s'étoit caché.

Montrez - vous , Monsieur : faut-il que je vous prévienne ? . Sans moi votre Comédie des *Philosophes* tomboit tout à plat ; je vous

ai soutenu, & vous ne m'en sçavez aucun gré?

L'AUTEUR.

Ah! Madame! pardonnez, il y a si peu de tems que je vous connois.

LA COMÉDIE.

Vous n'êtes pas le seul qui ne connoissiez pas Madame; on en est, comme vous voyez, plus à plaindre . . Elle est si charmante . . .

L'INTRIGUE.

Point de complimens . . . Je viens ici pour que Monsieur me fasse raison . . . Moi qui dois être bonne, je ne suis pas reconnoissable dans sa Piece . . . J'y fais peur. Une femme d'esprit comme moi, être ratée!

L'INTEREST.

Il est vrai, & je suis, ma sœur, moins courroucé que vous. Monsieur ne m'a fait qu'effleurer.

LA CABALE à l'Intrigue.

Bon . . . Je sçavois bien que vous étiez défigurée, Madame, & sans le Parterre, j'aurois sifflé, hué la Piece . . .

L'AUTEUR.

Ne ne me condamnez pas sans m'entendre . Si je vous ai défiguré, Madame l'Intrigue, je ne pouvois mieux faire . . . Les Philosophes que j'ai peint sont si familiarisés avec

vous , que j'ai été obligé de combiner les choses autrement , afin de parvenir à un dénouement tout neuf.

(*Tous les Acteurs riant ensemble.*)

Ah , ah , ah , ah , ah , ah.

L' A U T E U R.

Ces Messieurs peuvent rire , & sans m'humilier ;
Il faut bien leur laisser le droit de s'égayer.

Cependant , de quoi riez-vous donc ?

L E P A R T E R R E.

De quoi nous rions ? de votre dénouement .
Cet homme à quatre pattes . . . Il est original . . .

L A C A B A L E.

Il n'est pas vraisemblable , c'est l'aveu de tout le monde , demandez à l'Intérêt.

L' I N T É R E S T.

Il n'est pas si mauvais... car les Spectateurs l'ont reconnu dans le *Méchant* , & dans bien d'autres Pièces jouées avec succès.

L' I N T R I G U E.

Ne soyez pas surpris , Messieurs , de cet accident là. C'est moi qui en suis la cause : comme on m'élève , j'élève mon fils. Le proverbe ne dit-il pas , tel pere , tel enfant.

L A C A B A L E.

Que vois-je . . Ah bon-dieu ! Quel est

B ij

20 LES PHILOSOPHES

cet homme animalisé qui s'approche de nous ?
C'est un monstre ! Eh mais il fait peur !

LE PARTERRE.

Je le reconnois, c'est le dénouement.

L'INTRIGUE.

Oui c'est lui, c'est mon fils.

L'INTEREST.

Je ne l'aurois jamais prévu.

L'AUTEUR.

Il m'en veut peut-être aussi... mais il ne
me verra pas... grâces à ma prévoyance...

Mettons-nous à l'écart de crainte de surprise.

S C E N E V I.

L'AUTEUR, LA COMÉDIE, LA
CABALE, L'INTRIGUE, LE
PARTERRE, L'INTEREST,
LE DÉNOUEMENT.

LA COMÉDIE.

JE ne le reconnoissois pas... J'en suis toute
honteuse. Je vois si souvent de sembla-
bles dénouemens !

L'INTRIGUE.

Approchez - vous, mon fils, vous venez bien tard.

LE DÉNOUEMENT.

Je viens à la fin. C'est mon ordinaire. . .

LA CABALE.

Il falloit venir plus vite.

LE DÉNOUEMENT.

Vous parlez à votre aise : lorsque l'on marche à quatre pattes, on ne peut point courir. . . . Mais je suis bien mal reçu ici. . .

LE PARTERRÉ.

Pourquoi donc marchez - vous à quatre pattes ?

LE DÉNOUEMENT.

Sur ces quatre piliers mon corps se soutient mieux,
Et je vois moins de fots qui me blessent les yeux.

L'INTEREST.

Comme il est fait !. . .

LE DÉNOUEMENT.

Cen'est pas ma faute ; demandez à ma mere.

L'INTRIGUE.

Ta mere ! Ah , si je la suis, c'est un effet du hazard ; tu tiens l'être de moi seulement & je ne suis ta mere que par l'intelligence que tu as reçu de moi : Si tu es si contrefait, c'est la

faute de ton pere; Pourquoi n'a-t'il pas plus de génie? Le pauvre Homme!

L'AUTEUR.

Courage, Madame, vous me haïssez. Continuez. Mais je vous garantis, qu'avant peu, je vous assommerai dans une Comédie que je ferai, contre vous, la Cabale, le Public & tout l'Univers ensemble. Je veux être applaudi généralement... Si je vous ai souffert dans ma Pièce, c'est que je vous ai trouvé nécessaire... Dorénavant je ne ferai que des Scènes épisodiques. J'intéresserai & peut-être ferai je mieux... Nous en avons un nouvel exemple... Et *La Rentrée des Théâtres*...

L'INTRIGUE.

Alte-là.... Je connois cette petite Pièce, & quoique l'Auteur n'ait pas eu recours à moi, il suffit qu'il soit ami de l'Invention, ma sœur, pour qu'il réussisse toujours.... Mais, ce n'est pas assez, il faut que vous soyez puni publiquement. Qui sera le Juge?

LA COMÉDIE.

C'est ordinairement le Parterre.

L'INTEREST, L'INTRIGUE,
LA CABALE & LE DÉNOUEMENT.

D'accord.

LE PARTERRE.

J'y consens. Dites-moi, chacun de quoi vous vous plaignez. A vous la Cabale..... Commencez.

LA CABALE.

La Pièce de Monsieur n'est pas vraisemblable ; les caractères en sont mal soutenus.

LE PARTERRE.

C'est assez... Et vous, l'Intérêt.

L'INTEREST.

Moi, je me plains de ce que Monsieur m'a écorché tout vif

LE PARTERRE.

Bon ! A vous l'Intrigue ?

L'INTRIGUE.

Monsieur m'a défigurée, & de bonne que je dois être, il m'a fait mauvaise.

LE PARTERRE.

Très-bien... A vous le dénouement.

LE DÉNOUEMENT.

Monsieur m'a fait marcher à quatre pattes comme un Quadrupède, après une grande maladie que je viens d'essuyer. Moi qui dois être naturel.

LE PARTERRE.

Encore mieux, & vous la Comédie.

LA COMÉDIE.

Moi, je n'ai rien à dire.

LE PARTERRE.

Je vous entens, vos intérêts, vous empêchent de parler Je condamne l'Auteur à faire imprimer sa Pièce, afin qu'elle soit déchirée par les mains dévorantes des Écrivains Périodiques, qu'elle soit brûlée par celle des Philosophes, & qu'il soit banni & chassé pour jamais de la société Philosophique & du monde Littéraire.

L'AUTEUR.

Vous croyez m'effrayer . . . mais cette punition me vaudra de l'argent . . . J'en tirerai d'abord de la Comédie ; qu'en pensez-vous, Madame ?

LA COMÉDIE.

Mais pas mal, si cela continue.

L'AUTEUR.

Je vendrai ma Pièce au moins cent louis au Libraire... Je n'ai travaillé que pour cela . . . Bon ou mauvais, que m'importe, pourvu que je me procure un fort heureux.

LA C A B A L E.

L'entendez-vous, Messieurs ? Il parle lui-même en Philosophe. Ne voilà-t'il pas l'intérêt personnel tout pur ? . . . Prenez garde à

vos

vos poches , je vous en avertis.

L'INTRIGUE.

Vous êtes méchante , la Cabale.

L'AUTEUR.

Treuve de raillerie , s'il vous plaît.

Je pourrois en venir à des vérités dures.

LA COMEDIE.

Toujours , quand on a tort , on en vient aux injures.

On ne parle que d'après vous , . . . on suit
votre exemple.

LE DENOUEMENT.

Ah ça , plus de querelle . . . Monsieur est
jugé d'une voix unanime , allons nous-en ; &
comme je voudrois déjà être sorti d'ici , ne
croyez pas que je m'en retourne à quatre pat-
tes Je veux m'en aller plus noblement.
N'ayez jamais recours à moi ; Monsieur.

L'INTRIGUE, *faisant une grimace
à l'Auteur.*

Je t'abandonne pour toujours ; adieu . . .
Suivez-moi , mon fils.

LE DENOUEMENT.

Il faut bien que je vous suive , je suis si mal
vêtu avec Monsieur , que je n'oserais plus pa-
roître.
(*Ils s'en vont.*)

26 LES PHILOSOPHES

LA CABALE.

Pour moi, la première Pièce que vous donnerez, Monsieur, je vous promets de vous faire tomber sans miséricorde.

LE PARTERRE.

A mon égard, je ne me trouverai pas dans ce cas, je n'irai point.

LA COMEDIE.

Il faut tout voir... Venez, venez toujours.

LE PARTERRE.

Comment, vous voulez que j'aille bâiller chez vous. J'aime mieux dormir chez moi, j'y suis plus à mon aise. Adieu.

L'INTEREST.

Pour moi, Monsieur, je ne vous reverrai jamais.

Votre confusion suffit à ma vengeance.

Adieu; d'autres, peut-être, auront moins d'indulgence.

SCENE VII. & dernière.

L'AUTEUR, LA COMEDIE.

CLA COMEDIE, à l'Auteur. *Voix*
Ela vous chagrine. Y pensez-vous ?

L'AUTEUR.

Que deviendrai-je , si tous mes appuis m'abandonnent ?

LA COMEDIE.

Tenez, voilà la Recette des premières représentations de votre Pièce ; consolez-vous ; Le Public est bon , il vous vengera.

L'AUTEUR.

Il est bon , j'en conviens ; mais s'il s'aperçoit que j'ai tort , il me honira.

LA COMEDIE.

Cela vous fait honneur & profit . . . Laissez-le vous honir . . . C'est à ses dépens.

L'AUTEUR.

Tout considéré , vous avez raison . . . Et je m'en vais être encore plus méchant.

C'est le dernier espoir de mon cœur outragé.

LA COMÉDIE.

Voilà le moyen de réussir , & de se faire un nom.

Des Sages de nos jours faites un noir portrait ,

On vous reconnoîtra sûrement trait pour trait.

F I N.

Nota. **P**OUR l'intelligence de cette Comédie critique, il auroit été nécessaire d'y joindre des Notes instructives & intéressantes pour le Lecteur ; mais comme l'*Auteur des Philosophes* y seroit un peu maltraité par les traits véritables & outrageans qu'on auroit été obligé d'insérer dans ces Notes , nous avons mieux aimé garder le silence, que d'employer notre plume à écrire des horreurs.

Des Sages , le mépris fut toujours la vengeance,
Mais notre haine éclate à travers le silence.

LETTRES

ET

RÉPONSES

DE

M. PALISSOT

A

M. DE VOLTAIRE.

LETTERS

THE

RECEIVED

TO THE

LIBRARY

A V I S

DE L'ÉDITEUR.

ON a publié contre l'Auteur des Philosophes, un assez grand nombre de Libelles, qui ont fait trop peu d'impression sur lui, pour en faire aucune sur le Public.

On a cru se venger de son indifférence, en le frappant par un endroit plus sensible. On connaît son attachement, son admiration, son respect pour M. de Voltaire. On imagina de faire courir de prétendues Lettres de ce grand homme, dans lesquelles la Comédie des Philosophes, & l'Auteur de cette Piece étaient également maltraités.

On sçut enfin que M. de Voltaire avait réellement écrit à M. Palliot. On eût désiré que ces Lettres

fussent des injures. A force de le désirer, on alla jusqu'à le publier. Le silence de l'Auteur des Philosophes passait déjà pour une preuve de sa confusion aux yeux de bien des gens.

C'est à la fois pour venger M. de Voltaire, & lui, que nous imprimons ces Lettres, qui font honneur à tous deux. M. de Voltaire n'abandonne pas ceux qu'il croit ses amis, mais il les défend avec la modération d'un homme supérieur à toutes ces disputes, & fait pour instruire tous les partis.

M. Palissot défend son ouvrage avec tous les égards, tout le respect que l'on doit à M. de Voltaire. Il semble que c'est ainsi que les disputes Littéraires pourraient tourner à l'avantage des Lettres, au lieu de les dégrader & de les avilir.

LETTRES
DE
M. DE VOLTAIRE,
A
M. PALISSOT,
AVEC LES REPONSES.

EXTRAIT

De la premiere Lettre de M.
Palissot à M. de Voltaire, à
l'occasion de la Comédie des
Philosophes.

Paris 28 Mai 1760.

J Ai l'honneur de vous envoyer, Mon-
sieur, une Pièce qui par sa na-
ture était très-susceptible de faire du

N. B. On ne donne ici cette Lettre que par
Extrait, parce que M. Palissot n'en a pas gardé
de copie.

bruit. Autant je suis pénétré d'admiration pour les vrais Philosophes qui, comme vous, Monsieur, ont rendu la vertu respectable dans leurs écrits, autant je suis éloigné de ce sentiment pour ces Ecrivains téméraires qui ont osé mettre au jour une Philosophie destructive des mœurs & des loix.

Quand j'ai parlé dans ma Pièce du mot d'humanité, devenu si familier dans nos productions philosophiques, je n'ai voulu frapper que sur l'abus que l'on en fait, en employant ce mot dans des ouvrages dont les maximes, loin d'être humaines, sont infiniment pernicieuses à la société.

Je m'attendris avec le Philosophe sensible, qui a dit :

Exterminez, grands Dieux, de la terre où nous
sommes,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes.

Mais je suis tenté de rire de l'embar-

ras d'un Sophiste qui s'épuise en tours de force pour me donner un sentiment qu'il n'a pas , qui me glace à mesure qu'il croit m'échauffer , & dont le stérile enthousiasme étourdit mes oreilles, sans rien dire à mon cœur.

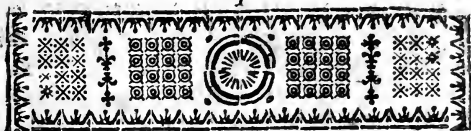
J'ai donc écrit , Monsieur , contre les faux Philosophes , & je donne ce nom à celui qui , à la tête d'une Traduction du *Pere de famille de Goldoni* , a osé imprimer deux libelles scandaleux contre deux Dames infiniment respectables avec des épigraphes du style de l'*Arétin*.

Je sçais , Monsieur , que quelques-uns de ces Philosophes vous ont nommé leur Chef , à peu-près comme des Corsaires arborent le pavillon d'une Nation respectée , pour exercer leurs brigandages. C'est un piège qu'ils ont osé vous tendre ; mais il ne faut que lire leurs ou-

vrages & les vôtres, pour démêler l'artifice que vous voulez bien ne pas appercevoir. Peut-être en riez-vous intérieurement, Monsieur, comme ce Cardinal qui vit son singe se revêtir de ses habits Pontificaux : on le reconnut bien vite aux grimaces.

Adieu, Monsieur, souvenez-vous quelquefois de mon attachement, de mon admiration & de mon respect : ces sentimens subsisteront dans mon cœur, quand bien même mes ennemis parviendroient à me faire perdre vos bontés.

Je suis, &c.



C O P I E

DE LA LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

A M. PALISSOT DE MONTENOY,

Du 4 Juin 1760.

JE vous remercie , Monsieur , de votre Lettre & de votre Ouvrage , ayez la bonté de vous préparer à une Réponse longue : les Vieillards aiment un peu à babiller.

Je commence par vous dire que je tiens votre Pièce pour bien écrite ; je conçois même que Crispin Philosophe , marchant à quatre pattes , a dû faire beaucoup rire , & je crois que mon ami Jean-Jacques en rira tout le premier ; cela est gay ; cela n'est point méchant , & d'ailleurs le Citoyen de Geneve étant coupable de Leze-Comédie , il est tout naturel que la Comédie le lui rende.

Il n'en est pas de même des Citoyens de Paris, que vous avez mis sur le Théâtre, il n'y a pas là certainement de quoi rire; je conçois très-bien qu'on donne des ridicules à ceux qui veulent nous en donner; je veux qu'on se défende, & je fçais par moi-même que si je n'étais pas si vieux, Messieurs F. & de P..... auraient affaire à moi; le premier pour m'avoir vilipendé cinq ou six ans de suite, à ce que m'ont assuré des gens qui lisent les Brochures; l'autre, pour m'avoir désigné en pleine Académie comme un Radoteur, qui a farci l'Histoire de fausses Anecdotes. J'ai été très-tenté de le mortifier par une bonne justification, & de faire voir que l'Anecdote du Masque de Fer, celle du Testament du Roi d'Espagne Charles II. & autres semblables, sont très-vraies, & que quand je me mêle d'être sérieux, je laisse les fictions poétiques.

J'ai encore la vanité de croire avoir été désigné dans la foule de ces pauvres Philosophes, qui ne cessent de conjurer contre l'Etat, & qui certainement sont cause de tous les malheurs qui nous arrivent; car enfin, j'ai été le premier qui ai écrit en forme, en faveur de l'atrac-

tion , & contre les grands tourbillons de Descartes , & contre les petits tourbillons de Mallebranche , & je défie les plus ignorans , & jusqu'à M. F. . . . lui-même , de prouver que j'aie falsifié en rien la Philosophie Newtonienne : la Société de Londres a approuvé mon petit Catéchisme d'Attraction , je me tiens donc pour très-coupable de Philosophie.

Si j'avais de la vanité , je me croirais encore plus criminel sur le rapport d'un gros Livre , intitulé *l'Oracle des Philosophes* , lequel est parvenu jusques dans ma retraite, cet Oracle ne vous déplaît , c'est moi ; il y aurait là de quoi crever de vaine gloire ; mais malheureusement ma vanité a été bien rabattue , quand j'ai vû que l'Auteur de l'Oracle prétend avoir dîné plusieurs fois chez moi , près de Lausanne dans un Château que je n'ai jamais vu : il dit que je l'ai très-bien reçu , & pour récompense de cette bonne reception , il apprend au Public tous les aveux secrets qu'il prétend que je lui ai faits.

Je lui ai avoué , par exemple , que j'avais été chez le Roi de Prusse pour y établir la Religion Chinoise ; ainsi me voilà pour le moins de la Secte de Con-

fucius. Je ferais donc très-en droit de prendre part aux injures qu'on a dit aux Philosophes.

J'ai avoué de plus à l'Auteur de l'Oracle que le Roi de Prusse m'a chassé de chez lui, chose très-possible, mais très-fausse, & sur laquelle cet honnête homme a menti.

Je lui ai encore avoué que je ne suis point attaché à la France, dans le tems que le Roi me comble de ses graces, me conserve la place de son Gentilhomme Ordinaire, & daigne favoriser mes Terres des plus grands privilèges; enfin, j'ai fait tous ces aveux à ce digne homme pour être compté parmi les Philosophes.

J'ai trempé de plus dans la cabale infernale de l'Encyclopédie; il y a au moins une douzaine d'Articles de moi, imprimés dans les trois derniers volumes. J'en avais préparé pour les suivans, une douzaine d'autres, qui auraient corrompu la Nation, & qui auraient bouleversé tous les Ordres de l'Etat.

Je suis encore un des premiers qui ai employé fréquemment ce vilain mot d'*humanité*, contre lequel vous avez fait une si brave sortie dans votre Comédie.

Si après cela on ne veut pas m'accorder le nom de Philosophe , c'est l'injustice du monde la plus criante.

Voilà pour ce qui me regarde.

Quant aux personnes que vous attaquez dans votre Ouvrage , si elles vous ont offensé , vous faites bien de le leur rendre ; il a toujours été permis par les Loix de la Societé de tourner en ridicule les gens qui nous ont rendu ce petit service : autrefois quand j'étais du monde , je n'ai guères vû de souper dans lequel un Rieur n'exerçat sa raillerie sur quelque Convie , qui , à son tour faisait tous ses efforts pour égayer la compagnie aux dépens du Rieur ; les Avocats en usent souvent ainsi au Barreau ; tous les Ecrivains de ma connaissance se sont donné mutuellement tous les ridicules possibles ; Boileau en donna à Fontenelle , Fontenelle à Boileau ; l'autre Rousseau , qui n'est pas Jean-Jacques , se mocqua beaucoup de Zaïre & d'Alzire ; & moi qui vous parle , je crois que je me mocquai aussi de ses dernières Epîtres , en avouant pourtant que l'Ode sur les Conquerans est admirable , & que la plûpart de ses Epigrammes sont très-

jolies ; car il faut être juste , c'est le point principal.

C'est à vous à faire votre examen de conscience , & à voir si vous êtes juste en représentant Messieurs Dalember , Duclos , Diderot , Helvetius , le Chevalier de Jaucourt , & *tutti quanti* , comme des marauts qui enseignent à voler dans la poche.

Encore une fois , s'ils ont voulu rire à vos dépens dans leurs Livres , je trouve très-bon que vous riez aux leurs ; mais , pardieu , la raillerie est trop-forte ; s'ils étaient tels que vous les représentés , il faudrait les envoyer aux galeres , ce qui n'entre point du tout dans le genre comique ; je vous parle net. Ceux que vous voulez deshonnorer passent pour les plus honnêtes gens du monde , & je ne sçai même si leur probité est supérieure à leur Philosophie : je vous dirai franchement , que je ne sçai rien de plus respectable que M. Helvetius , qui a sacrifié deux cens mille livres de rente pour cultiver les Belles Lettres en paix. S'il a , dans un gros Livre , avancé une demie douzaine de propositions téméraires & mal sonnantes , il s'en est assez

repenti , sans que vous dussiez déchirer ses blessures sur le Théâtre.

M. Duclos , Secrétaire de la première Académie du Royaume , me paraît mériter beaucoup plus d'égards que vous n'en avez pour lui ; son Livre sur les Mœurs n'est point du tout un mauvais Livre , c'est sur-tout le Livre d'un honnête homme. En un mot , ces Messieurs vous ont-ils publiquement offensé ? Il me semble que non. Pourquoi donc les offensez-vous si cruellement ?

Je ne connais point du tout M. Diderot ; je ne l'ai jamais vû ; je sçais seulement qu'il a été malheureux & persécuté , cette seule raison devait vous faire tomber la plume des mains ;

Je regarde d'ailleurs l'entreprise de l'Encyclopédie , comme le plus beau monument qu'on peut élever à l'honneur des Sciences ; il y a des Articles admirables , non - seulement de M. Dalember , de M. Diderot , de M. le Chevalier de Jaucourt , mais de plusieurs autres personnes , qui , sans aucuns motifs de gloire ou d'intérêt , se sont fait un plaisir de travailler à cet Ouvrage.

Il y a des Articles pitoyables , sans doute , & les miens pourraient bien être

du nombre ; mais le bon l'emporte si prodigieusement sur le mauvais , que toute l'Europe désire la continuation de l'Encyclopédie : on a traduit déjà les premiers Volumes en plusieurs Langues ; pourquoi donc jouer sur le Théâtre un Ouvrage devenu nécessaire à l'instruction des hommes & à la gloire de la nation ?

J'avoue que je ne reviens point d'étonnement de ce que vous me mandez sur M. Diderot , il a , dites-vous , *imprimé deux Libelles , contre deux Dames du plus haut rang qui sont vos bienfaitrices* ; vous avez vu son nom signé de sa main ; si cela est , je n'ai plus rien à dire , je tombe des nues , je renonce à la Philosophie , aux Philosophes , à tous les Livres , & je ne veux plus penser qu'à ma charrue & à mon sémoyer.

Mais permettez-moi de vous demander très-justement des preuves ; souffrez que j'écrive aux amis de ces Dames , je veux absolument sçavoir si je dois mettre , ou non , le feu à ma Bibliothèque.

Mais si M. Diderot a été assez abandonné de Dieu pour outrager deux Dames respectables , & qui plus est , très-belles ; vous ont-elles chargé de les venger : les

autres personnes que vous produisez sur le Théâtre avaient-ils eû la grossiereté de manquer de respect à ces deux Dames.

Sans avoir jamais vû M. Diderot ; sans trouver le Pere de Famille plaisant , j'ai toujours respecté ses profondes connoissances ; & à la tête de ce Pere de Famille , il y a une Epître à Madame la Princesse de Nassau , qui m'a paru le Chef-d'œuvre de l'Eloquence & le Triomphe de l'Humilité ; passez-moi le mot , vingt personnes m'ont assuré qu'il a une très-belle ame , je serais affligé d'être détrompé , mais je souhaite d'être éclairé.

La faiblesse humaine est d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas sçavoir.

Je vous ai parlé , Monsieur , avec franchise ; si vous trouvez dans le fond du cœur que j'aie raison , voyez ce que vous avez à faire : si j'ai tort , dites-le moi , faites-le-moi sentir , redressez - moi. Je vous jure que je n'ai aucune liaison avec aucun Encyclopédiste , excepté peut-être avec M. Dalember , qui m'écrit une fois en trois mois des Lettres de Lacedemonien ; je fais de lui un cas infini , je me flatte que celui-là n'a pas manqué de

respect à Mesdames vos illustres Protectrices. Je vous demande encore une fois la permission de m'adresser sur toute cette affaire , à M. &c.

J'ai l'honneur d'être , Monsieur , avec une estime très-véritable , de vos talens ; & un extrême désir de la paix que Mrs. F..... , & de P..... , & quelques autres m'ont voulu ôter.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ,
Voltaire ,
Gentilhomme ordinaire
du Roi.

R É P O N S E D E M. P A L I S S O T

à la Lettre de M. de VOLTAIRE.

En datte du 4 Juin 1760.

Vous êtes , Monsieur , le premier qui ayez fait connaître en France les sublimes découvertes de Newton ; mais ce ne sont ni des Philosophes tels que Newton , ni ceux , qui après lui ont éclairé le monde , que j'ai désignés dans ma Comédie ; le projet en eût été absurde. Je ne suis ni un insensé ni un barbare. On peut assurément , sans blesser les mœurs deviner le système de l'univers. C'est même un des plus puissans moyens de s'élever jusqu'à son Auteur ; & jamais la vérité de l'existence de Dieu n'a été plus solidement établie que depuis les progrès de la Physique. Je n'ai voulu parler, Monsieur, que de ces Charlatans de Philosophie , qui ont osé ébranler les fondemens de la morale ,

A

en la réduisant en système , qui ont nié jusqu'au sentiment de cette loi naturelle , dont vous êtes le vengeur dans un de vos ouvrages , & qui ont renouvelé dans des écrits dangereux les principes des Hobbes, des Mandevilles , &c.

Il est donc clair , Monsieur , que pour avoir travaillé sur Newton , vous n'êtes point du nombre des Philosophes que j'avois en vûe. Quoique je n'aye pas mis de correctif au titre de ma Pièce , je n'ai pas même donné lieu à l'équivoque. Je n'ai attaqué que la fausse Philosophie. Ainsi , Monsieur , point d'abus sur le mot. Molière n'intitula point sa Comédie : *les Fausses Savantes*. Son ouvrage prouvoit assez qu'il n'avoit pas eû l'intention de jeter du ridicule sur les sciences.

Dans un mauvais libelle on vous a mis à la tête du parti des nouveaux Philosophes ; & l'Auteur , mal-adroit dans sa fiction , vous calomnie & vous prête des absurdités qui se contredisent. Cela est vrai , Monsieur , & c'est le jugement que j'ai porté de cette brochure. Malheur à cet Ecrivain , s'il n'a pas été frappé de tout l'intervalle qui vous sépare de cette populace de Philosophes , qui

n'ont écrit qu'à la honte de la raison. Tant pis pour lui, s'il n'a pas sçu distinguer des ouvrages qui font aimer la vertu de ces Ecrits secs, arides, ténébreux, où l'on ne cesse de la défigurer sous prétexte de la définir. Mais, Monsieur, parce que cet Auteur a fait une sottise en affectant de vous confondre avec des Philosophes de cette espece, ai-je perdu le droit, moi qui vous respecte & qui vous aime, de jeter du ridicule sur la fausse Philosophie?

Vous avez fait quelques articles de l'Encyclopédie; je le sçais, Monsieur, & ce sont ceux que j'ai cherché avec le plus d'empressement dans ce Dictionnaire. Ils ne contiennent ordinairement que des définitions courtes & précises, suivies de quelques exemples. C'est ainsi que tous les articles de ce livre auraient dû être composés. On n'y verroit alors, ni froid enthousiasme, ni déclamation, ni puérile orgueil. On s'instruirait, & voilà tout. Je vous le demande, Monsieur, quand j'aurais prétendu attaquer l'Encyclopédie, des articles de littérature, tels que tous ceux que vous avez fournis, peuvent-ils, même en apparence, être entrés dans mon plan? Vous

savez bien que non. Permettez-moi donc de croire que vous n'avez voulu faire qu'une plaisanterie en mettant ces articles au rang de ceux qui pourraient avoir *corrompu la Nation & bouleversé les Ordres de l'Etat.*

Il est vrai que vous êtes un des premiers qui aient employé fréquemment le mot d'*humanité*, contre lequel, dites-vous, *j'ai fait une si brave sortie dans ma Pièce.* Mais apparemment ce n'est pas au mot, c'est au sentiment qu'il exprime que vous êtes attaché. Or, dans la sortie que j'ai faite, je ne parle que de ceux qui abusent du mot *pour n'aimer personne.* Il est donc évident que je respecte *l'humanité* autant que vous, Monsieur. Hé ! comment ne respecterais-je pas un sentiment que vous auriez mis dans mon cœur, si j'étais assez malheureux pour que la nature ne l'y eût pas gravé ? J'avais prévenu le reproche que vous me faites, dans la première Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. J'avais établi la différence infinie qu'il y a entre parler d'*humanité* en termes arides, qui supposent un cœur médiocrement affecté, & l'imprimer dans l'âme avec ces traits de feu, qui prouvent combien on

est pénétré soi-même. Pour vous persuader, Monsieur, que cette façon de penser n'est point de ma part une apologie suggérée par les circonstances, permettez-moi de vous transcrire ce que j'écrivais, il y a quatre ans, *dans mes petites Lettres*; vous jugerez que je n'ai pas varié dans mes idées. „ Voyez Mérope qui „ croit retrouver quelques traits de son „ fils dans un Etranger qu'on lui amène. „ Qui n'imaginerait s'exprimer comme „ elle? C'est la nature dans sa plus grande „ de naïveté; mais quelle est sublime!

C'est un infortuné que le Ciel me présente :
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante ;
Il suffit qu'il soit homme , & qu'il soit malheureux ,
Mon Fils peut éprouver un sort plus rigoureux.

Il me rappelle Egiste ; Egiste est de son âge :
Peut-être comme lui , de rivage en rivage ,
Inconnu , fugitif , & par-tout rebuté ,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté , &c.

„ Si Mérope , à la place de ces expressions si vraies & si touchantes , analyse „ fait sa compassion pour cet infortuné ; „ si elle disait : *qu'une ame tendre n'envisage point le système général des Etres „ sensibles , sans en désirer fortement le „ bonheur* : n'entendriez-vous pas le

„ bruit des sifflets s'élever de tous côtés ,
 „ & poursuivre l'Héroïne Métaphysique
 „ cienne jusques dans les Couliſſes “ ?

Est ce donc à l'Auteur de *Mérope* , de *Zaire* & d'*Alzire* , est-ce à celui qui a rassemblé dans le caractère d'*Idamé* tout ce que les mœurs ont de plus respectable , à se contondre avec nos prétendus Philosophes ? Hé , Monsieur , si leurs systèmes prenaient du crédit , si la nature n'avait mis dans le cœur humain les plus fortes barrières contre leur vaine Philosophie , vos chefs-d'œuvres que nous admirons , manqueraient bientôt de spectateurs dignes de les entendre. On a dit de Pascal qu'il fut assez bon pour croire que Nicole & Arnauld valaient mieux que lui. Ne vous abaissez point par des comparaisons. Que les Grecs & les Troyens se divisent , Jupiter ne doit prendre aucun parti.

Voilà , Monsieur , pour ce qui vous regarde.

Quant aux personnes qui pourraient se plaindre de mon Ouvrage , je vous assure que je n'ai contr'elles aucun ressentiment. Je ne fais pourquoi vous me citez MM. Dalember & le Chevalier de Jaucourt. On ne m'a pas fait l'injustice

de croire à Paris que j'eusse voulu les désigner. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. de Jaucourt, il n'a jamais été compris, même par les ennemis de l'Encyclopédie, dans le nombre de ceux qui ont fourni des articles dangereux. Pour M. Dalember, j'avoue qu'il m'a donné très-gratuitement des marques de haine dans une querelle injuste que l'on me fit à Nancy; mais je n'en respecte pas moins ses talens & ses profondes connoissances. C'est se deshonorer soi-même que de porter dans ses jugemens un esprit de vengeance. J'ai tâché de ne jamais perdre ce principe de vûe. C'est par-là que je me suis bien gardé de me compromettre en attaquant M. Dalember; & rien ne prouve mieux, ce me semble, que j'ai écrit ma pièce avec impartialité.

Je n'ai donc pas représenté ces Messieurs *tutti quanti*, comme des maraudeurs qui enseignent à voler dans la poche. J'ai mis sur la scène un valet, qui, abusant des spéculations philosophiques de son maître, finit par le voler. Ce trait au Théâtre a toujours excité le rire, jamais l'indignation. Il est évident, Monsieur, que de certains principes pourraient conduire jusques-là. Le système, qui fait de

l'amitié même un commerce d'intérêt personnel, qui détruit dans l'homme le sentiment de sa liberté, dans lequel on convient *qu'il est des gens qu'un penchant malheureux, mais irrésistible, nécessite à se faire rouer* : un tel système, dis-je, est infiniment dangereux. Il serait absurde d'en conclure que l'Auteur du système fût un voleur de grand chemin, & c'est à peu-près la conclusion que vous me prêtez. Mais il est très-permis, très-innocent, très-louable, de jeter un peu de ridicule sur de pareils principes; je ne me suis permis que d'en rapprocher les conséquences, & de les mettre en action.

Lorsque je lisais des livres de controverses, je me souviens d'avoir lû une brochure intitulée : *Cartouche justifié par les principes de Jansénius*.

Assurément l'Auteur lui-même (quoique Jésuite) ne voulait pas dire que Jansénius fût un homme à pendre. Il voulait prouver seulement que tout système qui conduit au fatalisme peut servir d'apologie aux plus grands crimes, & que dès-lors l'intérêt général veut qu'un tel système soit pros crit.

Lorsque Pascal pressait les Jésuites par

l'argument de Jean d'Alba , certainement (quoique Janséniste) son intention n'était pas de représenter les Jésuites comme une société de filoux qu'il falloit envoyer aux galères; il prétendait seulement que quelques traits de la morale de leurs Casuistes auraient pû fournir une assez bonne excuse à ce Jean d'Alba.

J'ai lû dans Candide qu'un gueux du Pays d'Attrébatie avait commis le plus horrible attentât pour avoir entendu beaucoup de sottises. L'Auteur de Candide n'a pas voulu donner à penser que tous ceux qui avaient eu le malheur de dire des sottises fussent des gens capables d'un parricide. Il n'a voulu que prouver qu'il y avoit des sottises très-dangereuses. Mais heureusement les hommes sont inconséquens; & tout serait perdu s'ils ne l'étaient pas.

Enfin , Monsieur , je n'ai tracé mes caractères d'après aucun Philosophe en particulier ; mais d'après les principes de quelques Philosophes. Je ne m'en crois pas moins en droit d'estimer ce qu'ils ont d'estimable , & de regarder , par exemple , M. Helvétius comme un très-honnête homme.

Pour M. Duclos permettez-moi de ne pas me défendre. Je peux avouer tout ce

que vous m'en dites, sans être embarrassé de mon aveu. J'ai trouvé un peu de ridicule, un peu de faste dans le début de son livre sur les Mœurs. Je le crois cependant, comme vous, l'ouvrage d'un homme de probité; ce n'est pas là ce que la critique examine. Je conviens qu'il est Secrétaire d'une très-respectable Académie; mais cette Académie elle-même condamnerait-elle le chef-d'œuvre des Femmes savantes?

Moliere s'y donna plus de liberté que moi. Il joua deux Académiciens (Cotin & Ménage) de manière à n'être méconnus de personne; tous deux n'avaient fait que des ouvrages d'honnêtes gens. Ménage, sur-tout, n'était pas un homme sans mérite. Il avoit été honoré plusieurs fois des Lettres de la Reine Christine. Cotin était Prêtre, autre raison de ménagement pour Moliere, qui, cependant se permit à l'égard de ces deux hommes, ce que je ne me permettrais pas. Il frappa jusques sur les mœurs.

Trissotin est congédié pour un sentiment d'intérêt personnel très bas. Vadius, dans le cours de la pièce, écrit une Lettre anonyme; ce qui n'est pas le procédé d'une ame fort délicate. *Ces deux Mes-*

seurs n'avaient point composé de livres de morale dont on pût dire que de pareilles actions fussent la conséquence.

Si M. Duclos veut des exemples plus modernes & des personnalités plus consolantes , la Motte , Académicien , qui en valait bien un autre , a été joué dans Momus Fabuliste.

De tous les tems , la Comédie qui ne ferait bonne à rien , si elle ne ressemblait à personne , a joui de ces petites libertés. Nous avons des Théâtres entiers qui ne sont que des Vaudevilles. Celui de Moliere seul me donnerait bien beau jeu ; mais ce n'est pas à un homme comme vous qu'il est besoin de tout dire. C'était pourtant l'âge d'or de la Comédie ; mais aussi Moliere fut traité de scélérat dans vingt libelles , & je vois que c'est assez le sort des honnêtes gens.

J'ai nommé une fois le livre de l'Encyclopédie dans mon Ouvrage , il n'y a pas là de trait de satire. Trissotin cite Descartes dans la Comédie de Moliere ; ce n'était pas une injure contre Descartes. J'ai crû qu'il était naturel qu'une femme savante eût chez elle un livre qu'elle admire , & qu'elle n'entend pas

Je pourrais , Monsieur , m'en tenir là

sur l'Encyclopédie. Le projet en est sans doute admirable ; mais permettez - moi de le distinguer du monument qui existe. J'ai trouvé comme vous , des articles qui me paraissent excellens ; il en est beaucoup que je ne suis pas à portée d'entendre. Mais il me semble que le projet est bien loin d'être rempli ; que la méthode adoptée par les Rédacteurs est directement contraire au but que l'on s'était proposé. Enfin , si les notions des Arts étaient éteintes ; je crois que ce serait un grand effet du hasard si l'on en retrouvait un seul dans ce Dictionnaire. Je prouverais tout cela, Monsieur ; mais je ferais un Livre , & je n'ai que trop abusé de vos bontés par une lettre si longue. Je ne me flatterais pas d'ailleurs de rien apprendre à M. de Voltaire.

J'ai du regret de penser autrement que vous à l'égard de M. Did. . Il a , sans contredit , beaucoup d'esprit , avec une imagination fort exaltée. Je ne me pique pas de l'entendre toujours , & ce peut être de ma part défaut de pénétration ; mais vous avez écrit , Monsieur , sur des matieres très-abstraites , & tout le monde vous entend ; pardonnez-moi si vous m'avez rendu trop difficile. Vous n'af-

fectez point de tours sententieux prophétiques, apocalyptiques; c'est que la véritable grandeur ne se soutient pas sur des échasses. Je voudrais que M. Did. . s'échauffât moins sur des idées très-communes; qu'il fût plus sobre d'annoncer ses imaginations comme des découvertes. Je voudrais qu'il fût bien persuadé que, pour être sçavant, on n'est pas dispensé d'étudier sa langue & de l'écrire correctement. Il a quelquefois des momens très-lumineux: c'est un cahos où la lumière brille par intervalles. Je crois voir le combat du bon & du mauvais principe. Tout cela serait peu de chose, & je ne l'en tiendrais pas moins pour Philosophe, si je pouvais le justifier sur les libelles.

M. . . . ne vous désavouera pas, Monsieur, que Madame de . . s'en est expliquée avec lui plusieurs fois sans aucun nuage. Madame de . . . en a eu l'aveu signé de la main de Did. . Madame de . . . vous confirmera ce que j'ai l'honneur de vous dire, elle a entendu le témoignage de Madame . . . aussi-bien que M. . . . & moi. Si vous êtes curieux, autant que vous le paraîsez, d'approfondir ce fait, ne vous en

rapportez pas à moi, Monsieur.

Consultez les Dames que je vous nomme, & vous sçaurez la vérité. Le Public doute si peu de la chose, qu'il m'a abandonné M. Did. . dès la première représentation des *Philosophes*. Je n'ai pas entendu de voix qui se fût élevée pour lui.

Vos sentimens en faveur de ces Messieurs, n'en sont ni moins beaux, ni moins généreux. Je voudrais, pour leur honneur, ne connaître parmi eux aucun ingrat; mais aussi vous auriez moins de mérite à les défendre.

Si quelque chose pouvait me ramener à leur parti, ce serait assurément votre lettre.

A travers les instructions que vous voulez bien me donner, il y regne un ton de modération & de bonté qui me prouve que vous n'avez pas oublié le sentiment qui me conduisit à Genève il y a quelques années. Je vous en remercie, Monsieur, & il serait à souhaiter pour nos *Philosophes* qu'ils s'étudiaient encore longtems à vous contrefaire. Malheureusement pour le parti, jusqu'à présent on n'a publié contre moi que des injures, des calomnies, des libelles & des gra-

vûres diffamatoires : rien ne paraît moins philosophique. On m'a comparé à Aristophane, c'est avoir eû bien de l'indulgence pour moi ; mais on mourrait d'envie de se comparer à Socrate : ni ce Philosophe, ni ses Disciples, ne se vengèrent par des libelles. Voilà le caractère qu'il eût fallu soutenir. Euripide continua de donner ses Chefs-d'hœuvre sur le Théâtre où l'on avait joué son ami, mais en vérité ces Philosophes Grecs étaient des hommes inimitables.

Je suis avec le plus profond respect & l'attachement le plus tendre,

Monsieur,

Votre, &c.

Paris 17 Juin 1760.

C O P I E
DE LA LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE

A M. PALISSOT DE MONTENOY.

Du 28 Juin 1760.

VOus me faites enrager, Monsieur : j'avois résolu de rire de tout dans mes douces Retraites, & vous me contristez; vous m'accablez de politesse, d'éloges & d'amitiés, mais vous me faites rougir, quand vous imprimez que je suis supérieur à ceux que vous attaquez; je crois bien que je fais mieux des Vers qu'eux, & même que j'en sçai autant qu'eux en fait d'histoire, mais sur mon Dieu, sur mon ame, je suis à peine leur écolier dans tout le reste, tout vieux que je suis : venons à des choses plus sérieuses.

Un de mes Amis m'a assuré dans ses dernières Lettres, que M. Diderot n'est

point reconnu coupable des faits dont vous l'accusez. Une personne non moins digne de foi, m'a envoyé un très-long détail de cette aventure, & il se trouve qu'en effet M. Diderot n'a eu nulle part aux deux Lettres condamnables qu'on lui imputait; encore une fois je ne le connais point, je ne l'ai jamais vu, mais il avoit entrepris avec M. d'Alembert un Ouvrage immortel, un Ouvrage nécessaire, & que je consulte tous les jours; cet Ouvrage étoit d'ailleurs un objet de trois cens mille écus dans la Librairie, on le tradüisoit déjà dans trois ou quatre Langues, *questa rabbia detta gelosia*, s'arme contre ce monument cher à la Nation, & auquel plus de cinquante personnes de distinction s'empressoient de mettre la main.

Un Abraham Chaumeix s'avise de donner un Mémoire contre l'Encyclopédie, dans lequel il fait dire aux Auteurs ce qu'ils n'ont point dit, empoisonne ce qu'ils ont dit, & argumente contre ce qu'ils diront. Il cite aussi faussement les Peres de l'Eglise que le Dictionnaire. On croit Abraham Chaumeix; on retire le privilège aux Libraires; on informe contre les Auteurs, & pour ma part je me

trouve injustement désigné dans le Re-
quisitoire du Ministère Public; c'est dans
ces circonstances odieuses que vous fai-
tes votre Comédie contre les Philosophes.
Vous les percez quand ils sont *sub gladio*.

Vous me dites que Moliere a joué Cot-
tin & Menage, soit, mais il n'a pas dit
que Cotrin & Menage enseignaient une
Morale perverse, & vous imputez à tous
ces Messieurs des maximes affreuses dans
votre Pièce & dans votre Préface.

Vous m'assurez que vous n'avez point
accusé le Chevalier de Jaucourt, cepen-
dant c'est lui qui est l'auteur de l'article
Gouvernement; son nom est; en grosses
lettres, à la fin de cet article vous en dé-
férés plusieurs traits qui pourraient lui
faire grand tort, dépouillés de tout ce
qui les précède, & qui les suit, mais qui
remises dans leur tout ensemble, sont
dignes des Ciceron, des de Thou & des
Grotius.

Vous n'ignorez pas d'ailleurs que M. le
Chevalier de Jaucourt est d'une très-gran-
de Maison, & beaucoup plus respectable
par ses mœurs que par sa naissance.

Vous voulez rendre odieux un passage
de l'excellente Préface que M. d'Alem-
bert a mise au-devant de l'Encyclopédie,

& il n'y a pas un mot de ce passage dans la Préface. Vous imputez à M. Diderot ce qui se trouve dans les Lettres Juives, il faut que quelque Abraham Chauméix vous ait fourni des Mémoires comme à M. J*****, & qu'il vous ait trompé, comme il a trompé ce Magistrat. Vous faites plus, vous joignez à vos accusations, contre les plus honnêtes gens du monde, des horreurs tirées de je ne sçais quelle brochure intitulée *la Vie heureuse & l'Homme plante*, qu'un fou nommé la Mettrie, composa un jour étant ivre à Berlin, il y a plus de douze ans. Cette Satyre de la Mettrie oubliée pour jamais, & que vous faites revivre, n'a pas plus de rapport avec la Philosophie & l'Encyclopédie, que le Portier des Chartreux n'en a avec l'Histoire de l'Eglise; cependant vous joignez toutes ces accusations ensemble.

Qu'arrive-t'il? votre délation peut tomber entre les mains d'un Prince, d'un Ministre, d'un Magistrat, occupé d'affaires graves, de la Reine même, plus occupée encore de faire du bien, de soulager les indigens, & à qui d'ailleurs les bienfaisances de sa Grandeur laissent peu de loisir; on a bien le temps de lire ra-

pidement votre Préface, qui contient une feuille, mais on n'a pas le temps d'examiner, de confronter les Ouvrages immenses auxquels vous imputez ces dogmes abominables; on ne sçait point qui est ce la Merrie, on croit que c'est un Encyclopédiste que vous attaquez, & les innocens peuvent payer pour le criminel, qui n'existe plus : vous faites donc beaucoup plus de mal que vous ne pensiez & que vous ne vouliez; & certainement si vous y réfléchissiez de sang froid, vous devriez avoir des remords.

Voulez-vous à présent que je vous dise librement ma pensée; voilà votre Pièce jouée, elle est bien écrite, elle a réussi; il y aurait une autre sorte de gloire à acquérir, ce serait d'inferer dans tous les Journaux une déclaration bien mesurée, dans laquelle vous avoueriez que, n'ayant pas en votre possession le Dictionnaire Encyclopédique, vous avez été trompé par les extraits infidèles qu'on vous en a donné, que vous vous êtes élevé avec raison contre une morale pernicieuse; mais, que depuis ayant vérifié les passages dans lesquels on vous avoit dit que cette morale étoit contenue: ayant lu attentivement cette Préface de

l'Encyclopédie ; qui est un Chef-d'œuvre , & plusieurs Articles dignes de cette Préface ; vous vous faites un plaisir & un devoir de rendre au travail immense de leurs Auteurs , & à la morale sublime répandue dans leur Ouvrage , à la pureté de leurs mœurs , toute la justice qu'ils méritent ; il me semble que cette démarche ne serait point une retractation , puisque c'est à ceux qui vous ont trompé à se retracter , elle vous ferait beaucoup d'honneur , & terminerait très-heureusement une très-triste querelle.

Voilà mon avis , bon ou mauvais , après quoi je ne me mêlerai en aucune façon de cette affaire : elle m'attriste , & je veux finir gaiement ma vie : je veux rire : je suis vieux & malade , & je tiens la gaieté un remède plus sûr que les ordonnances de mon cher & estimable Tronchin : je me mocquerai tant que je pourrai des gens qui se sont moqués de moi ; cela me réjouit , & ne fait nul mal. Un Français qui n'est pas gai est un homme hors de son élément : vous faites des Comédies , soiez donc joyeux , & ne faites point , de l'amusement du Théâtre , un Procès criminel : vous êtes

actuellement à votre aise ; réjouissez-vous, il n'y a que cela de bon.

*Siquid novisti rectius istis,
Candidus imperti ; si non his utere mecum.*

E' par fine , sans compliment : Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

1011
 1012
 1013
 1014
 1015
 1016
 1017
 1018
 1019
 1020
 1021
 1022
 1023
 1024
 1025
 1026
 1027
 1028
 1029
 1030
 1031
 1032
 1033
 1034
 1035
 1036
 1037
 1038
 1039
 1040
 1041
 1042
 1043
 1044
 1045
 1046
 1047
 1048
 1049
 1050
 1051
 1052
 1053
 1054
 1055
 1056
 1057
 1058
 1059
 1060
 1061
 1062
 1063
 1064
 1065
 1066
 1067
 1068
 1069
 1070
 1071
 1072
 1073
 1074
 1075
 1076
 1077
 1078
 1079
 1080
 1081
 1082
 1083
 1084
 1085
 1086
 1087
 1088
 1089
 1090
 1091
 1092
 1093
 1094
 1095
 1096
 1097
 1098
 1099
 1100
 1101
 1102
 1103
 1104
 1105
 1106
 1107
 1108
 1109
 1110
 1111
 1112
 1113
 1114
 1115
 1116
 1117
 1118
 1119
 1120
 1121
 1122
 1123
 1124
 1125
 1126
 1127
 1128
 1129
 1130
 1131
 1132
 1133
 1134
 1135
 1136
 1137
 1138
 1139
 1140
 1141
 1142
 1143
 1144
 1145
 1146
 1147
 1148
 1149
 1150
 1151
 1152
 1153
 1154
 1155
 1156
 1157
 1158
 1159
 1160
 1161
 1162
 1163
 1164
 1165
 1166
 1167
 1168
 1169
 1170
 1171
 1172
 1173
 1174
 1175
 1176
 1177
 1178
 1179
 1180
 1181
 1182
 1183
 1184
 1185
 1186
 1187
 1188
 1189
 1190
 1191
 1192
 1193
 1194
 1195
 1196
 1197
 1198
 1199
 1200
 1201
 1202
 1203
 1204
 1205
 1206
 1207
 1208
 1209
 1210
 1211
 1212
 1213
 1214
 1215
 1216
 1217
 1218
 1219
 1220
 1221
 1222
 1223
 1224
 1225
 1226
 1227
 1228
 1229
 1230
 1231
 1232
 1233
 1234
 1235
 1236
 1237
 1238
 1239
 1240
 1241
 1242
 1243
 1244
 1245
 1246
 1247
 1248
 1249
 1250
 1251
 1252
 1253
 1254
 1255
 1256
 1257
 1258
 1259
 1260
 1261
 1262
 1263
 1264
 1265
 1266
 1267
 1268
 1269
 1270
 1271
 1272
 1273
 1274
 1275
 1276
 1277
 1278
 1279
 1280
 1281
 1282
 1283
 1284
 1285
 1286
 1287
 1288
 1289
 1290
 1291
 1292
 1293
 1294
 1295
 1296
 1297
 1298
 1299
 1300
 1301
 1302
 1303
 1304
 1305
 1306
 1307
 1308
 1309
 1310
 1311
 1312
 1313
 1314
 1315
 1316
 1317
 1318
 1319
 1320
 1321
 1322
 1323
 1324
 1325
 1326
 1327
 1328
 1329
 1330
 1331
 1332
 1333
 1334
 1335
 1336
 1337
 1338
 1339
 1340
 1341
 1342
 1343
 1344
 1345
 1346
 1347
 1348
 1349
 1350
 1351
 1352
 1353
 1354
 1355
 1356
 1357
 1358
 1359
 1360
 1361
 1362
 1363
 1364
 1365
 1366
 1367
 1368
 1369
 1370
 1371
 1372
 1373
 1374
 1375
 1376
 1377
 1378
 1379
 1380
 1381
 1382
 1383
 1384
 1385
 1386
 1387
 1388
 1389
 1390
 1391
 1392
 1393
 1394
 1395
 1396
 1397
 1398
 1399
 1400
 1401
 1402
 1403
 1404
 1405
 1406
 1407
 1408
 1409
 1410
 1411
 1412
 1413
 1414
 1415
 1416
 1417
 1418
 1419
 1420
 1421
 1422
 1423
 1424
 1425
 1426
 1427
 1428
 1429
 1430
 1431
 1432
 1433
 1434
 1435
 1436
 1437
 1438
 1439
 1440
 1441
 1442
 1443
 1444
 1445
 1446
 1447
 1448
 1449
 1450
 1451
 1452
 1453
 1454
 1455
 1456
 1457
 1458
 1459
 1460
 1461
 1462
 1463
 1464
 1465

R E P O N S E
DE M. PALLISSOT
A LA LETTRE DE M. VOLTAIRE,
du 28 Juin.

VOUS voulez donc absolument Monsieur, être l'écolier des Encyclopédistes ; mais savez-vous qu'ils ont bien assez d'orgueil pour vous prendre au mot. Oh ! vous sentez que je suis trop loin de vouloir jamais penser comme eux , pour vous en croire sur votre parole.

M. Did. . . vous paraît innocent : à la bonne heure, Monsieur, je ne m'y oppose pas. C'est pourtant encore une chose dont vous persuaderez difficilement le Public. Au reste , je peut dire tout comme vous, *je ne le connais point , je ne l'ai jamais vû ;* mais je dirai ce que vous ne voulez pas dire. Je l'ai lû , je ne l'entends point, je doute qu'il s'entende lui-même, & il s'ennuye.

Je n'ai jamais senti *questa rabbia detta gelosia*. Nous courons, Messieurs les Encyclopédistes & moi , une carrière bien différente. *Ils compilent , compilent , com-*

pilent. Moi, je fais de petits vers pour m'amuser, & je lis les vôtres pour m'instruire.

Qu'est ce qu'un Abraham Chaumeix, à qui vous faites jouer un si grand rôle, qui donne des Mémoires à tant de gens, & qui (dites vous) pourrait bien m'en avoir donnés? Le pauvre diable! Il est bien loin de se soupçonner tant de malice. Hé! quoi, Monsieur,

L'insecte insensible enseveli sous l'herbe ne peut même vous échapper?

Est-ce pour m'intéresser que vous me représentez ces pauvres Philosophes *sub gladio*? Est-il bien vrai qu'on les persécute? On vous trompe assurément, Monsieur. Des gens qui s'appellent eux-mêmes les *Législateurs du monde*, les *Reformateurs de leur Siècle*, les *Tuteurs du genre humain*, & dont on ne fait que rire, ne feront accroire à personne qu'ils soient persécutés. N'ont-ils pas d'ailleurs la ressource de *jetter de tems en tems quelques vérités au peuple, pour lui apprendre à respecter les Philosophes* *.

Moliere, il est vrai, ne reprocha ni à Cotin, ni à Ménage d'enseigner une morale perverse. C'est qu'ils n'avaient

jamais fait de traité de morale ; j'avais eu l'honneur de vous le dire.

Je ne m'attendais plus , Monsieur , à être accusé de vouloir rendre M. d'Alembert odieux , après la maniere dont je m'étais expliqué avec vous sur son compte.

Je conviens que mon Imprimeur ou mon Copiste ont eu tort de faire une méprise , & de lui imputer un passage qui n'est pas de lui. Mais qui vous l'a dit , Monsieur , que ce passage n'était pas de lui ? Moi-même , qui ai corrigé de ma main cette faute dans l'exemplaire que j'ai pris la liberté de vous envoyer.

C'est encore moi qui , sur le même exemplaire vous ai fait l'aveu qu'un autre passage attribué à M. Did. . . . ne se trouvait que dans les Lettres Juives.

Pourquoi donc me reprochez-vous ces deux erreurs que j'ai corrigées ? En bonne foi , Monsieur , vous sçavez bien qu'en matière de citations , je ne serais embarrassé que sur le nombre.

C'était donc un fou que ce la Métrie qui composait à Berlin des sottises étant yvre. Je ne le connaissais que par ces deux vers :

* Cette phrase est de M. Diderot.

Fléau des Médecins, il en fut la lumière :
Mais à force d'esprit tout lui parut matière.

Et ce n'est pas là tout-à-fait le portrait d'un fou. Comme j'avais intitulé ma Pièce, *les Philosophes*, & non pas *les Encyclopédistes*, j'ai crû que je pouvais puiser des citations hors de l'Encyclopédie, & que toutes les absurdités *pretendues Philosophiques* appartenaient à mon plan. Or le Discours sur la vie heureuse est un ouvrage très-fertile en absurdités de cette espece. On y traite la grande & inutile question du bonheur, on y parle du bien & du mal moral, du juste & de l'injuste, &c. &c. &c. Ce n'est donc pas sérieusement que vous dites, Monsieur, que ce Livre n'a pas plus de rapport à la Philosophie, que le Portier des Chartreux avec l'Histoire de l'Eglise.

Mais c'est trop vous importuner d'une *très-triste querelle*; il est aisé d'apercevoir que vous n'avez pas envie que j'aye raison. On a fait agir auprès de vous trop de ressorts contre moi. Je n'en suis pas moins le plus sincere de vos Admirateurs.

Je ne rougirais pas de me rétracter si j'avais eu le malheur d'être trompé, ou

le malheur, plus naturel encore, de me tromper; mais, Monsieur, je n'ai point écrit sur des Mémoires; je ne lis point ceux de Maître Abraham, & j'ai sous les yeux l'Encyclopédie & quelques autres Livres. Vous les avez lus, sans doute, vous, Monsieur, qui me conseillez de les lire. Cela me suffit pour sçavoir ce que vous en pensez. L'envie que j'ai eu d'être quelquefois plaisant, m'a appris à me connoître en plaisanterie. Le conseil que vous me donnez en est une excellente, & je vois que vous êtes fort loin, Monsieur, d'être *un Français hors de son element*, car vous êtes très-gai.

Je conviens avec vous qu'il faut se réjouir, & qu'il n'y a que cela de bon. Aussi je ferai comme vous. Je me moquerai, tant que je pourrai, des gens qui se sont moqués de moi, *puisque cela rejouit & ne fait aucun mal.*

Je suis avec le plus profond respect,

Monsieur,

Votre, &c.

Paris 7 Juillet 1760.

E X T R A I T *
 DE LA RÉPONSE
 DE M. DE VOLTAIRE.

12 Juillet 1760.

* *N*ous abrégeons à regret une Lettre charmante ; mais M. Palissot ne nous a pas permis d'en extraire davantage. Le début en est trop flatteur pour lui. Ce que bien d'autres s'empresseraient de rendre public , il le supprime , pour ne pas ressembler à bien d'autres. Nous n'avons transcrit sur l'original que les choses qui ont le plus de rapport avec ce qui précède.

.

 . . . J'ai lû les Vers du Russe sur les merveilles du siècle Il y a une note qui vous regarde. On dit que vous vous repentez d'avoir assommé ces pauvres Philosophes qui ne vous disoient mot. Il est beau & bon de ne point mourir dans l'impénitence finale ; pardonnez à

te pauvre Russe, qui veut absolument que vous ayez tort d'avoir insinué que mes chers Philosophes enseignent à voler dans la poche. On prétend que c'est M. F... Curé de V... qui volait ses Pénitentes en couchant avec elles, & ses Pénitens en les confessant. Dieu veuille avoir son ame ! A l'égard de la vôtre, je voudrois qu'elle fût plus douce avec mes Encyclopédistes, qu'elle me pardonnât toutes mes mauvaises plaisanteries, & qu'elle fût heureuse.

Je vous dirai ce que je viens d'écrire à... Il y avoit une vieille Dévote très-acariâtre, qui disait à sa voisine, je te casserai la tête avec ma marmite. Qu'as-tu dans ta marmite ? dit la voisine. Il y a un bon chapon gras, répondit la Dévote. Eh bien ! mangeons-le ensemble, dit l'autre. * Je conseille aux Encyclopédistes, J.... M..... à vous tout le premier, & à moi, d'en faire autant. **

.

 Voilà une . . guerre depuis le chien de discours de L. F. jusqu'à la vision.

* » Ma foi, Juge & Plaideurs, il faudroit tout lier. «

** M. DE VOLTAIRE a raison.

L E T T R E
D E M. P A L I S S O T
A U N J O U R N A L I S T E ,

*À l'occasion de celle que M. Dalember
a fait insérer dans les Journaux.*

Monsieur Dalember a raison, Monsieur ; ce n'est que par une méprise de copiste qu'il est question d'un de ses ouvrages dans la Préface de ma Comédie. J'ai corrigé cette erreur sur l'exemplaire que j'ai envoyé, il y a près de quinze jours, à M. de Voltaire ; & j'ai d'ailleurs, dans la Lettre que j'ai écrite à ce grand homme, rendu toute la justice que l'on doit aux talens & aux profondes connaissances de M. Dalember.

J'ai corrigé aussi de ma main une autre erreur toute semblable qui tomboit sur M. Diderot. Il n'a point dit que » *les animaux ont une ame capable de toutes les opérations de l'esprit de l'homme, de concevoir, d'assembler les pensées, d'en tirer une juste conséquence.* « Il y a des propositions

propositions infiniment plus hardies que celle-là dans le Livre de *l'Interprétation de la Nature*, & qui tendent aussi à établir qu'entre l'animal & l'homme, il n'y a pas de *division réelle*; mais la proposition que je viens de rapporter ne se trouve littéralement que dans les Lettres Juives.

Celle que l'on avait imputée par méprise à M. Dalember, n'est point du Discours préliminaire du Dictionnaire Encyclopédique, tom. 1. Elle est du tome 7, pag. 789, au mot *Gouvernement*, à l'exception de ces paroles, *l'inégalité des conditions est un droit barbare*, qui ne devaient pas être comprises dans la citation. On avait voulu seulement rapprocher ce principe du Philosophe de Genève, d'une proposition qui paraît être sa conséquence immédiate.

Cet article *Gouvernement* est d'un homme d'un mérite rare, qu'il ne faut pas confondre avec les Philosophes, dont les systèmes devaient être exposés au ridicule du Théâtre. Une proposition condamnable ne peut être échappée que par inadvertence à M. le Chevalier de Jaucourt, qui a déposé beaucoup de vérités utiles dans un Livre où tant d'autres

n'ont répandu que des erreurs dangereuses.

On m'a reproché, Monsieur, d'avoir puisé mes citations ailleurs que dans l'Encyclopédie. Il est singulier que l'on me fasse un tort d'un ménagement. J'ai fait une Comédie contre les faux Philosophes en général, ou plutôt contre la fausse Philosophie. Si je n'avais eu que l'Encyclopédie pour objet, j'aurais intitulé ma Piece : *les Encyclopédistes*. Mais non, Monsieur, il entraît dans mes vûes de rendre l'erreur ridicule par-tout où je croyais la découvrir. Spinoza, Collins, Hobbes, Mandeville, &c. appartenäient à mon plan beaucoup plus encore que leurs imitateurs.

J'ai donc pû sans conséquence citer un ou deux ouvrages de M. de la Métrie, tels que l'Homme Plante, & le Discours sur la Vie heureuse. Il est vrai que M. de Voltaire m'a fait l'honneur de m'écrire, à propos de ce dernier ouvrage, qu'il n'avait pas plus de rapport à la Philosophie que le Portier des Chartreux à l'Histoire de l'Eglise ; mais M. de Voltaire me permettra de lui rappeler un extrait du Mercure de France. Juin, 1753, 1. vol. pag. 43.

» *Discours sur la Vie heureuse*, imprimé
 » à *Postzdam* en 1748. L'Auteur
 » Déiste dit que nous sommes tout corps;
 » qu'il est démontré par mille preuves
 » sans réplique, qu'il n'y a qu'une vie
 » & qu'une félicité; que la vraie Philo-
 » sophie n'admet qu'un bonheur tem-
 » porel; qu'il n'y a en soi ni vice, ni
 » vertu, ni bien, ni mal moral; ni juste
 » ni injuste; & il traite d'ignorans, de
 » fanatiques & de bêtes arrogantes ceux
 » qui n'adoptent pas ces maximes. «

Toutes ces questions sur le bien, sur le mal moral, sur le juste, sur l'injuste, sur la nature du bonheur, (& c'est l'objet essentiel de ce Discours,) sont assurément du ressort de la Philosophie.

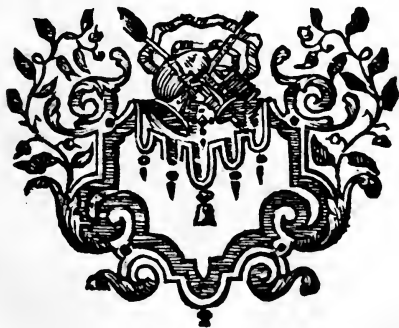
Au reste, Monsieur, que la petite guerre cesse, & que les partisans de l'Encyclopédie ne tirent aucun avantage, & des ménagemens que j'ai eus, & de quelques méprises de copiste. Je connais beaucoup les ouvrages dont j'ai parlé, & je ne lis point les extraits d'Abraham Chaumeix, ni ceux du Journal Encyclopédique. En ne consultant que ma mémoire, j'aurois fait plus de citations; mais je n'ai pas voulu me fier à sa fidélité. J'ai sous mes yeux l'Encyclopédie

& quelques autres Livres. Je peux donner une nouvelle édition de ma Préface ; & si les citations amusent , j'en porterai le nombre jusqu'à mille & une. Absurdités pour absurdités , cela pourrait divertir autant que les Contes Arabes.

F I N.

LES
QU'EST-CE?
A L'AUTEUR DE LA COMÉDIE
DES PHILOSOPHES.

En vérité, Monsieur, les Sages sont à plaindre ;
Et vous êtes, pour eux, un adversaire à craindre !
Com. des Phil. Act. II. Sc. V.



M. D C C. L X.





LES QU'EST-CE ?

A L'AUTEUR DE LA COMÉDIE DES PHILOSOPHES.

En vérité , Monsieur , les Sages sont à plaindre ;
Et vous êtes , pour eux , un adverfaire à craindre !
Com. des Phil. Act. II , Sc. V.

QU'EST-CE que ce Poëte , qui nous donne une si misérable Comédie ? C'est un homme qui n'a pas même l'idée du Théâtre ; répond-t-on , Monsieur ; qui a cru suppléer à son incapacité par des injures grossières , qui a fait mille souplèsses pour acquérir le titre d'homme de lettres , qui a employé des amis pour s'en faire revêtir , & qui , pour leur en marquer sa reconnoissance , les déchire à belles dents.

Qu'est-ce que la pièce que vous donnez au public, Monsieur ? Une Comédie , ou une Satyre ? Ce n'est point une Comédie : car la Comédie n'attaque point les personnes , mais les ridicules & les

passions. Ce n'est point une Satyre ; celle-ci n'épargne point les personnes ; mais elle ne leur reproche que des vices ou des défauts véritables. Les anciens déchiroient ceux de leurs contemporains qui s'étoient rendus méprisables ; mais ce qu'ils leur imputoient étoit de notoriété publique : & votre pièce est un tissu de calomnies & d'horreurs , si manifeste , que tous les spectateurs sensés conviennent qu'il n'y a qu'une imagination déréglée qui ait pu forger cet Ouvrage horrible. Qu'en est-il arrivé , Monsieur ? On a voulu voir si le critique soutiendrait le parallèle avec les personnages qu'il a joués. On a fouillé dans votre conduite ; on a examiné votre vie , surtout depuis que vous vous êtes donné en spectacle.

Qu'est-ce que ce titre qu'il prend , *de plusieurs Académies* ? Pourquoi ne les nomme-t-il point ? Une telle énumération eût été d'un grand relief pour un nom comme le vôtre : voici sans doute la raison de votre silence à cet égard. Convaincu que vous ne faites pas un grand honneur à ces Compagnies , c'est pour les ménager que vous ne les nommez point ; c'est pour leur sauver le reproche qu'on pourroit

leur faire d'avoir reçu un pareil membre : on doit assurément vous sçavoir gré d'une précaution si sage. *De plusieurs Académies !* Que cela est modeste ! Que cette tournure est ingénieuse !

Qu'est-ce que l'Auteur *des Philosophes* , dit l'un ? C'est , répond l'autre , un fort honnête homme , que son père a eu l'inhumanité de chasser de chez lui de peur qu'il ne communiquât ses talens à ses autres enfans : c'est , reprend l'autre , un esprit, qui lui-même , s'est mis au-dessus des préjugés. Si , dans les revers de fortune qu'il a essuyés , il a bien voulu être déshonoré par sa chaste moitié , c'est qu'il s'en faisoit une ressource contre la disette : aussi lui rend-t-on la justice d'avouer que dès que sa situation est devenue plus heureuse , l'objet de ses complaisances n'a pas tardé à être la victime de son repentir. Bon ! bon ! poursuit un troisième , voilà un prêcheur sans mission qui nous reproche des torts & qui a fait cent fois pis. Il dit que les Philosophes sont dangereux dans la société.

Il les soupçonne

D'aimer le genre humain , mais pour n'aimer personne.

Qu'a-t-il aimé , lui ? Ses devoirs ? Il s'est

fait remercier dans tous les emplois où on l'avoit mis : ses amis , s'il en a , si l'amitié est fondée sur le rapport des sentimens & des inclinations , ces amis ne lui font guère d'honneur : en est-il quelqu'un qui ne soit pas de cette trempe ? Leurs services ont été acquittés par les plus grandes noirceurs. On en connoit un qui l'ayant introduit dans une maison , à qui il doit en grande partie sa nouvelle fortune , a cessé d'y aller lui-même pour n'y être pas en butte à ses odieux procédés. Et ce Relieur , jadis de vos amis , (car son état quadre trop peu aujourd'hui avec celui d'un homme comme vous , pour qu'il en soit encore) qui vous a donné l'argent sa poche pour vous assister dans vos besoins , qui a même vendu ses meubles par ce louable motif , & à qui vous devez encore tout ! l'avez-vous bien aimé ce pauvre Relieur , qui s'est réduit à la mendicité ? Sans doute : la preuve en est claire. Vous lui avez donné des billets pour aller à votre pièce : cela ne vaut-il pas bien de l'argent ? Aime-t-il ses protecteurs ? Oh ! pour ceux-ci , il y a apparence que s'il ne les a pas aimés , du moins il les caresse & les importune

beaucoup. Mais ne se repentent-ils point de s'être employés pour lui ? Ils s'en repentent avec raison : s'il est flatteur pour eux d'avoir réussi dans les entreprises où il les a engagés , il ne leur est pas moins douloureux d'avoir compromis leur crédit pour un sujet ingrat & qui se rend méprisable à tout l'univers. Ne vous y trompez pas , Monsieur ; tel qui vous a applaudi dans la chaleur du premier mouvement , frissonne d'horreur contre vous après la réflexion. Trouvons-nous des gens qui flattent , qui servent nos passions , nous les aimons d'abord : le rapport des sentimens produit ce premier effet. Sommes-nous revenus de notre aveuglement , où nous appercevons-nous qu'on a exagéré les torts , notre indignation change d'objet , & elle tombe toute entière sur l'instrument odieux qui a pu se prêter à la calomnie. Vous verrez ceux qui s'extasioient sur les beautés de votre pièce , revenus de leur première ivresse , ne trouver en vous qu'une plume dangereuse par sa noirceur , & toujours prête à se tourner contre ses plus grands bienfaiteurs. Un homme qui a pu exposer en public de telles infamies , passe , avec raison , pour être capable de

tout , & dès-là est un monstre qu'on ne peut trop fuir.

Qu'est-ce que cet homme qui traite en plein Théâtre , de fripons , des gens qui n'ont jamais fait le moindre tort à personne ? C'est , continue celui-ci , un homme qui a toujours été noyé de dettes ; même dans les situations les plus brillantes où il s'est trouvé , qui n'a jamais payé le quart de ses créanciers ; & s'il en est qui , comme un certain Cordonnier & un certain Tailleur * , l'ayent forcé de les satisfaire , il leur a fait perdre le plus qu'il a pu ; & quelques qu'ayent été les loix qu'il leur a faites , ils les ont acceptées pour ne pas tout perdre.

Plusieurs particuliers , entr'autres un Colporteur , ont fait des oppositions entre les mains des Comédiens pour s'assurer de ce qui lui revient du produit de sa pièce. On assure qu'il a fait passer les meubles qui lui restent , & sur lesquels il n'a pas donné un sols pendant six ans , au nom de son frere , pour les mettre à l'abri des Alguasils du Pont S. Michel. Tout le monde sçait que les Fermiers Généraux ont saisi les revenus de P. sur

* L'un, sur 92 l. , a perdu un louis ou dix écus; l'autre, sur 300 l. , une vingtaine de pistoles.

les Gazettes , pour une somme considérable qu'il leur doit , en reste d'une recette qu'il a faite pour eux à Avignon , & que la banqueroute , vraie ou fausse , qu'il a prétendu lui avoir été faite par un homme qu'il avoit commis à cette recette , ne l'a pas empêché de perdre son procès au parlement , & ne diminue point les soupçons qu'on a pu former contre sa fidélité.

Qu'est-ce qui lui a donné le droit qu'il a sur les Gazettes Etrangères ? C'est , ajoute celui-là , une petite friponnerie. Un Chevalier de S. Louis ayant formé le projet de tenir les Gazettes dans un bureau réglé , s'associa un homme de lettres pour suivre une opération qui n'étoit pas de son ressort. Cet associé crut qu'en joignant ses protections à celles de M. P. l'affaire réussiroit plus promptement : il en parla à celui-ci , qui accepta la proposition avec d'autant plus de chaleur , qu'il se voyoit sans ressource. Le Chevalier ne voulant pas paroître , par délicatesse , se contenta d'une promesse de mille écus de rente en cas que son projet réussit. Le nouvel associé sollicite , presse , attendrit , flatte , dans cet intervalle : il écrivoit à l'homme de lettres qui lui avoit donné part dans cette affaire , &

le traitoit de son cher associé. Il obtint ; enfin le privilège , mais il supprima le nom de celui-ci , & allégua pour excuse , que son protecteur n'avoit voulu y mettre que le sien. Ainsi , l'inventeur de ce projet , homme qui a bien servi l'Etat , a été frustré d'une récompense qui n'étoit point une charge pour le Gouvernement ; son premier associé a trouvé dans l'exclusion qu'on lui a donnée le prix de sa franchise & d'une amitié inconfidérée. Ainsi , M. P. est seul possesseur d'un bien qu'il a extorqué.

Qu'est-ce qui a pu vous engager à faire une pareille pièce ? Les suppressions faites par le Gouvernement de certains livres ? Notre ministère est trop sage pour laisser passer des principes contraires aux bonnes mœurs , à la religion & aux loix. Vous deviez vous en rapporter à sa prudence , toujours mesurée , même dans les peines qu'elle inflige ? Vouliez-vous lui prouver que vous pensiez comme elle à l'égard de ses ouvrages ? C'est fort bien fait de reconnoître sa justice. Mais vous seriez-vous imaginé qu'elle avoit besoin de votre aveu pour s'assurer de l'applaudissement universel qui lui est dû ? Ignorez-vous qu'une pareille idée est pour elle un véritable outrage ? seroit-ce un

beau zèle pour la religion & la pureté des mœurs qui vous auroit guidé ? Vous feriez bien louable en ce cas. Mais quelles preuves de rigidité avez-vous données en matière de religion & de morale ? Leur défense fait toujours honneur ; mais ne sçavez-vous pas que la meilleure manière de prêcher les mœurs , c'est d'en avoir ; & que la religion se soutient par les œuvres , & non par les paroles ? N'avez-vous pas fait attention (permettez-moi une comparaison profane dans une matière aussi auguste) aux huées éclatantes du parterre , quand un acteur étoit , par sa conduite , en contraste avec les sentimens de son rôle ? Jugez d'après cela l'effet que doit produire , contre vous , la pièce que vous donnez au public. Elle indigné contre l'Auteur , non seulement parce qu'il vaut moins que ceux qu'il veut corriger , mais même parce qu'un défenseur répréhensible déshonore & avilît toujours la meilleure cause.

Je sçais que plusieurs de vos amis vous assurent qu'on nuit beaucoup moins aux mœurs & à la religion par la conduite la plus déréglée , que par des principes erronnés. Vous ne feriez pas mal de rassembler dans un ouvrage toutes les rai-

sons dont on a appuyé ce système chez vous , & d'en faire présent au public. Je ne doute pas que ces raisons ne soient très-solides ; & la nouveauté de l'opinion , est le garant du succès d'un tel ouvrage. En effet , tout le monde peut donner à outrance dans tous les désordres , se livrer à toute sorte de libertinage , & de débauche. Qu'est-ce que cela peut faire aux mœurs & à la religion , si tout le monde en parle avec respect ? En vérité , une telle idée suffit pour porter votre nom à l'immortalité ; plus j'y réfléchis & plus je la trouve digne de l'Auteur des Philosophes. Avec des vues aussi saines , & des moyens aussi infaillibles , vous allez faire une réforme complète ; vous allez ramener les mœurs à leur ancienne pureté , les hommes à la raison , & la religion à ces beaux jours voisins de son établissement , où chaque discours de ses apôtres lui valoient des triomphes.

Qu'est-ce que cet écrivain qui cherche à couvrir de ridicule les philosophes de nos jours ? C'est un bel esprit , répond-t-on. Un bel esprit ? Quelle différence y a-t-il donc pour les sentimens , entre le bel esprit & le philosophe ? Aucune. L'Auteur même le prouve , en confondant

dans sa pièce (je suis toujours le rapporteur des raisonnemens faits contre vous) la qualité de bel esprit , avec celle de philosophe. Je ne crois pas qu'il ait de prétention à cette dernière ; mais sûrement il ne sçauroit pas bon gré à ceux qui voudroient lui disputer les droits qu'il se croit , à l'autre. Si l'Auteur est bel esprit , s'il met dans plusieurs endroits de sa pièce , les beaux esprits au rang des philosophes , on peut en conclure que la littérature a sa part des imputations qu'il fait à la philosophie. Voyons si elle les mérite.

Qu'est - ce qu'un bel esprit dans l'usage. Entrons dans ces cercles, dont ils font le principal ornement, dont ils font la pièce fondamentale. Qu'y voyons-nous ? des gens occupés à plaire , & qui emploient tout ce qui peut les conduire à ce but. Leur premier moyen est de tourner en ridicule & les choses & les personnes ; le gouvernement , les mœurs , les vertus , la religion , tout est de leur ressort. Les Rois , les Ministres , les Magistrats , passent par leurs pinceaux. On caresse les erreurs ; on applaudit aux vices du cercle ; on déchire les absens ; on mine peu à peu ceux qui y ont trop d'empire ; on rit aux dépens des amis ;

on exagère les défauts des uns ; on empoisonne les belles actions des autres ; on élève les sottises. L'intérêt, les passions particulières, l'envie prononcent sur tout, & décident de tout. Les talens sont en butte aux railleries ; les préférences s'accordent à la flatterie ; les honneurs à l'opulence ou au crédit. Les anecdotes des familles, les intrigues amoureuses, servent de matière à leurs talens. Les épigrammes coulent de source ; les historiettes soutiennent l'attention ; les satyres piquent & réveillent la curiosité. Les contes en vers, des aventures connues servent d'intermèdes aux amusemens. Que de faux raisonnemens ; que de déclamations contre tous ce qui mérite des égards ou du respect ! Tel est, en raccourci, le tableau de ces petits théâtres où les beaux esprits s'épuisent pour amuser & se rendre nécessaires. Personne, d'après cela, peut-il douter que le bel esprit ne soit aussi nuisible aux mœurs que la philosophie ? On fait plus, Monsieur, on prétend qu'il l'est davantage. En effet, le bel esprit est plus agréable, plus séduisant que les raisonnemens arides des philosophes : il est à la portée de plus de monde. Les beaux esprits sont en plus

grand nombre que les philosophes. Le but des faux principes d'une certaine philosophie est plutôt connu, elle attaque des choses dont la créance est un devoir gravé dans tous les cœurs, & par l'auteur de notre être, & par l'éducation. Le bel esprit, au contraire, par le ridicule qu'il jette à pleines mains sur les devoirs de la société; séduit plus sûrement en inspirant aux hommes la crainte d'essuyer la malignité de ses épigrammes. On ne rougit point d'avoir de la religion, on rougit de passer pour ridicule.

Qu'est-ce que vous attaquez? Des gens qui, par leurs talens font honneur à leur siècle & à leur patrie? J'en conviens, direz-vous: mais ils ont soulevé contre eux l'Eglise & l'autorité suprême. Cela est vrai, à l'égard de quelques-uns. Mais l'Eglise ne veut point perdre ses membres. La charité, dont Jesus-Christ a donné tant d'exemples, anime toujours ses arrêts. Elle corrige, mais en montrant de la compassion tempère la sévérité. Elle fuit les éclats, & attend avec patience le retour de ses enfans égarés. C'est cette douceur, un de ses plus augustes caractères, qui a détruit les idoles, & qui lui a fait des Prosélites de

ses persécuteurs. Elle ne juge point à la rigueur des enfans qui lui laissent quelque espoir de repentir. De quel œil pensez-vous qu'elle voie le tissu de vos calomnies , elle qui fait un crime capital de la médifance ?

N'avez-vous pas remarqué que le Souverain, en condamnant les productions de leur esprit , en les punissant même de leur témérité , a eu pour leur personne , en qualité de sujets & d'hommes , des ménagemens qui devoient vous servir de règle. La voie de la critique vous étoit ouverte ; c'est par la force des raisons qu'on ramene les Citoyens à leurs devoirs , & non par des noirceurs & des infamies qu'ils ne méritent pas dans les principes de la charité , & dont il est honteux à un écrivain , quel qu'il soit , de se nommer Auteur. C'est au Législateur à décerner les peines dûes aux infracteurs de ses décrets. C'est à ses sujets à se prémunir contre le mauvais exemple de la défobéissance , & à gémir en secret sur des concitoyens aveuglés par l'enthousiasme , & entraînés par le coupable empire de leur imagination.

La personne d'un sujet est le premier bien des Souverains ; c'est attenter à leur

leur puissance, c'est empiéter sur leurs droits augustes que de vouloir en disposer ou les attaquer. Telle est la source de cette belle Loi, malheureusement très-négligée, qui défend aux écrivains de s'en prendre aux personnes, en leur abandonnant les écrits; loi qui devrait être le premier mobile des hommes que la nature a doué de talens capables d'éclairer leurs semblables, & dont l'infériorité abandonne au mépris public un tas d'Auteurs qui ne trempent leur plume que dans le fiel, & dont les ouvrages tirent tout leur prix de la méchanceté qui les a dictés.

Tant que les hommes conservent le droit de Citoyens, la raison, l'équité naturelle veulent que nous les regardions comme nos semblables; si elles nous défendent de les imiter, elles nous ordonnent de les éclairer & de les gagner par la douceur & la noblesse des procédés. D'ailleurs il en est de l'ordre des Philosophes comme de tous les autres; les faiblesses, les fautes sont attachées à l'humanité: il y en a toujours quelques-uns qui payent ce tribut d'une manière plus éclatante; mais c'est la plus criante injustice que de confondre tous les mem-

bres d'un ordre quelconque avec ceux-ci. Combien de gens sont déchirés dans votre piece , à qui l'Etat n'a jamais rien reproché , à qui il a accordé des pensions qui font autant d'honneur au Souverain qu'au sujet , qui excitent chaque jour l'admiration de l'Europe , & qui attirent les bienfaits des Puissances Etrangères , qui se croient heureuses de pouvoir donner par-là le droit de Citoyens à des gens que le Ciel a envoyés pour honorer leur patrie , & pour éclairer l'Univers :

Qu'est-ce qui a pu vous engager à tourner M. R. en ridicule ? A-t-il parlé, a-t-il agi contre les mœurs ? Tous ses ouvrages ne sont-ils pas marqués au coin du zèle le plus fort pour leur pureté ? Sa vie n'est-elle pas un exemple continuel de candeur, de désintéressement & de probité ? Sçavez-vous ce qu'une telle audace a fait dire ? Permettez-moi de vous le répéter. Je souhaite que ces vérités dures mais incontestables , vous inspirent à l'avenir plus de circonspection. On dit donc que vous n'avez pû souffrir, sans humeur , le contraste des mœurs de ce Philosophe avec les vôtres ; que vous n'avez attaqué sa

mémoire que pour le punir de la honte & des remords que vous a causés ce contraste. L'un , ajoute-t-on , avec des talens supérieurs , a vécu long-tems inconnu , & a fait tous ses efforts pour mourir tel ; l'autre , en sortant du Collège présumant tout de son génie , s'est mis sur les rangs , & il n'a pas tenu à lui d'occuper le premier que son amour-propre seul avoit affecté. Celui-ci , après un chef-d'œuvre qui lui ouvroit la porte des plus grandes maisons , a refusé toutes les offres obligeantes , est resté dans sa retraite & a rejeté la fortune pour vivre heureux. Celui-là , après une Tragédie qui n'a pû soutenir quatre représentations , a brigué la faveur des Grands , a cru que les plus hautes protections lui étoient dûes , & a fait jouer tous les stratagêmes pour s'attirer les honneurs d'une célébrité à laquelle il ne parviendra jamais. Le Philosophe peu jaloux de la réputation que ses ouvrages lui attiroient , voulut du moins marquer sa reconnoissance à ses concitoyens par un travail qui leur fût utile ; à peine le bel esprit fut-il placé , que convaincu qu'il n'igneroit plus de rien , il crut devoir faire payer à la société un

travail qui n'étoit guères de son goût ; fit des dettes & duppa tout ce qui prêta l'oreille à ses vaines promesses.

Rouffeau n'eut jamais d'ambition que pour la médiocrité , & il fut toujours riche. P. voulut d'abord prendre de grands airs , & ce qui auroit pû faire subsister trois familles , ne le faisoit pas vivre trois mois. L'un refusa constamment le prix de ses travaux , quand on voulut faire parler la générosité ; l'autre exagéra toujours ses services , extorqua ce qu'on lui refusoit , & prit ce qui lui étoit dû comme ce qui ne l'étoit pas. L'un s'est enfui secrètement des maisons où on l'avoit entraîné à force d'importunités ; l'autre s'est introduit dans celles dont on étoit résolu de l'exclure.

. . . . Vous voyez par cette suite de faits si opposés & contre lesquels il vous est impossible de réclamer , si votre Piece fait penser bien favorablement de vous.

Vous voyez , dis-je , que quand on a autant de reproches à se faire que vous en avez , le plus sage est de ne point se compromettre & de ne point donner lieu à des retours fâcheux sur nous-mêmes.

Qu'est-ce que cette idée , de faire mar-

cher un pareil homme a quatre pattes ? Elle prouve que vous avez été réduit à tourner en ridicule la rigidité de ses mœurs , & que le poison de votre Satyre n'a pu entamer cet Ecrivain par aucun autre endroit. Mais est-il permis de rire aux dépens de personnes aussi estimables, n'est-ce pas porter la plus cruelle atteinte au droit naturel ? Comment voulez-vous qu'on croie tout ce que vous dites contre les Philosophes ? Si , pour égayer votre Satyre , vous avez été obligé de jouer un des hommes de notre siècle , qui a fait le plus d'honneur à la vertu , au sçavoir & à l'humanité. Sans doute que vos adulateurs vous ont félicité d'une idée si heureuse & si plaisante ? Il est dommage qu'elle ne vous appartienne pas. On pourra la voir dans une réponse que Monsieur de Voltaire fit à Monsieur Rousseau , & où Monsieur de Voltaire plaisante en ami & en homme instruit.

Mais, me direz-vous peut-être, les anciens que vous venez de citer contre moi , m'ont donné l'exemple de la pièce que j'ai faite. Aristophane n'en a-t-il pas fait une toute pareille contre Socrate ? D'accord ; mais Aristophane la fit par or-

dre du Gouvernement & des Magistrats d'Athenes, & il s'en faut beaucoup que la permission que vous avez obtenue de jouer la vôtre, soit de la même force que l'ordre, que l'Auteur Grec reçut de composer la sienne. Mais, supposons que cette permission soit équivalente. Aristophane a fait rire les Athéniens pendant quelques jours : mais, dès que Socrate fut mort, les Athéniens reconnurent leur injustice, en pleurerent, la mémoire de Socrate fut parmi eux, comme elle est encore parmi nous, dans la plus haute vénération, & Aristophane devint l'objet de la haine publique. Athènes ne vit plus dans ce Poète qu'un instrument trop docile de sa foiblesse, & elle en pensa comme les grands, qui se servent quelquefois des traitres, pensent de ceux-ci. Ajoutons qu'Aristophane se trouvoit dans des circonstances plus favorables que vous. La Comédie, encore en son berceau de son tems, étoit toute satyrique, les particuliers un peu considérables, & même les premiers Magistrats étoient communément l'objet de ses traits. N'est-il pas honteux pour vous que la Comédie ayant parmi nous commencé avec éclat, & ayant dès-

lors été épurée d'une licence si grossière, vous ayez prêté votre plume pour la ramener à son ancienne barbarie? N'est-il pas honteux pour la France d'avoir en quelque façon fini par où la Grèce a commencé? Si celle-ci est excusable, le ferons-nous, nous qui avons contre nous son exemple & notre propre goût pour la bonne Comédie? Que le dépit que marqua, à ce qu'on raconte, une Actrice, en sortant de la première représentation, fait d'honneur à son ame. Ses expressions méritent d'être rapportées ici. » Il est honteux, dit-elle, & déshonorant pour vous, (elle s'adressoit à ceux qui avoient représenté la pièce) d'avoir joué des gens éclairés, à qui on ne peut rien reprocher du côté des mœurs & de la conduite. Je ne veux point partager avec vous le produit de cette mauvaise fatyre ; paroles qui devroient être gravées dans le cœur des jeunes Auteurs, que votre exemple pou rroit corrompre! paroles qui vous feront un reproche éternel, & qui serviront sans cesse à vous couvrir de honte! Quoi! des Comédiens pensent si généreusement, & des Auteurs, dont ils expriment les idées, excitent

leur désespoir par leurs odieuses productions ? Il faut avoir bien peu d'ame pour soutenir de pareils reproches.

Qu'est-ce qu'une certaine aventure du Pont-Royal, qu'on dit vous avoir fait garder l'appartement pendant plusieurs jours. C'est par là, dit-on, que vous avez commencé à recevoir le digne prix de votre rare composition ; il est vrai que vous n'avez pas dû prendre de bon cœur cette récompense à la Turque. Mais cela ne doit pas vous effrayer pour la suite. Il nous est toujours bien doux de recevoir du public l'accueil que nous en méritons.

Avant d'entrer dans un certain détail de votre ouvrage, vous me permettrez de rapporter ici un passage d'une de vos très-petites lettres sur de grands Philosophes » en examinant de près des » ouvrages qui promettoient de si grandes choses, *ils trouveront* que les uns » étoient copiés servilement de Bacon, » sans que l'on ait jugé à propos d'avertir le public, & que d'autres ne » contenoient que des pensées mille fois » rebattues. » Ce reproche peut être fondé ou non, ce n'est pas le lieu d'approfondir cette matière ; mais voici comme je

raisonné : vous avez mis dans votre pièce des situations, des scènes & des vers entiers que vous avez pillés. Les unes des femmes sçavantes, du Méchant, & les autres de Boileau. Comme celui-ci *languiroit tristement à la terre attaché*, celui-là de Sémiramis, & *nous sommes perdus, si nous nous divisons*; & cet hémistiche de l'Œdipe de M. de Voltaire; *laissons en paix sa cendre*, que vous rendez par celui-ci, *laissons les morts en paix*. Il vous est, Monsieur, bien difficile de faire aucun reproche qui ne vous soit pas applicable. Seriez-vous fâché qu'il fallût de trop grands efforts d'imagination, pour vous réfuter? Eh! M., par où ne peut-on attaquer une pièce si décousue, si démentelée que la vôtre?

La Comédie des Philosophes semble calquée sur les femmes sçavantes, à cette différence près que dans cette dernière tout intéresse, tout plaît parce que tout est vrai & bien amené, & que dans la première tout est faux, tout est grossier, tout est méchant. Ce n'est, comme disoit quelqu'un, qu'une feuille de F... mise en action. Examinons les deux seuls caractères qui étoient le

plus fufceptibles d'ornemens , ceux de Damis & de Rofalie.

Damis eft un Officier cru fur fa parole , éperdûment amoureux , & qui vient avant le jour voir fa Maîtrefle , fans qu'il fe donne la peine de s'excufer d'une vifite fi précipitée. Rofalie fe prête de la meilleure grace du monde à ce rendez-vous nocturne. Dès le premier mot qu'elle prononce , Damis voit clairement qu'elle eft auffi preflee que lui de voir finir leur mariage. *Je fousffre autant que vous* , lui dit-elle , cela eft très-modeste ! Son exactitude au rendez-vous n'eft pas moins décente. On fent que l'Auteur a le ton de la bonne compagnie. Il eft vrai que Marton fait entendre à Damis qu'il ne doit plus fe flatter d'obtenir de pareils rendez-vous , qu'il n'ait fait une vifite à Cydalife , ce qu'il promet pourvû que Marton travaille à le faire rentrer en grace. Pour lui il ne s'en donne pas la peine , il a une longue conversation avec Cydalife , à qui il ne parle prefque point de fon amour , & dont il reçoit fon congé très-philofophiquement , après avoir long-temps parlé contre la Philofophie. Rofalie prefle un moment fa mere de lui donner Damis pour

époux; celle-ci lui répond que Valere fera cet époux, & qu'elle ne doit plus songer à Damis. Cette Amante paroît un peu fâchée, mais Marton la rassure & lui promet de détromper sa mere. Rosalie la croit & se livre à la joie. Voilà assurément des Amants d'une nouvelle étoffe! Il est aisé de voir que l'amour ne sympathise pas avec la passion qui domine dans la Piece.

Qu'est-ce que votre intrigue? c'est un nœud qui est si imperceptible qu'on ne peut le voir qu'avec vos yeux; il n'est fondé sur rien, si on excepte les injures qui remplissent chaque Scene. Ces mots sur-tout qui ferment presque toutes les Epigrammes, *coquettes jusqu'au scandale. Sots, imposteurs, charlatans, perturbateurs, fripons.* Voilà, sans contredit, les meilleures plaisanteries de la piece. Le billet qui sert au dénouement, n'est-il pas d'une heureuse invention? on compte pourtant deux ou trois tirades d'assez beaux vers; mais le reste de la piece est d'une versification lâche, triviale, & tout au plus remplie de ces expressions communes. *En vérité, il est vrai, parbleu, à vrai dire, ma foi, &c.* Les plus belles Scenes, c'est-à-dire,

celles qui auroient pu le devenir, sont totalement manquées. Celles du deuxième acte entre Damis & Cydalise, pouvoit être un chef-d'œuvre entre les mains d'un homme de génie; c'étoit-là qu'il falloit étaler toute la force d'une excellente logique; c'étoit-là que la bonne philosophie devoit triompher pleinement de la dialectique sophistiquée; mais, du génie! du génie! à vous, Monsieur! convenez-en, cette monnoye est aussi peu connue chez vous que la fidélité dans les engagements. La facilité avec laquelle Cydalise se rend à ce que ce billet contient sur la foi de ses domestiques, est un trait qui seul vaut la piece. La dispute entre Rosalie, qui ne veut pas croire que sa mere lui destine un autre époux que Damis, & Marton qui veut lui persuader le contraire, est très-plaisante; mais elle ne vaut pas, sans doute, le *jeune homme prends, & lis* répété sept à huit fois; & la réponse que vous fîtes à un de vos amis qui vous faisoit observer que le parterre s'étoit plaint de tant de répétitions, est très-sensée. Moliere a mis son *Quoiqu'on die* jusqu'à dix ou douze fois; les grands hommes sont imitables en tout. Cette imitation fait l'é-

loge de votre goût, & est un titre pour une qualité que vous méritez plus que personne.

O Nation ! autrefois le modele de ses voisins pour le génie, le bon goût & le théâtre, jette un coup d'œil sur la postérité ; vois avec quel frémissement, quelle indignation elle envisage ta fureur pour une piece qui est une tache éternelle pour le siecle. Elle ne peut croire que tu ayes pu, je ne dis pas courir cet ouvrage monstrueux, mais en soutenir une seule représentation. Comment concilie-t-elle ce cri général qui s'éleva contre l'Auteur, & contre la piece, & cette frénésie tumultueuse qui porta le François jusqu'à mettre ses jours en danger pour jouir de cet odieux spectacle ? Quoi ! dit-elle, ils sont indignés qu'on joue, sous le titre prostitué de Comédie, l'assemblage de toutes les scélératesses, & leurs yeux s'en repaissent avidement ! est-ce la preuve d'une corruption générale ? je ne puis le croire. Est-ce le comble de la contradiction & de l'inconséquence ? je le crains, & j'en gémis. Est-ce curiosité ? elle est abominable. La plus saine, la plus respectable partie de la Nation partage-t-elle avec la plus vile po-

pulace l'amusement barbare que celle-ci se procure, à ces exécutions que la fureur publique a rendu nécessaires ? Y a-t-il pour elle un si grand plaisir à voir persécuter ses semblables, à voir déchirer ses concitoyens ? La satire la plus outrée, la calomnie la plus atroce ont-elles le droit de leur ôter le repos que l'autorité se plaît à leur laisser. Est-ce pour elle un devoir de l'aigrir contre les sujets dont le Monarque peut se plaindre, & de faire taire sa clémence ? O Nation ! continue avec douleur cette même postérité, une conduite si bizarre vous arrache encore tous les jours des larmes sur le sort de Socrate, de Galilée, de Descartes, & vous expose au même mépris que les Athéniens, & le siècle de ces deux restaurateurs de la Philosophie, ont mérité. o P. de M. *de plusieurs Académies*, pouvez-vous soutenir le jour qui vous éclaire après un forfait si inoui ! Ce jour ne vous expose-t-il pas sans cesse aux regards de vos concitoyens, ne vous livre-t-il pas à chaque instant à l'exécration la plus légitime ? Votre nom passera peut-être à la postérité ; mais ce sera pour en être l'opprobre, pour éterniser la honte qui est attachée à tous vos pas,

ce fera pour être à côté de celui d'un Zoïle & d'un Eratoftrate. Pouvez-vous lever les yeux que vous ne le lifiez ce nom écrit en lettres de fang fur le front de tout ceux que vous rencontrés? Il fera éternellement confondu au coin des rues, avec ceux de ces êtres dénaturés & pervers qui payent fur un échafaud les forfaits dont ils fe font rendu coupables envers la fociété, & le lien facré des loix. Je toucherois un mot du ftyle de votre ouvrage, Monsieur; mais ce que j'ai dit du ton général qui y régne peut fuffire. Je dois cependant vous avertir que le mot *Officier* eft de quatre fyllabes en vers, & que je n'ai jamais vu d'exprefion fi heureufe que celle-ci, *grimpé fur la Magiftrature*. Ce vers fur-tout: *c'étoit vraiment un fou dans fon efpece unique*, a entraîné les fuffrages & eft réputé un des plus beaux de la piece.

L'Imprimeur me preffe, & m'empêche d'entrer dans un plus long détail. Il veut que ma critique paroiffe des premières. Vous fçavez qu'il eft bon de profiter des circonftances; s'il n'y avoit point eu de Philofophes, vos créanciers auroient perdu un milliers d'écus de plus; & fans votre piece j'aurois gagné quelques

louis de moins. Cet Imprimeur est singulier, il me soutient même qu'il est déjà tard. Selon lui votre pièce est déjà presque oubliée, & il faut se dépêcher ou on court risque de tout perdre. J'aurai du moins gagné le plaisir de me dire votre serviteur.

P. S. Sans doute, Monsieur, que votre Imprimeur a cru faire votrepaix avec Mr. R. en lui envoyant votre pièce : voici la réponse de ce galant homme : Je ne puis rien oublier de ce qui peut vous faire honneur.

En parcourant, Monsieur, la pièce que vous m'avez envoyée, j'ai frémi de m'y voir louer, je n'accepte point cet horrible présent. Je suis persuadé que vous n'avez pas voulu me faire une injure ; mais vous ignorez sans doute, ou vous avez oublié que j'ai eu l'honneur d'être l'ami d'un homme respectable, indignement noirci & calomnié dans ce Libelle.

Montmorenci, le 21 Mai 1760.

F I N.

PRÉFACE
DE LA
COMÉDIE
DES
PHILOSOPHES.

On la vend séparément.



A PARIS,
Chez l'Auteur de la Comédie.


M. DCC. LX.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1960

P R É F A C E
DE LA COMÉDIE
DES
PHILOSOPHES,
O U
L A V I S I O N
DE CHARLES PALISSOT.

 T le premier jour du
mois de Janvier de l'an
de grace 1760 , j'étois
dans ma chambre , rue basse du
Rempart , & je n'avois point
d'argent ,

Et Madame de** ne me payoit
plus , parce que je ne lui étois plus

A ij

bon à rien , & je ne pouvois plus vendre ***, parce que je l'avois déjà vendu plusieurs fois.

Et je disois : oh , qui me donnera l'éloquence de Chaumeix , la légereté de Berthier & la profondeur de Fréron , & je ferai une bonne Satyre contre quelqu'un de mes Bienfaiteurs , & je la vendrai 400 francs , & je me donnerai un habit neuf à Pâques ;

Et je roulois ces pensées dans mon esprit , & j'entendis une voix qui m'appelloit par mon nom , & je fus saisi de crainte , car j'ai peur même quand je suis seul , & la voix me rassura , & me dit :

Je t'ai choisi entre mille pour sanctifier le Théâtre de la Comédie Françoise , pour en faire une

Ecole de Religion , & pour y combattre la Philosophie , comme on y a combattu le ridicule jusqu'à ce jour ;

Et la Comédie deviendra un Spectacle d'édification , & les Capucins y enverront leurs Novices , & les Supérieurs de Séminaire leurs jeunes Clercs , & la dévotion sera réconciliée avec le Théâtre , comme on l'a déjà *réconciliée avec l'esprit* ;

Et on connoîtra désormais les dévots à leur assiduité à la Comédie & aux applaudissemens qu'ils te prodigueront , & les hommes irréligieux & Philosophes au mépris qu'ils feront de ta Piece & de tes admirateurs ;

Et tu peindras de couleurs

odieuses la Philosophie, & tu accuseras les Philosophes de n'avoir ni mœurs ni probité, d'exciter la sédition, & de haïr le Gouvernement, & je ferai taire en ta faveur les Loix qui proscrivent la calomnie.

ET tu grossiras les fautes du petit nombre de ceux qui dans des ouvrages métaphysiques ont poussé trop loin la liberté de penser, & tu envenimeras même ce qu'ils auront dit de vrai;

ET tu persuaderas à tes spectateurs que les hommes ressemblent toujours à leurs livres, parce que tu gagnerois encore à n'être pas plus décrié que tes ouvrages;

ET tu donneras à entendre que tous ceux qu'on appelle Philoso-

phies ont les mêmes opinions, afin que les fautes d'un seul rendent tous les autres odieux ;

Et le nom de Philosophe fera une injure en François , & lorsqu'on voudra nuire à quelqu'un on dira qu'il est homme de lettres , & on se gardera bien de choisir des hommes instruits & des Philosophes pour remplir les grandes places de l'administration ,

Et pour nommer aux places des Académies on ne demandera pas quels sont les ouvrages des Candidats , mais quel est leur Confesseur , & on mettra un tronc & un bénitier à la porte de la Salle , & les discours de réception seront des Sermons contre l'*incrédulité*.

ET on fera venir des Colonies de Moines Espagnols & Portugais, pour ramener la simplicité de la foi & la pureté des mœurs des siècles d'ignorance, & pour extirper l'orgueil de la Philosophie, & on établira plusieurs Tribunaux de la sainte Inquisition,

ET on n'imprimera rien qui ne soit approuvé par douze Docteurs en Théologie de Conimbre ou de Salamanque & par quatre Inquisiteurs ;

Et il y aura chaque année un bel *auto-da-fé* où on brûlera à petit feu un certain nombre de gens de Lettres pour le salut & l'édification des autres ;

ET lorsque la lumière odieuse de cette maudite Philosophie sera

tout-à-fait éteinte , & que tous les hommes célèbres qui sont aujourd'hui parmi vous se feront dispersés en Hollande , en Prusse , en Angleterre , vous vous réjouirez & vous vous direz :

*Enfin tout Philosophe est banni de céans ,
Et nous n'y vivrons plus qu'avec d'honnêtes gens.*

ET ce fera ta Comédie qui aura produit de grandes choses ;

ET je dis à la voix comment s'accomplira ta parole , car j'ignore le théâtre ; je n'ai de célébrité que par *les grands Philosophes* sur lesquels j'ai fait *mes petites Lettres*. Ma Tragédie de *Zarés* n'a été qu'au second Acte , on a oublié jusqu'au nom de mes *Tuteurs* , & pour avoit fait à Nancy ma Pièce

des *Originaux* qui est ignorée jusqu'à ce jour , peu s'en est fallu qu'on ne m'ait chassé d'une Académie ;

Et la voix reprit : ne crains rien , je serai avec toi & je donnerai un heureux succès à ta Piece , & Maître Aliboron , dit Fréron de l'Académie d'Angers , t'aidera dans ton travail , & l'Auteur des *Cacouacs* que j'ai inspiré & Abraham Chaumeix & l'Auteur de l'Apologie de la St. Barthélemy que j'ai appelé mon fils , & l'Auteur du Discours qui sera prononcé le 10. Mars à l'Académie Française ;

Et vous recueillerez toutes les épigrammes des Préfets du College de Clermont & toutes les déclai-

mations du Journal de Trévoux
 & toutes les injures de l'année
 littéraire & toutes les délicatesses
 des Cacouacs & tous les arguments
 de la Gazette ecclésiastique ; &
 toutes les faillies de tes caillettes ,
 & tous les traits d'éloquence des
 Mandemens ;

ET vous prendrez une intrigue
 commune , & vous mettrez quel-
 ques scènes les unes auprès des
 autres , & ces scènes feront ou des
 raisonnemens vagues ou des inju-
 res grossières ou des personnalités
 révoltantes , & vous appellerez
 cela les *Philosophes* ;

ET tu liras ta Pièce qui ne sera
 pas ta Pièce à Monseigneur l'Evê-
 que D* avant qu'on la joue , &
 il la trouvera très-édifiante ;

ET la Cour & la Ville voudront voir ta Comédie , & la foule y fera plus grande qu'aux premières représentations de Zaire , & on y doublera la garde , & il se vendra vingt mille exemplaires de ta Pièce imprimée ,

ET-on verra une grande Dame bien malade désirer pour toute consolation avant de mourir d'assister à ta première représentation , & dire : *c'est maintenant, Seigneur, que vous laissez aller votre servante en paix , car mes yeux ont vu la vengeance.*

ET cette grande Dame fera un legs pieux par son Testament pour acheter à perpétuité tous les billets de parterre aux représentations de ta Comédie , & ils seront distribués

pour l'amour de Dieu à des gens qui s'engageront à applaudir , & pour être encore plus sûr de leurs suffrages , tu feras dire finement par un de tes Acteurs *que l'ancien goût tient encore au parterre.*

ET bien que ta Piece soit sans intrigue & sans intérêt , qu'elle soit triste & affligeante mes serviteurs applaudiront aux méchancetés que tu y auras prodiguées , & nous rendront les gens instruits ridicules & les Philosophes odieux.

ET je dis à la voix : je suis dans ta main comme l'argile est entre les mains du Poitier , mais les Magistrats ne voudront pas permettre que ma Comédie soit représentée , ni que ce genre de spectacle s'établisse dans ma na-

tion ; les Comédiens ne voudront pas la jouer, & si elle est représentée je cours fortune d'être assommé par quelqu'un de ceux que j'aurai insulté :

Et la voix reprit : prends confiance, j'applanirai devant toi toutes les difficultés ; des hommes puissans protégeront ta Piece & s'en cacheront, & on s'écartera pour toi seul des loix ordinaires de la Police, & on ne permettra pas de jouer l'hypocrisie & le scandale & la friponnerie & l'ignorance & les sottises, &c. mais seulement la Philosophie ;

Et les Comédiens aimeront mieux l'argent que l'honneur, & ils n'attendront pas qu'on les force à jouer ta Piece, & si quelqu'un

de leurs camarades leur représente qu'ils vont perdre l'estime & l'amitié des gens de Lettres qui les honoroient, ils trouveront bon que tu insultes sur leur théâtre même à ce censeur indiscret, & tu feras dire à tes Acteurs que ces fripons de Philosophes ont trouvé un parti jusques parmi les Actrices ;

Et pour te rassurer contre la correction que tu dois craindre, parce que là où les loix se taisent, la violence reprend ses droits : j'endurcirai ton dos comme la bosse des chameaux de Madian & d'Epha & ta peau comme celle des Onagres du désert ;

Et si tu fais ainsi mes volontés quoique tu ne ferois que le moindre des littérateurs, tu deviendras tout

d'un coup célèbre , & on te montrera au doigt , & on dira : voilà l'Auteur de la Piece des Philosophes , le voilà , parce que j'ai choisi ton petit esprit pour confondre le génie , & ton ignorance pour décrier le savoir ;

Et les honnêtes gens ne voudront pas plus te recevoir dans leurs maisons qu'avant ta Comédie , mais ils demandront qui tu es & ce que tu faisois avant de faire ta Piece des *Philosophes* ?

Et on leur racontera comment tu es natif de Nancy , & comment tu as fait de bonheur des petits ouvrages & de grandes friponneries ,

Et comment tu as fait une Comédie en Lorraine où tu as mis sur

la scene une femme respectable par sa naissance & par ses talens, & un Philosophe dont tu n'es pas digne de dénouer les cordons des souliers, & comment les honnêtes gens de ton pays ont voulu te faire chasser de l'Académie de Nancy, & comment le Philosophe que tu avois insulté & que tu insulteras encore a été ton intercesseur,

Et comment tu as fait des satyres contre des personnes qui te recevoient chez elles, & comment tu as volé tes associés au privilege des Gazettes étrangères, & comment tu as volé une caisse qui t'étoit confiée & comment tu as fait banqueroute,

Et comment tu as fait abjurer le Christianisme à un de tes camara-

dés dans une partie de débauche
& comment tu as fait de ta mai-
son un mauvais lieu & comment
***** &c.

Et comment Maître Aliboron,
dit Fréron, de l'Académie d'An-
gers, t'a trouvé propre à seconder
ses grands desseins, & t'a pris dans
son trou pour abboyer avec lui
& pour insulter aux talens & au
génie,

Et tous les autres faits & gestes
ainsi qu'ils feront un jour écrits au
livre des grandes chroniques de
Biffêtre ;

Et lorsqu'on aura remué les or-
dures de ta vie, on s'étonnera de
te voir devenu tout à coup l'Apô-
tre des mœurs & le défenseur de
la Religion, & on demandera

comment un homme qui n'a ni Religion , ni mœurs , ni probité , ose-t-il parler de probité , de mœurs & de Religion , & tu répondras que la foi couvre la multitude des péchés , & qu'il vaut mieux être frippon qu'incrédule & crapuleux que Philosophe , & on trouvera ta réponse bonne ;

Et si on te demande qui t'a envoyé & qui t'a ordonné d'écrire ta Comédie , tu diras que c'est moi , & je vais me faire connoître à toi & deffiller tes yeux ;

Et la voix cessa de parler , & je sentis comme un nuage se dissiper de devant mes prunelles , & je vis une petite femme vêtue d'un habit de différentes couleurs & elle avoit une ancienne coëffure de la

fin du règne de Louis XIV. & elle tenoit un filet dans sa main droite & dans sa gauche un chapelet, & de son bras pendoient par des cordons des croix de différents ordres, des Bâtons de Commandement, des Mortiers, beaucoup de Mitres, des Brevets de toute espece & une grande quantité de Bourses,

ET elle faisoit beaucoup de grimaces,

ET elle avoit les yeux baissés, regardoit en dessous & derriere elle avec inquiétude.

ET je la voyois grandir sensiblement pendant que je la regardois, & je conjecturai que dans peu de temps elle seroit forte & puissante ;

ET sur son front étoit écrit *la dévotion politique* ;

ET je me prosternai à ses pieds,
& elle me donna une de ses bour-
ses, & elle mit sa main sur ma
tête, & je me sentis animé de son
esprit, & je me mis à écrire ma
Comédie des Philosophes comme
il s'enfuit.

(22)

Il y a eu une grande
réunion de monde
à la messe de 10 heures
et de 7 heures. Les
enfants ont été très
calmes, ce qui est
une bonne chose.
Il y a eu une
grande réunion.

e avait

en



LETTRE

DE L'AUTEUR

DE LA COMÉDIE

DES PHILOSOPHES,

AU PUBLIC,

POUR SERVIR DE PRÉFACE
à la Pièce.



M. DCC. LX.

LETTER

DEAR SIR

DEAR SIR

DEAR SIR

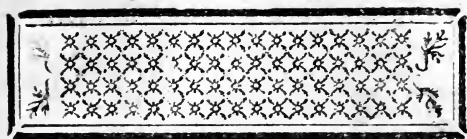
DEAR SIR

DEAR SIR

DEAR SIR



DEAR SIR



LETTRE DE L'AUTEUR
DE LA COMÉDIE
DES PHILOSOPHES,
AU PUBLIC.

VOUS que les Corneille, les Racine, & les Moliere ont toujours respecté, & qui ne deviez pas vous attendre à vous voir insulté dans des Préfaces par une Secte d'hommes nouveaux qui n'ont jamais pû ni vous en imposer ni vous surprendre : Vous qui êtes exempt d'intérêt, de prévention, &

de haine , & à qui je dois tant de reconnaissance , permettez-moi de vous soumettre les vues qui m'ont guidé dans l'Ouvrage que vous avez eu l'indulgence d'applaudir.

Quelques personnes humiliées par les encouragemens dont vous avez daigné m'honorer , n'osant attaquer directement votre suffrage , ont crié du moins au libelle & à la méchanceté. J'ai cru devoir me justifier de ce reproche si étranger à mes sentimens & à mon cœur. Je vous adresse mon Apologie. Lisez & jugez.

UNE secte impérieuse , formée à l'ombre d'un Ouvrage dont l'exécution pouvait illustrer le siècle , exerçait un despotisme rigoureux sur les sciences , les lettres , les arts & les mœurs. Armée du flambeau de la Philosophie , elle avait porté l'incendie dans les esprits , au lieu d'y répandre la lumière : elle attaquait la Religion , les loix & la morale : elle prêchait le Pyrrhonisme , l'indépendance ; & dans le tems qu'elle détruisait toute autorité , elle usurpait une tyrannie universelle. Ce n'était point assez de la liberté de publier ses opinions avec faste ; elle déclarait la guerre à tout ce

qui ne fléchissait pas le genou devant l'idole. L'Encyclopédie, cet Ouvrage qui devait être le Livre de la Nation, en était devenu la honte ; mais de ses cendres mêmes il était né des prosélytes qui, sous le nom d'esprits forts , inspiraient à des femmes des idées d'anarchie & de matérialisme.

Les maximes les plus détestables de *Hobbes*, de *Spinoza*, l'esprit le plus républicain, respiraient dans leurs écrits & dans leurs discours.

Les véritables Philosophes, les Ministres de la Religion, les vrais Citoyens , tous les honnêtes gens enfin gémissaient

de ces dogmes audacieux contre la Divinité & l'Autorité suprême. On se plaignait de ce que les foudres de l'Eglise & le glaive des loix ne leur avaient porté que des coups impuissans ; mais c'était plutôt des murmures que des plaintes ; personne n'osait élever la voix.

Ces nouveaux Philosophes croyaient en imposer à la Renommée : ils distribuaient à leur gré les réputations , & les couronnes des Arts ; mais nul ne pouvait y prétendre, *s'il n'était enrôlé dans la secte*. En effet, elle était si étendue , elle avait si fort percé dans tous les états de la vie , qu'elle entraînait les suffrages d'une partie de la Na-

tion ; qui ne pensait plus que d'après ces oracles.

Il ne restait , pour abattre ce parti puissant , que de l'attaquer par le ridicule aux yeux mêmes du Public assemblé : c'était ramener le théâtre à sa première institution ; & , sans doute , il y a de la modération à n'employer que de pareilles armes contre de certains excès.

Mais il fallait avoir l'ame assez courageuse , assez enflammée , (si je l'ose dire ,) de l'amour du bien public , pour ne s'effrayer ni des obstacles , ni des dangers. Je ne m'étais point dissimulé tout ce qu'on pourrait tenter pour me rendre

odieux ; j'avais prévu les applications malignes que l'on ferait des portraits répandus dans la Pièce à des personnes dont je confidère les talens & respecte les mœurs, * sans adopter leurs systèmes philosophiques. Si j'avais été capable de me faire à cet égard quelque illusion ; j'aurais été désabusé, même avant la représentation des *Philosophes*, quand j'ai vû épars dans le Public des lambeaux de ma Comédie qui n'avaient jamais existé que dans l'imagination de ceux qui me les attribuaient :

Quand j'ai entendu publier

* M. Helvetius,

que j'attaquais ce génie rare dont je n'ai jamais parlé qu'avec transport, * qui me reçut avec tant de bonté dans sa retraite, lorsque j'allai lui porter mon tribut d'admiration, & qui depuis m'a souvent honoré de ses lettres que je conserverai toute ma vie :

Quand enfin j'ai vu que l'on m'accusait de n'avoir pas même épargné l'illustre *Montesquieu* ; comme si nos prétendus Sages se flattaient de faire disparaître, par ces imputations, l'intervalle immense qui les sépare de ces grands Hommes. Si ces génies célèbres qui ont éclairé leur

* M. de Voltaire.

siècle, se sont oubliés quelque fois par une suite de la faiblesse humaine, ce n'est point à cette populace de Philosophes, qui n'a sçu les imiter que dans leurs fautes, à vouloir faire avec eux aucune comparaison.

Mais ce que je n'aurais jamais soupçonné, c'est que l'on affecterait d'oublier tous les exemples qui autorisent le choix de mon sujet, & la maniere dont je l'ai traité : que l'on ne se souviendrait plus que *Moliere* a joué l'*Hôtel de Rambouillet*, *Cotin*, *Menage*, la Cour; les Dévots & les Médecins : que *Racine* enfin a mis la Magistrature sur le Théâtre.

Au reste persuadé que la véritable Philosophie du Citoyen ; c'est le courage d'arracher sa Patrie à des erreurs dangereuses , & de sacrifier tout à cette gloire , je n'ai pu être retenu par aucune considération personnelle ; pas même par la crainte des libelles dont j'ai prévu que l'on m'accablerait , & auxquels je ne répondrai jamais. Je dois me reposer du soin de ma défense sur tous ceux en qui parlent encore le respect de l'Autorité , les sentimens de la nature , & les anciennes mœurs.

J'observerai seulement que les récriminations , les plus odieuses ne prouveront rien ni

contre ma Pièce , ni en faveur des faux Philosophes , mais qu'elles me donneront au contraire la satisfaction de voir les honnêtes gens joindre leur mépris au mien.

Aux reproches de méchanceté que l'on m'a faits , je n'opposerai que ces paroles judicieuses & remarquables de M. *Diderot* : » Je sçais qu'on » dit des ouvrages où les Auteurs se sont abandonnés à » toute leur indignation : *Cela* » *est horrible ! On ne traite point* » *les gens avec cette dureté-là ! Ce* » *sont des injures grossières qui ne* » *peuvent se lire , & autres sem-* » *blables discours qu'on a tenus* » dans tous les temps , & de

» tous les ouvrages où les ri-
 » dicules & la méchanceté ont
 » été peints avec le plus de for-
 » ce, & que nous lisons aujour-
 » d'hui avec le plus de plaisir.
 » Expliquons cette contradic-
 » tion de nos jugemens. Au
 » moment où ces redoutables
 » productions furent publiées,
 » *tous les méchans allarmés crai-*
 » *gnirent pour eux.* Plus un hom-
 » me était vicieux, plus il se
 » plaignait hautement. Il objec-
 » tait au fatyrique, l'âge, le
 » rang, la dignité de la person-
 » ne, & une infinité *de ces pe-*
 » *tites considérations passageres qui*
 » *s'affaiblissent de jour en jour, &*
 » *qui disparaissent avant la fin du*
 » *siècle.* Les circonstances mo-
 » mentanées s'oublient, la pos-

» térité ne voit plus que la fo-
 » lie , le ridicule , le vice & la
 » méchanceté , couverts d'i-
 » gnominie , & elle s'en réjouit
 » comme d'un acte de justice. . . .
 » C'est une faiblesse répréhen-
 » sible que celle qui nous em-
 » pêche de montrer pour la
 » bassesse , l'envie , la duplici-
 » té , cette haine vigoureuse &
 » profonde *que tout honnête hom-*
 » *me doit ressentir.* *

Après une autorité si décisive , je pourrais me passer de toute apologie : mais il est des âmes délicates & honnêtes, dont

* Ces paroles sont tirées du Dictionnaire Encyclopédique , au mot *Encyclopédie*. Elles viennent d'être citées dans un article très-intéressant de l'Année Littéraire :

les erreurs mêmes méritent des ménagemens ; que le mot de méchanceté indispose , & qui ne se donnent pas toujours la peine d'examiner si l'application en est juste. C'est pour elles que j'ajouterai cette question qui me paraît si propre à les tranquilliser sur le plaisir qu'elles auraient pû prendre à ma Comédie.

Quel est le méchant , ou celui qui se dévoue pour la défense de l'Autorité légitime & des liens les plus sacrés de la société , ou ces hommes qui , impatiens de tout frein , ennemis de tout pouvoir , ont osé imprimer ?

„ Entre l'animal & l'homme
 „ il n'y a aucune *division* réel-
 „ le. Les animaux ont une ame
 „ capable de toutes les opéra-
 „ tions de l'esprit de l'homme,
 „ de concevoir, d'assembler les
 „ pensées, d'en tirer une juste
 „ conséquence ». (*Interprétation
 de la Nature*, page 35.)

„ Notre ame est de la même
 „ pâte & de la même fabrique
 „ que celle des animaux. »
 (*L'Homme plante*, page 31.)

„ Il est démontré par mille
 „ preuves sans réplique qu'il
 „ n'y a qu'une vie & qu'une
 „ félicité, & que l'orgueilleux
 „ Monarque meurt tout entier
 „ comme le sujet modeste, &

» le chien fidèle. » (*Discours sur la vie heureuse* , page 34 & 35.)

» Ce qui flatte le corps , est
 » le seul pilote qui conduise à la
 » félicité. (*Discours, sur la vie heureuse* , page 6.)

» Les plaisirs des sens peu-
 » vent nous inspirer toute ef-
 » pèce de sentimens & de
 » vertus. »

» La sensibilité physique &
 » l'intérêt personnel sont les
 » auteurs de toute justice. »

» La probité n'est que l'ha-
 » bitude des actions utiles , &
 » doit nécessairement être fon-
 » dée sur la base de l'intérêt

» personnel. »

» L'idée de la vertu n'est
 » point une idée absolue , &
 » indépendante des circonstan-
 » ces.

« La vertu & la vérité sont
 » des êtres qui ne valent qu'au-
 » tant qu'ils servent à celui
 » qui les possède. » (*Discours sur
 la vie heureuse*, page 106.)

» Il n'y a en soi ni vice, ni
 » vertu, ni bien, ni mal moral,
 » ni juste, ni injuste : tout est
 » arbitraire & fait de main
 » d'homme. » (*Discours sur la
 vie heureuse*, page 11.)

» L'inégalité des conditions

» est un droit barbare : aucu-
 » ne sujettion naturelle dans la-
 » quelle les hommes sont nés à
 » l'égard de leur pere , ou de leur
 » Prince , n'a jamais été regardée
 » comme un lien qui les obli-
 » ge , sans leur propre consente-
 » ment. » (*Discours prélim. Diction.
 Encyclop. Tome premier.*)

» Un enfant ne naît sujet d'au-
 » cun pays, ni d'aucun Gouver-
 » nement ; à l'âge de raison il
 » est libre de choisir le Gouver-
 » nement sous lequel il trouve
 » bon de vivre , & de s'unir au
 » Corps politique qui lui plaît
 » davantage. » (*Diction. Ency-
 clop. au mot Gouvernement, Tome
 septième , page 789.*)

» Rien n'est capable de sou-
» mettre un homme à aucun
» pouvoir sur la terre, que son
» seul consentement. » (*ibid.*)

» Le consentement tacite nous
» lie aux loix du Gouvernement
» dans lequel nous jouissons de
» quelques possessions ; mais si
» l'obligation commence avec
» les possessions , elle finit avec
» leur jouissance ». (*ibid.* page
791.)

» Les Gouvernemens peuvent
» se dissoudre , quand les Puif-
» sances , législative & execu-
» trice , agissent par la force au-
» delà de l'autorité qui leur a
» été commise ». (*ibid.*)

» Ce n'est que par une suite de
 » l'état de faiblesse & d'ignorance
 » ce où naissent les enfans ;
 » qu'ils se trouvent naturellement
 » assujettis à leurs peres &
 » meres. » (*Ibid. au mot* *Enfant*
Tome 5. page 652.)

» Un fils ne doit à son pere
 » aucune reconnaissance de lui
 » avoir donné le jour. » (*Les*
Mœurs, page 59.)

» L'amour filial est très-sus-
 » ceptible de dispense. » (*Les*
Mœurs, page 459.)

» Le vrai moyen de s'affran-
 » chir de l'importunité des de-
 » sirs, est de les suivre. (*Les*
Mœurs, page 75.)

„ Pour être heureux, il faut
 „ étouffer les remords : inutiles
 „ avant le crime , ils ne ser-
 „ vent pas plus après que quand
 „ on le commet. La bonne Phi-
 „ losophie se deshonorerait , en
 „ s'occupant de ces fâcheuses
 „ reminiscences, & en s'arrêtant
 „ à ces vieux préjugés. „ (*Dis-*
cours sur la vie heureuse , page 63.)

La crainte de soulever mes
 Lecteurs me fait quitter la plu-
 me , & m'empêche de parcou-
 rir les *Pensées philosophiques* &
l'Interprétation de la Nature ,

152

$$\Delta_{\text{min}} = 0.5 \text{ T}$$

L E
PHILOSOPHE,
AMI DE TOUT LE MONDE,

O U

Conseils désintéressés aux Litterateurs.

Par M. L... C... ^{est} qui n'est point
Litterateur.

Bella , horrida bella.

Virg. Æneid. lib. 4.



A SOPHOPOLIS,
Chez le PACIFIQUE, à la Bonne-Foix.

M. D C C. L X.

12

PHILADELPHIA

AMERICAN

1876

EXHIBITION

OF THE

ARTS AND MANUFACTURES



A. S. B. H. C. O. S. A.

1876

1876

1876



L E
PHILOSOPHE,

AMI DE TOUT LE MONDE.



H ! Messieurs , entendons-nous.... Vous prétendez que l'Auteur de la Comédie nouvelle a défendu les droits de la nature & de l'humanité ; que l'Etat & la Patrie lui doivent des récompenses : j'approuve vos transports. Voulez-vous que j'estime , que je respecte le Poëte ? Je puis aller plus loin encore ; voulez-vous que je l'admire ? Ordonnez & comptez sur mon obéissance.

Vous dites , au contraire , qu'il est affreux d'avoir placé Thalie sur le chariot de Thespis ; & que mes mains , au lieu d'offrir à l'Auteur des Philosophes une guirlande de laurier , devraient se hâter plutôt d'entasser sur sa tête la honte , le mépris , & tout ce que l'opprobre a de deshonorant.

Citoyen paisible , ami de la vertu , je hais la calomnie , & je déteste comme vous les calomniateurs. Punissez , j'y consens , le détracteur de vos maîtres. A-t-il noirci leur probité , leurs mœurs ? J'entre dans vos projets , Litterateurs , Savans , Artistes : armez-vous , je vole sur vos traces. N'épargnez ni les injures , ni les atrocités. Tout est beau , tout est honorable , quand on combat pour le génie. Puisse l'exemple du perfide que vous allez punir , arrêter les complots de tout Poète satyrique qui voudrait l'imiter.

O siècle ! ô mœurs ! Des Philoso-

phes, qui confiderent l'univers comme leur école, & le genre humain comme leur pupile, font expofés aux ris du ftupide Vulgaire : on les joue fur la Scene Françaife ; on les couvre de ridicule, & la nation fouffre ce fpectacle indécent ! Les fots applaudiffent, les Littérateurs, ces fiers Républicains, fi jaloux autrefois de leur indépendance, accablés aujourd'hui fous la tyrannie des perfécutions, frémiſſent de rage ... que dis-je ? Ils frémiſſent ! l'Empire littéraire, agité comme les flots, éprouve déjà ces cruelles fecouſſes qui préfagerent dans tous les tems l'inévitable ruine des plus puiffants Etats. Des factions inteſtines déchirent fon fein, la fermentation des eſprits trouble, déconcerte l'harmonie publique : la voix de la concorde ne ſe fait plus entendre : l'amitié diſparôit, le mépris dans tous les cœurs ſuccede à l'eſtime : le défordre aug-

mente : les disputes s'échauffent : les personnalités prennent la place des raisons : les injures se multiplient : l'encre coule à torrens : les presses gémissent : l'Imprimeur perd , l'écrivain souffre : le Journaliste dit : bon , voici des matériaux pour les Journaux prochains. Trop orgueilleux cependant , trop irrités pour convenir de leurs torts , les Auteurs divisés se livrent des combats d'autant plus dangereux , qu'ils tournent à la honte des belles-lettres qu'ils flétrissent. Ils s'acharnent avec fureur à leur mutuelle destruction. Malheur au parti qui triomphe ! il ne triomphe que par les noirceurs. Malheur au parti qui succombe ! Palissot , le coupable Palissot va devenir peut-être la première victime de la vengeance des vainqueurs qu'il a voulu jouer.

O mes amis ! ô mes chers maîtres !

par Apollon , par les neuf Muses , par le sacré Parnasse de M. Titon , étouffez cette semence de discorde ; écarterez loin de vous ce flambeau des furies. Prévenez, il en est tems encor, les suites dangereuses d'une querelle qui ne peut être favorable à aucun de vous. Songez au malheureux destin & des Grecs & de Troye ; vous ne l'ignorez pas , ô mes respectables guides ! ni les hauts faits de l'inflexible Achille , ni les exploits du généreux Hector , ni les efforts conjurés des Dieux & des Héros , ne purent en dix ans terminer une guerre qui coûta tant de sang à la Grece , tant de vers au sublime Homere , & tant d'absurdités à ses commentateurs. Un cheval , vous le savez , Messieurs , un cheval dans une seule nuit cueillit les fruits de dix années de travaux , de carnage , de peuples. Peuple littéraire , craignez le même sort : regardez , & tremblez : Abraham vous écoute. Prêt à saisir

les Epigrammes , les bons mots , les calomnies qui se diront de part & d'autre , il profitera seul de vos divisions , & bientôt à vos dépens , peut-être même aux siens , il enrichira le Public d'un volume nouveau d'injures portatives. Ne le voyez-vous pas parcourir rapidement tous les quartiers , toutes les assemblées ? L'air satisfait , la bouche immensément ouverte , & les yeux clignotans , il tourne, il examine, il écoute, il interroge & ne répond jamais. *Circuit sicut Leo rugiens, quarens quem devoret.* Ainsi donc , ce ne sera que pour la gloire d'Abraham que vous combattrez tous ? Ainsi son ouvrage futur sera le précieux égout où vous irez épancher votre bile. Ah ! périssè plutôt le savant éditeur du Journal de Trévoux , si quelqu'un doit lui ravir l'honneur d'annoncer aux collèges les écrits éphémères qui seront composés au sujet de cette Comédie.

Mais la haine qui divise vos cœurs & vos esprits , est-elle invincible ? Vous êtes-vous juré une horreur éternelle ? Ennemis irréconciliables , l'humanité , l'honneur & l'intérêt commun ne pourront-ils vous réunir ? Placé comme le Jupiter d'Homere sur la cîme du Mont Ida , je pourrais contempler d'un œil indifférent les coups que vous vous porterez , si je ne préférerais à ce rôle barbare , l'action de ce Romain généreux qui s'immola pour ses concitoyens. Né pour l'obscurité , sans génie & presque sans talens , je ne puis vous offrir qu'un zele pur & désintéressé. Tous mes vœux , tous mes desirs se bornent à vous mettre d'accord. Mais avant de prononcer comme votre juge , avant de vous calmer comme votre médiateur , je veux bien me charger de toute l'aversion que vous vous inspirez mutuellement. Ames philosophiques , & vous , petits Auteurs , qui ne

cessez de déchirer vos maîtres , ne vous haïssez plus , tournez contre moi seul vos dards empoisonnés : abandonnez aux vents ces odieux Libelles , jetez dans les flammes ces défenses , ces réponses , ces folles visions , ces écrits clandestins , ces couplets scandaleux. Bienfaiteurs de l'humanité , vous qui contemplez avec tant de plaisir l'étendue de la sottise humaine , désavouez ces traits deshonorans que des mains ténébreuses lancent avec tant de rage contre la probité , les mœurs d'un ennemi qui , tranquille & sans inquiétude , voit les dangers , entend gronder la foudre , & garde le silence. Vous êtes offensés ; vous voulez vous venger ; je ne condamne point votre ressentiment. Qu'il seroit beau cependant , qu'il seroit glorieux à celui d'entre vous qui se croit le plus insulté , de fouler à ses

pieds toute idée de rancune ! d'aller
 à son ennemi , de l'embrasser & de lui
 dire : ô mon fils ! que t'avais-je fait
 pour me traiter ainsi ? J'avais prévu
 que ton mauvais génie t'inspirerait le
 dessein d'écrire des Comédies , & ma
 bonté t'avait tracé des regles : regles
 à la vérité bien différentes de celles
 d'Aristote , d'Horace , &c. mais telles
 cependant que j'ai pû les donner. Tu
 voulais composer des pieces de Théâ-
 tre , & je t'avais donné l'exemple.
 Ingrat ! je t'avais indiqué jusqu'aux
 genres que tu pouvais choisir. N'est-ce
 pas à mon génie que tu dois la su-
 blime idée de ce drame que je place
 entre la Comédie en général & la
 Tragédie ? Quel autre eût comme
 moi découvert l'espace inculte qui
 séparait l'ancienne Comédie du genre
 larmoyant , & bâti dans ce climat
 glacé , l'ensemble bisarre d'un drame

domestique. Je ne prévoyais point alors que pour amuser le peuple aux dépens de ton maître , tu te servirais un jour de ces mêmes préceptes , & que ma bonté prendrait dans tes mains l'apparence du ridicule. Ainsi voit-on les eaux les plus belles dans leur source se corrompre dans leur cours , quand elles passent dans des canaux impurs. Toutefois, ô mon fils ! si ton cœur est sensible à mes reproches , s'il éprouve des remords , je suis assez vengé. Trop au-dessus des Ames vulgaires , pour conserver quelque ressentiment , je ne veux te punir qu'à force de bienfaits. J'avois formé le dessein de te dire des injures , & les injures expirent dans ma bouche.

Comme on vit autrefois les Tigres furieux , les Ours & les Lions oublier auprès d'Orphée leur férocité , renoncer à la rudesse de leur éducation , & danfer avec les rochers aux sons

mélodieux de ce tendre fluteur : ou , *
 comme aux portes du Tartare , Cer-
 bere un jour cessa d'aboyer pour ne pas
 interrompre ce fameux chantre de la
 Thrace ; de même on verrait M. Pa-
 lissot , moins dur qu'un rocher , plus
 poli sans doute que les monstres des
 bois , & moins bruyant que le chien des
 Enfers , détester les attentats , avouer
 ses fautes , tomber aux genoux du
 sage , & les arroser de ces heureuses
 larmes qu'arrache à tout Etre sensible
 un vrai repentir.

Oui , ce jeune imprudent , au lieu
 de s'enorgueillir des applaudissemens
 qu'il doit peut-être à la malignité
 publique autant & plus encor qu'au
 choix de son sujet ; au lieu de dire &

* On appelle cette espece de comparaison ;
 comparaison à queue ; Madame Dacier l'ai-
 mait beaucoup , & la croyait très propre à
 donner du nerf au discours.

de prouver que des Philosophes peuvent être confondus sur la scène avec les Medecins , les Poètes , les ambitieux , les faux dévots & les cocus de tous les états : pénétré de respect pour la philosophie , il ferait sur ce même Théâtre , qu'il vient de profaner , un désaveu public de tant de vérités dures , humiliantes qui se sont furtivement glissées dans sa Comédie.

Eh ! comment en effet pourroit-il justifier cet indigne Libelle ? Dirait-il qu'ennemi de la fausse sagesse , il a voulu seulement attaquer les sentimens de quelques Sophistes d'autant plus dangereux , qu'à la faveur du manteau de la Philosophie , & d'une supériorité de talens qui les rend vraiment recommandables , ils en imposent à la multitude ? Dirait-il que le Théâtre.... Mais , depuis quand , Poète audacieux , est-il permis à l'ac-

cusé de dicter à ses Juges l'arrêt qu'ils doivent prononcer ? Oubliez-vous que c'est à moi que vous parlez ? Imittez le silence de vos accusateurs. C'est à moi seul dans cet instant qu'il appartient de vous absoudre ou de vous condamner.

Jusqu'ici, médiateur impartial, j'ai fait ce que j'ai dû ; j'ai fait ce que la République attendait de mon zele pour appaiser les troubles qu'excitent les deux factions ennemies. Maintenant, juge severe, je vais, sans passion, discuter les grands intérêts qui me sont confiés, & décider ensuite avec cette équité courageuse, inaltérable qui caractérise le sage.

Le sujet de cette piece porte, disent les ennemis de la Philosophie, directement sur le bien public, sur les intérêts de l'espece humaine en général, & sur ceux du gouvernement. Le

Poëte , continuent-ils , ne s'est proposé d'autre but que celui de décrier les dangereux principes de quelques Philosophes , & de prévenir les conséquences funestes qu'entraîneraient les maximes corrompues de ces Messieurs , si leurs erreurs étaient accréditées.

La vérité de ces observations fût-elle démontrée, il n'en est pas moins vrai , répondent les Philosophes , que Mr. Palissot a violé le droit des gens , qu'il a blessé les bonnes mœurs , & qu'enfin il a fait un outrage à la plus respectable des sciences humaines. Quand même , ajoute-t-on , les sentimens des Auteurs attaqués seroient répréhensibles , Mr. Palissot devait sçavoir que ce n'est point à la Comédie à parler de ces matieres , & que la morale est seule en droit de combattre & de détruire par la force de

ses raisonnemens , le scandale & la licence des dangereuses opinions.

Telles sont , à peu près , les raisons qu'on allegue en faveur des Philosophes ; elles m'ont paru faibles , & n'ont pu me séduire.

En effet , à supposer qu'il existât parmi nous des Auteurs assez mal-intentionnés pour traiter dans leurs livres , de préjugés Gothiques les devoirs les plus sacrés ; qu'il y eût des hommes assez durs , assez barbares pour vouloir rompre ces liens heureux que forme la nature , que protègent les Loix , que resserrent sans cesse nos besoins mutuels ; qu'il s'élevât enfin une docte société , qui , préférant le désordre de l'anarchie à la douce & constante harmonie des gouvernemens sages & modérés , soutînt dans ses ouvrages , que tout sujet est libre d'obéir ou de se soustraire au joug de

l'autorité suprême : je le demande , non à des Philosophes , non à leurs ennemis , mais à tout Etre capable de raisonner & de conclure ; feroit-ce un crime d'attaquer , de poursuivre sans ménagement , je ne dis pas les Auteurs , toujours respectables , de ces systêmes , mais leurs systêmes , parce qu'ils sont pernicieux , & les égards que nous aurions pour eux ne prouveraient-ils pas ou la foiblesse de nos esprits , ou la corruption de nos ames ?

Convaincu de la sagesse & de l'exacte probité des Savans qui nous éclairent , persuadé que ma patrie n'a rien à redouter de leurs sentimens , de leurs opinions , des questions qu'ils décident , des propositions qu'ils avancent , & que tout , jusqu'aux vérités que leurs mains liberales daignent jeter au peuple , tend à l'instruction , à la félicité commune , je ne crois pas

qu'on me soupçonne d'avoir voulu les désigner. Je ne parle que de ces orgueilleux Sophistes , qui n'existent point encor , mais qui graces aux progrès de la malice de ces derniers tems, pourraient exister quelque jour ; de ces hommes qui pompeusement parés du nom de Philosophes , croiront mériter des autels pour avoir osé placer l'espece humaine à côté des reptiles , & pour avoir porté leur bras sacrilège sur ces bornes immuables , indestructibles , qui séparent le vice de la vertu , le bien du mal , le juste de l'injuste.

Chacun a son avis bon ou mauvais ; le mien me satisfait. Je crois que si l'autorité des juges ne pouvait mettre un frein à la licence de ces hardis législateurs , il seroit nécessaire , essentiel , indispensable de livrer leurs opinions aux Poëtes comiques , seuls en

droit de les corriger ou de les contenir par la crainte du ridicule.

Tous les genres sont bons ; un grand homme l'a dit , j'aime à le répéter. Si j'étais littérateur , si je faisais des livres , des traductions , des Poétiques ; enfin si , pour comble de gloire & de félicité , j'étais Censeur Royal, qu'on me permette de le dire , je ne désapprouverais une piece de Théâtre , qu'autant que sans m'instruire elle m'ennuyerait.

On m'a tant de fois appris qu'en général la Comédie est un Poëme ingénieux , qui sous le voile du plaisir nous donne des leçons utiles , que comprenant par cette définition les effets qu'elle devait produire sur les spectateurs , j'ai pensé qu'elle devait les instruire , leur plaire , & les rendre meilleurs. Or , pour atteindre ce but , il a bien fallu que les Poëtes drama-

tiques ayent eu de tous les tems la liberté d'exposer sur le Théâtre les défauts, les ridicules & les vices des Particuliers. Eh ! par quelle autre voie pourraient-ils corriger le Public de ces défauts & de ces ridicules, ou le pré-munir contre les dangers de ces mêmes vices ?

Il résulte je crois de ce principe, qu'il n'y a point de matiere étrangere au Théâtre, toutes les fois que le sujet, quelque grave qu'il puisse être, tendra à la correction des mœurs. Supposer donc qu'il ne convient point à la Comédie d'attaquer, par des peintures ridicules, des erreurs dont les progrès peuvent nuire à la société, c'est, si je ne me trompe, avancer une proposition absurde. Sur quelles raisons peuvent donc se fonder ceux qui prétendent interdire au Poëte jusqu'à la liberté de nommer certaines professions ; & qui, resserrant les bornes

du Théâtre , qu'il seroit cependant si nécessaire d'étendre , ne peuvent souffrir qu'on parle des abus qui malheureusement autorisés par ces mêmes professions , se répandent dans le Public , & bientôt infecteront tous les Ordres de l'Etat.

Les traits les plus frappans d'une sérieuse morale ne font , on le fait , que s'émousser sur l'Egide qui couvre les faux dévots , ainsi que les faux sages. La fourberie des premiers , les sophismes des autres renversent en un instant tout ce que la vertu , secondée par la force des preuves & des raisonnemens , pourrait leur opposer. Mais veut-on ramener ces deux especes de vicieux , l'une au vrai culte , & l'autre à la saine Philosophie, il n'y a qu'une ressource ; c'est de les exposer à la risée publique. S'ils persistent encore dans leurs sentimens , du moins ne caresseront-ils leurs erreurs qu'en secret. Y

a-t-il de tête assez folle pour vouloir être ridicule ?

Présent des cieux, science salutaire, la bonne Philosophie, toujours occupée à contempler les merveilles de la nature , pour conduire les hommes , des vérités utiles , aux vérités sublimes , est aussi respectable que les objets de ses méditations. Il seroit aussi honteux pour la nation d'avoir souffert qu'on jouât sous ses yeux cette Philosophie, qu'il serait deshonorant pour M. Palliot d'avoir voulu en faire un sujet de Comédie.

Mais est-il vraisemblable qu'au milieu d'un Peuple doux, aimable, poli ; peut-on supposer que dans une ville , dont les habitans ne sont ni méchans , ni cruels , ni sauvages , un Auteur ait eu l'audace de flétrir des citoyens utiles à l'Etat , chers à la Patrie , connus, estimés, admirés dans toute l'Europe ? Peut-on supposer que

le spectateur tranquille ait vû d'un œil indifférent le respectable Auteur du dangereux systême de l'intérêt personnel , deshonoré , joué sur la scène Française ? Et n'est-il pas plus naturel de croire que le Public, persuadé de la candeur & de l'exacte probité , de la conduite décente & de l'intégrité des mœurs de ce bon patriote , n'a point crié à l'injure , à l'horreur , à l'atrocité , parce qu'il n'a vû dans l'action de cette Comédie que le danger des conséquences qui peuvent résulter de ce systême , quand il est adopté par des hommes moins éclairés , moins vertueux que l'Auteur , qui , tout au plus par imprudence , a cru pouvoir le publier ? Peut-on s'imaginer qu'on ait voulu noircir la vertu , les qualités de l'ame , ou tourner en ridicule les talens supérieurs , les utiles découvertes de ce Savant , aussi connu des nations étrangères, qu'il a de la célébrité chez

chez vos voisins & dans sa patrie ; de ce grand Ecrivain , l'ornement de la France Littéraire & de l'Europe sçavante , comme il est l'ornement des Académies qui se sont honorées en l'honorant de leur choix ? Je fais que l'ingrate Athènes applaudit à l'outrage qu'Aristophane osa faire au plus Sage des Grecs. Je fais que le vertueux Socrate , en bute à la calomnie de ce Poëte satyrique , essuya les huées d'une insolente multitude. Mais quelle différence entre les vertus de ce Sage , & les caractères tracés dans la Comédie de M. Palissot ? Caractères tracés d'après les conséquences que peuvent entraîner les sentimens & les erreurs de quelques écrivains , & non d'après ces écrivains eux-mêmes. Quel trait de ressemblance a rappelé le souvenir du malheureux Socrate ? Son ennemi reçut des applaudissemens , tandis qu'il méritait d'expirer dans les supplices. Ni les complots d'Anitus & de Melitus , ni

la maligne joie des Spectateurs qui assisterent à la Représentation des Nuées , ne peuvent excuser le crime d'Aristophane. Socrate, accusé de corrompre la Jeunesse , & de troubler la République , connoissait , adorait une Providence , obéissait aux Loix , formait Alcibiade , éclairait ses concitoyens. Ses vertus , sa candeur , ses bienfaits , sa sagesse devaient , sans doute , le mettre à l'abri des persécutions. Mais , si ce même Socrate , au lieu d'instruire sa Patrie , & de se conformer aux usages reçus , eut hautement bravé les Loix ; si ses leçons n'eussent été que de dangereux préceptes ; fastueux interprete de la Nature , s'il eût dit , s'il eût écrit , que l'homme qui pense, & le bœuf qui rumine, sont deux êtres aussi bornés l'un que l'autre , qu'il n'y a point de différence entre l'ame de l'homme & l'instinct des animaux , il n'eût été que ridicule , & son erreur n'eût inspiré qu'une pitié philosophique. Mais si,

penfant & s'exprimant avec plus de licence , il eût dit à ses concitoyens : Peuple d'Athènes ! quelle folle espérance , quelle crainte puérile entre-tient dans vos cœurs l'amour de la vertu ? Les Dieux n'existent point , & vous sacrifiez aux Dieux. Il n'y a point d'Etre Suprême , & vous parlez des récompenses que cet Etre imaginaire destine aux cœurs vertueux. Ce même Dieu que vous peignez sous les traits les plus aimables , ce Dieu juste & bienfaisant , vous le représentez comme un Maître cruel , comme un Tyran farouche , altéré du sang des hommes , inflexible dans sa colere , terrible dans sa vengeance , & toujours prêt à punir par des tourmens éternels les plus légères faiblesses. Découvrez-moi les raisons , les motifs de cette étonnante contrariété , ou souffrez que j'abhorre , que je détruise votre culte , ou plutôt renoncez-y vous-mêmes. Quels biens en espérez-vous , insensés ! Quels supplices pou-

vez-vous redouter , puisqu'avec votre corps l'ame, cet Etre chimérique, doit rentrer dans le néant ? Voulez - vous être heureux , peuple d'Attique , voulez-vous couler dans le bonheur, des jours brillans & tranquilles ? Cessez de croire à la réalité de ce que vous nommez le bien , le mal , le vice , la vertu , le juste & l'injuste. *L'ame elle-même n'est qu'un vain terme dont on n'a point d'idée & dont un bon esprit ne doit se servir que pour nommer la partie qui pense en nous. Posé le moindre principe du mouvement , les corps animés auront tout ce qu'il faut pour se mouvoir, sentir , penser , se repentir & se conduire : en un mot , dans la Physique & dans la Morale , être né avec l'intelligence & un instinct sûr de Morale , & n'être qu'un animal , sont des choses qui ne sont pas plus contradictoires qu'être un Singe & un Perroquet , & sçavoir se donner du plaisir. Enfin , je crois la pensée si peu incompatible avec la matiere organisée, qu'elle semble en être une propriété ,*

telle que l'électricité , l'impenétrabilité , l'étendue , &c. Regarderions - nous alors Aristophane comme un Calomniateur , & Socrate comme un Sage , si ce dernier eût offert à la censure du Poète un système aussi pernicieux ? Pourrions-nous , en plaignant le sort du Philosophe , refuser notre estime & nos éloges au zèle de son ennemi ? Mais puisqu'Aristophane. Eh ! Messieurs , laissez-là votre Aristophane. Quel intérêt avez - vous à connoître les causes qui l'engagerent à s'élever contre la Philosophie ? Est-ce de lui , de sa victime , du Démon familier de Socrate ? non , c'est de la Comédie des Philosophes qu'il s'agit maintenant. Il n'est pas même question de sçavoir si le métier d'Auteur jouit de quelque privilége qui le dispense de paroître sur la Scene. Nous avons décidé cette importante question en faveur des Poètes Comiques. Il seroit indécemment aussi d'examiner si de bons Citoyens , si des Sages estimables par

leurs mœurs autant que par leurs écrits , ont dû être exposés au ridicule du Théâtre ; nous avons jugé ce point en faveur des Philosophes , lorsque nous avons dit que nous croyons les caractères de cette Comédie tracés , non d'après les caractères de ces Messieurs , mais d'après les erreurs répandues dans leurs écrits. Il ne reste donc plus qu'à prononcer sur le fait , c'est-à-dire , à examiner si les sentimens de quelques Philosophes ont mérité d'être joués.

La profonde vénération que j'eus toujours pour la Philosophie me déterminerait à soutenir, par un mauvais jugement, la justesse & l'innocence de ses opinions , si je ne craignois l'importunité des remords qu'éprouverait mon cœur , s'il osait résister à la force de la vérité qui l'entraîne. Mon ignorance est telle que je ne sçaurais croire, *qu'il faut pour être heureux , étouffer les remords : qu'inutiles avant le crime , ils ne servent pas plus après, que quand on*

le commet : que la bonne Philosophie se deshonorerait en s'occupant de ces fâcheuses réminiscences, & en s'arrêtant à ces vieux préjugés. Je me connais, je ne pourrais jamais me pardonner une lâche complaisance. Ce prestige important, qu'avec les bonnes gens je nomme *conscience*, me reprocherait sans cesse la foiblesse que j'aurais de trahir la vérité pour le plaisir infructueux de flatter de trop dangereuses erreurs. Mais comme toutes mes vûes tendent à reconcilier les deux partis, il y aurait de l'injustice à penser que je cherche à faire ma cour à l'une de ces deux factions aux dépens de l'autre. Je me contente d'appuyer ma décision sur quelques preuves littérales que je prends au hasard dans la foule de celles que m'offrent les ouvrages de Messieurs les Philosophes, ouvrages où j'ai trouvé d'ailleurs une source inépuisable de bonne instruction.

Je dis donc pour l'honneur de mon opinion, que M. Palissot a pû

sans crime & sans noirceur couvrir
 de ridicule les sentimens & les erreurs
 de quelques Philosophes, parce que
 ces Messieurs ont mérité tout au moins
 de voir publiquement joués quelques
 uns de leurs sentimens & de leurs sis-
 têmes, quand volontairement chargés
 d'instruire & d'éclairer les hommes,
 ils ont écrit. » Le libertinage n'est po-
 » litiquement dangereux dans un Etat
 » que lorsqu'il est en opposition avec
 » les Loix (a) du Pays, ou qu'il se trouve
 » uni à quelqu'autre vice du Gouver-
 » nement... Les femmes sages en fai-
 » sant des largesses à des mendi-
 » ou à des criminels, font moins
 » bien (b) conseillées que les femmes
 » galantes : celles-ci nourrissent des
 » citoyens utiles, & celles-là des
 » hommes inutiles, ou même les en-
 » nemis de la Nation.... Ce sont les
 » passions fortes qui font exécuter les
 » actions (c) courageuses, & concevoir

(a) De l'Esprit, pag. 150.

(b) Ibid. pag. 158.

(c) Ibid. pag. 298.

» ces idées qui font l'étonnement &
 » l'admiration de tous les siècles. J'en-
 » tends par passion forte, une passion
 » dont l'objet soit si nécessaire à no-
 » tre bonheur que la vie nous soit in-
 » supportable sans la possession de cet
 » objet. Telle est l'idée d'Omar,
 » lorsqu'il dit : qui que tu sois, qui,
 » amoureux de la liberté veux être
 » riche sans biens, puissant sans su-
 » jets, sujet sans Maître, ose mé-
 » priser la mort, les Rois tremble-
 » ront devant toi.... Les peines &
 » les plaisirs (a) des sens peuvent nous
 » inspirer toute espèce de passions,
 » de sentimens & de vertus.... De
 » tous les dons que le Ciel peut ver-
 » ser sur une Nation (b), le plus fu-
 » neste serait, sans doute, la pruden-
 » ce.... C'est à l'imprudence & à la
 » folie que le Ciel attache la confer-
 » vation des Empires & la durée du
 » monde.... Ce n'est souvent que
 » par la bouche de la licence que les

(a) Ibid. pag. 364.

(b) Ibid. pag. 582 & 583.

» plaintes des (a) opprimés peuvent s'é-
 » lever jusqu'au Thrône. . . . Les Gou-
 » vernemens peuvent se dissoudre ,
 » quand les Puissances (b) législatives
 » & exécutrices agissent par la force
 » au-de-là de l'autorité qui leur a été
 » commise. . . . Parmi tant de Ro-
 » mains qui se sont volontairement
 » donné la mort, il en est peu qui ,
 » par le massacre des Tyrans, aient
 » osé la rendre utile à leur Patrie.
 » En vain diroit-on que la Garde qui
 » de toute part environnait (c) le Pa-
 » lais de la Tyrannie, leur en défen-
 » dait l'accès; c'était la crainte des
 » supplices qui désarmait leur bras ,
 » &c. . . . Ah ! Messieurs les Philoso-
 » phes, qu'elles sont cruelles ces pro-
 » positions. Vous jouissez & vous méri-
 » tez sans doute de jouir de l'estime pu-
 » blique. Mais ne craindriez-vous pas
 de perdre cette estime, si vos actions ,

(a) Ibid. pag. 79.

(b) Dict. Encycl. au mot ; Gouvernement.

(c) De l'Esprit, pag. 450.

vos mœurs , votre conduite étaient conformes à ces étranges sentimens. J'admire votre génie , j'estime vos talens , je respecte vos écrits. Mais n'exigez pas , de grace , que je revere vos délires , que j'encense vos erreurs ; ou pour m'exprimer comme vous , *que je me prosterne devant vos immortels Ouvrages comme devant les Crocodiles de Memphis.* Ni la beauté de vos raisonnemens , ni la force de vos preuves , ni le coloris brillant de votre stile , ne me feront regarder comme un crime la critique de vos Aggresseurs. Je suis de bonne foi. Daignez , si je me trompe , éclairer mon ignorance. Quelle funeste instruction que celle qui m'apprend à ne respecter rien , qui me permet de briser les nœuds sacrés qui m'unissent à mon Pere , à mon Fils , à mon Prince , à ma Patrie ! Quel plaisir goûtez-vous à dégrader par des maximes aussi pernicieuses les bonnes , les utiles leçons que vous me donnez ; quand , discou-

rant sur le monde moral & sur le monde politique , vous m'apprenez à respecter les Loix , à m'enflammer pour la Vertu ; quand, échauffant mon ame , vous m'enseignez à réprimer les mouvemens de mon cœur , à modérer la fougue de mes passions. Que j'aime alors à vous voir dignes de ma reconnoissance ! Sont-ce là , me dis-je à moi-même , ces Philosophes qui viennent de confondre toutes mes idées , qui viennent d'affliger mon ame en lui annonçant la certitude de son anéantissement ? Quel mélange bizarre , quel assemblage inconcevable d'erreurs & de vérités , de bons principes & de maximes dangereuses ! Mais les Sages qui l'écrivent , cette Morale pure , n'ont-ils pas en même-temps tracé ces préceptes cruels qui seroient regardés comme pernicioeux , même par les Sauvages des forêts de l'Orenoque. Je crains alors que vos principes ne soient également infectés ; je crains tout ce que m'offrent vos Livres : ma crainte est-elle mal fondée ? Les fruits de l'arbre sont gâtés , quand une sève corrompue circule dans sa tige.

L E T T R E

D'UN ORIGINAL

AUX AUTEURS

TRÈS-ORIGINAUX

DE LA COMÉDIE

TRÈS-ORIGINALE

D E S

P H I L O S O P H E S.

O tempora ! ô mores !



A B E R L I N.

M. D C C. L X.

THE UNITED STATES

DEPARTMENT OF COMMERCE

OFFICE OF THE SECRETARY

WASHINGTON, D. C.

RECEIVED

NOV 10 1918

1918

DEPARTMENT OF COMMERCE

OFFICE OF THE SECRETARY
WASHINGTON, D. C.

NOV 10 1918

RECEIVED

NOV 10 1918



L E T T R E
D'UN ORIGINAL
AUX AUTEURS
TRÈS-ORIGINAUX
DE LA COMÉDIE
TRÈS-ORIGINALE
DES PHILOSOPHES.



UI, nous sommes vraiment des Originaux; vous, Messieurs, pour avoir employé mille & une nuit à la composition d'une pièce, qui, tout au moins, répand un sale vernis sur le Théâtre de la Nation; & moi, pour avoir couru risque d'être suffoqué à différentes représentations, afin de m'empresser à

vous faire part de mes observations. Car sçachez, Messieurs, que, quoique je ne sois pas de la classe des *Socrates* de nos jours, ni de celle des *Aristophanes*, je me repais avec plaisir des productions des uns & des autres. Le vrai & le beau ont toujours le droit de plaire; le ridicule, même le laid & le difforme ont quelquefois celui d'amuser.

Quel moyen plus sûr de vous immortaliser? quelle preuve plus éclatante de votre zèle & de votre courage? que cette ligue offensive que vous avez formée contre les Philosophes; que ce tribunal d'inquisition littéraire que vous avez érigé, & pour la perfection duquel il ne vous manque plus que le pouvoir des *Auto-da-fé*.

Ne trouvez pas à redire, je vous prie, s'il m'arrive de tems en tems de faire des écarts: votre exemple me persuade que tout est permis aujourd'hui, à certaines choses près: il m'est donc bien libre ou d'enchaîner mes idées, ou de les présenter en désordre.

Je dois commencer d'abord par vous rendre un compte sincère de ce dont j'ai été témoin; & (entre nous soit dit) on

ne conçoit presque rien au goût de la Nation, il ne semble caractérisé que par les bizarreries : c'est ce que je prouverai ensuite.

Aux représentations auxquelles j'ai assisté, le flux & le reflux convulsifs du parterre m'ont transporté dans vingt espaces différens : au contraire de bien des gens qui s'en plaignoient, j'en étois fort aise ; pouvoit-il y avoir rien de plus piquant pour ma curiosité que tous ces propos variés, qui frapotent à chaque instant mes oreilles ?

Ici j'avois les flancs ferrés par un aimable petit collet occupé à lorgner les Dames, & à répéter ses leçons de minauderie : par un jeune homme à plumet frapant des pieds & des mains, enragé du silence de l'orchestre & de ne pas voir lever la toile : d'un autre côté un garçon Apothicaire, que les secrets de son art n'avoient pas encore guéri d'une indigestion de la veille, parce qu'il avoit, dit-il, soupé en partie fine : devant moi un maître Boucher de la taille de S. Christophe, qui garantissoit ma vue du trop grand éclat des lumières.

Là je me trouvois près d'un élève de

S. Côme, qui sur le ton gascon promettoit à un Poëte d'extirper gratis, & dans trois fois vingt-quatre heures, jusqu'au germe du mal qui le tourmentoit: d'un petit maître manqué qui, en fredonnant un air & s'efforçant à faire un entrechat, heurta la jambe d'un Musicien, qui le donna à tous les diables avec l'orchestre.

Ailleurs j'étois accompagné d'un artisan embarrassé de son épée: d'un apprentif marchand qui, passant en revue les ajustemens brillans des loges, calculoit à l'oreille de ses voisins les sommes dont le marchand n'étoit pas payé: d'un Provincial qui, extasié de ce qu'il voyoit pour la première fois, ne s'aperçut que vers le milieu de la pièce qu'on lui avoit escamoté sa montre; & qu'il fouloit son chapeau à ses pieds: d'un Peintre à demi yvre qui, étouffé de chaleur, trouvoit à redire en jurant, qu'on n'introduisit pas la coutume de distribuer à boire au parterre.

Plus loin, j'avois, à ma droite, un personnage de petite taille que je ne pus deviner, & que je me gardai bien de questionner; parce que j'avois eu le le malheur de déranger avec mon cou-

de l'architecture de sa perruque ; ce qui lui fit froncer le sourcil , en me regardant de profil depuis le haut de la tête jusqu'à la garde de mon épée : à ma gauche , un autre personnage , qu'à son air atrabilaire je reconnus pour Anglois ; & qui , frappé de m'entendre balbutier quelques mots de sa langue , m'honora de sa conversation dans les entre actes.

Après avoir suivi quelque temps , avec une scrupuleuse attention , les différentes mines que fit cet Anglois : » Je » devine , lui dis-je , que cette piece » n'est pas trop de votre goût : car elle » s'accorde assez mal avec vos principes & vos mœurs. Cette production » François me ravit , repartit-il. Cet » aveu vous étonne , comme je vois. » N'en pénétrez - vous pas le sens ? » C'est que ma nation acquiert un degré de supériorité sur la vôtre. Pré- » tendre détruire la philosophie , c'est » faire revivre la crasse ignorance & la » stupidité de nos peres. Mais , déshonorer personnellement les philosophes ! c'est le comble de la bassesse & de l'infamie. Et je parie cent guinées » que quiconque , dans mon pays s'aviserait de prôner un tel ouvrage , seroit

» à l'instant lapidé ou anéanti sous les
 » coups de poing. On sçait, lui-dis-je,
 » que chez vous autres Insulaires, les
 » leçons de cette sorte de physique ex-
 » périmentale sont assez fréquentes.
 » Quant à moi, ma façon de penser &
 » d'agir, m'est un sûr garant que je ne
 » ne courrois pas risque d'en recevoir
 » de semblables. »

Satisfait de mes sentimens, il re-
 nouveilla son attention pour certains
 passages de la pièce, qui lui arrache-
 rent tout à coup ces mots en bon fran-
 çois : » ah ! quelle impudence ! quelle
 calomnie ! quel scandale !

Excusez, Messieurs, de telles expres-
 sions ; vous les trouverez peut-être un
 peu trop énergiques & mal sonnantes,
 mais je n'en suis que l'écho : & le croi-
 riez-vous ? qu'un étranger donna peut-
 être le ton à la plus saine partie du par-
 terre : on n'entendit plus en effet, presque
 de toute part, que de sourdes exclama-
 tions aussi flatteuses.

Vous aviez cependant des partisans,
 & en grand nombre, (preuve de ce que
 j'ai dit plus haut du goût de la Na-
 tion) & ils pratiquoient à la lettre ce
 que vous dites des Philosophes dans un
 cas semblable.

Mais nous ferons un bruit à rendre les gens sourds.

Un petit événement ne contribua pas peu à ralentir leurs applaudissemens , j'en fus même la cause innocente ; je l'avoue.

Certain homme , à qui les mains devoient cuire depuis longtemps , & qui paroissoit donner le branle au reste de vos admirateurs , faisoit sans relâche ce petit exercice. A un coup de main des plus bruians , je le priai de me répéter un vers que je n'avois pû entendre : pour satisfaire à ma demande , tout déconcerté qu'il me parut , il eut recours à un inconnu , qui lui replica franchement : » Eh ! de quoi , diable , » vous avisez-vous donc , de faire un » tel tapage , quand vous ne compre- » nez peut-être rien à la pièce ? Bon ! » dit un autre d'un air ricaner , ne » voyez-vous pas que M. est gagé pour » cela. « Jugez , Messieurs , de l'effet qu'a pû faire cette petite Scène passée entre trois ou quatre personnes.

» Ne rougissez-vous point « disoit quelqu'un , d'un air imposant , à un jeune homme qui étoit à côté de lui , » de prodiguer vos applaudissemens à

» des choses aussi révoltantes ? «

On rapporte aussi quelques paroles, qui ne sont pas moins humiliantes pour vous que pour ceux à qui elles ont été adressées ; elles sont d'une Actrice des plus célèbres. » N'est-il pas bien hon-
 » teux pour vous, » dit-elle, » d'avoir
 » joué des gens dont les mœurs sont
 » irréprochables : aussi ne croyez pas
 » que je prétende avoir part au béné-
 » fice de cette pièce. «

Enfin, dussé-je attacher à cette lettre la même vertu qu'ont vos productions, & les Nouvelles E**. & le Journal de T**. Mortel à son principal auteur ; j'ai dessein de ne pas quitter la plume de sitôt.

Voici donc le plan de la pièce en peu de mots, je ne sçais si je l'ai bien saisi.

Damis, jeune officier, aime Rosalie, & il en est aimé. Cydalise, mere de Rosalie, s'étoit d'abord proposé d'unir ces deux amans : mais le goût qu'elle prend pour la Philosophie change son humeur & ses sentimens ; & elle se détermine à donner sa fille à Valere, l'un des Philosophes qui fréquentoient sa maison. Frontin déguisé sous le nom de Carondas, & que Valere avoit placé

en qualité de secrétaire chez Cydalise ; appuie ses prétentions. Elles sont traversées par Crispin , Valet de Damis , & de Marton , Suivante de Cydalise. Le hazard d'une porte ouverte leur met en main un billet de Valere à Carondas , rempli de railleries impertinentes contre Cydalise. La lecture qu'elle en fait est le coup décisif ; elle chasse les Philosophes , & se décide enfin en faveur de Damis.

La pièce paroît assez dénuée d'intrigues & d'intérêts ; si on en excepte quelques vers harmonieux , ce n'est qu'un tissu de fades épisodes & d'horreur. Les sentimens les plus dénaturés y sont mis dans un jour dangereux : les avantages précieux de la Philosophie y sont considérés sous le point de vue le plus méchant : en un mot , on a pris à tâche de déshonorer des personnes dignes de l'estime universelle.

Souffrez , Messieurs , que , pour prouver combien au contraire vous vous êtes dégradés vous-mêmes , j'analyse quelques traits des plus brillans de cette Comédie , sans faire mention de ceux que vous avez fort bien fait de supprimer dans les commencemens.

A C T E I.

S C E N E I.

MARTON *parlant à* DAMIS.

Vous êtes Officier ;
Notre projet n'est pas de nous méfallier ;
Nous voulons un mari taillé d'une autre étoffe,
Un mari Philosophe.

Quel langage, Messieurs, faites-vous
tenir à cette Suivante ? Les exemples
que nous avons sous les yeux, ne vous
en déplaît, démentent l'incompatibi-
lité que vous semblez établir de la pro-
fession des armes avec la Philosophie.

Peut-être dans trois mois verrons-nous d'au-
tres choses,

Mais jusques-là néant.

A ce dernier mot on a entendu la voix
d'un Poëte au parterre , qui s'écrioit
qu'il convenoit à votre pièce.

[*En citant les Philosophes.*]

Tous charlatans adroits & flatteurs agréables.

Mutato nomine, de te fabula narratur.

S C E N E II.

Ah ! la Philosophie endureit trop les cœurs.

L'amour & la charité caractérisent un cœur tendre : que votre cœur , Messieurs , soit susceptible de la passion qui est commune à tout être pensant ou végétant ! Je le crois bien : mais que la charité, cette vertu que vous méconnoissez chez les Philosophes , soit votre partage ! Je n'en crois rien : seriez-vous donc demi Philosophe malgré vous ?

C'est un mal répandu dans toute la maison ,
Et dont, à mon avis, la source est dans la Lune.

La pensée est vraiment comique ,
peut-être aussi en avons-nous l'obligation aux influences de cette planète sur votre cerveau.

S C E N E III.

Comparant l'amour avec la haine.

La haine n'est qu'ardeur & que vivacité,
L'un abat , l'autre anime ; & , dans un cœur
femelle,

Ma foi , je la croirois beaucoup plus naturelle.

Plaisantez-vous , Messieurs ? Où en auriez-vous fait la malheureuse expé-

rience ? Quoi qu'il en soit , ce vice semble encore bien plus naturel aux beaux esprits de votre classe.

SCENE V.

CYDALISE à ROSALIE.

Je ne consulte point ce sentiment vulgaire ,
Amour de préjugés , trivial , populaire ,
Que l'on croit émané du sang qui parle en nous ,
Et qui n'est dans le fond qu'un mensonge assez
doux ,
Une foiblesse.

Si je vous aime enfin , c'est en qualité d'être ,
Mais vous concevez bien qu'un autre individu
N'auroit à mes bontés qu'un droit moins
étendu.

Si j'ai sur vous aussi quelques droits à mon
tour ,
J'en exclus le hazard qui vous donna le jour.

Quel langage ! au plutôt quelle fureur pour décrier des hommes aussi dignes d'admiration , tant par leurs talens supérieurs , que par leurs vertus morales ! Les Philosophes que vous attaquez ne méconnoissent point les droits de la nature , puisque leurs ouvrages , leur conduite ne respirent que la douceur ,

la tendresse , l'humanité & la reconnaissance. Toute leur Philosophie est fondée sur la nature même. Pourquoi donc leur attribuer une barbarie qui ne se trouve pas dans les bêtes féroces. Ce n'est que dans des cœurs faits comme les vôtres que peuvent naître de tels sentimens , & il faut être naturellement méchant & inhumain pour avoir la force & le talent de les exposer , comme vous l'avez fait , dans ces vers qu'on a même horreur de répéter.

En parlant de son mari.

Grimpé sur la Magistrature

Que cette expression est noble !

Un pere n'est qu'un homme , & l'on peut sensiblement

Remarquer ses défauts , en parler librement.

Belle leçon pour la jeunesse ! Un Philosophe , ce me semble , se contenteroit de dire : » remarquer ses défauts » en vue de les éviter , & se taire. «



A C T E II.

S C E N E. I.

C A R O N D A S.

J'avois toujours pensé que les Loix avoient tort.

La nécessité des Loix n'est fondée que sur la perversité des hommes. Tel est le langage des Philosophes. Sans cela, en effet, existeroient-elles ?

V A L E R E.

Le beau titre

Que l'avis d'une folle !

L'accueil qu'une Dame respectable fait aux gens à talens, quels qu'ils soient, la met à l'abri d'une pareille insulte.

En parlant du Public.

Parmi les animaux échappés au déluge,
Je doute qu'il en fût un plus sot.

Le Juvénal françois a dit à peu près la même chose, mais *non licet omnibus adire Corinthum.*

C A R O N D A S.

D'accord : mais

Il faut l'apprivoiser , le flatter.

V A L E R E.

V A L È R E.

Non , jamais ;
Il est pour le gagner des méthodes plus sûres.

On lui dit des injures.
Quelques-uns de ces traits , qu'on se dit à l'o-
reille ,
Au Public hébété , feront crier merveille.

» Comment donc ! « s'écria mon
Anglois » , il me paroît que les Au-
» teurs sont bien familiers avec le Pu-
» blic ; en effet , on lui dit des inju-
» res : sçavez-vous bien que cela seul
» suffiroit en certaine occasion pour
» ensanglanter le Théâtre de Londres.
» Mais « lui répondis-je en riant » le
» Public ici pousse l'indulgence jusqu'à
» la pitié : il n'y a que les personnali-
» tés qui , hors de-là , rapportent quel-
» quefois aux Auteurs des nazardes &
» autres bagatelles semblables. «

C A R O N D A S.

Tout devient donc permis ?

V A L È R E.

Excepté contre nous & contre nos amis,

C A R O N D A S.

Quoi ! M. , l'intérêt seul doit être écouté ?

B

V A L E R E.

La Nature en a fait une nécessité.

La franchise est la vertu d'un sot.

Tous les biens

Devroient être communs ; mais il est des
moyens

De se venger du sort , on peut avec adresse
Corriger son étoile , & c'est une foiblesse
Que de se tourmenter d'un scrupule éternel ;
Quoi ! traître ; me voler !

C A R O N D A S.

Non , j'use de mon droit ;
Je deviens Philosophe.

Avis au Public qui jusqu'aujourd'hui
ignoroit sans doute que la société des
Philosophes fût une académie de filouterie : les voilà enfin affichés pour d'honnêtes fripons ; & il ne reste plus qu'à les avancer d'un pas , pour les faire atteindre à la gloire des *Cartouches* , des *Rafats* , & des *Mandrins*.

S C E N E S III & IV.

Jeune homme , prens & lis.

Chacun sçavoit déjà que ces mots ,
d'une simplicité énergique , se trouvent

Je crois ce qu'il faut croire ;
J'ose le déclarer , je le dois , j'en fais gloire.

C'est fort bien fait ; & c'est encore mieux fait , quand on pratique ce que l'on fait si hautement profession de croire.

Et souvent la bêtise a fait des incrédules.

Et plus souvent encore elle a fait des crédules. L'histoire de tous les temps en porte la conviction , & nous devons nous estimer heureux de vivre dans un siècle aussi éclairé que le nôtre.

Ils ont l'art de détruire ;
Mais ils n'élevent rien

Il est vrai que les Philosophes ont l'art de détruire : mais quoi ? une multitude de mensonges & de préjugés ridicules ; non pas les dogmes de la vraie religion , ni la morale : il est vrai encore qu'ils n'élevent rien de ce qui porte le caractère du fanatisme & de la persécution ; & , (pour me servir des termes de M. de V* *). Ils cultivent en paix la raison & les lettres.

ACTE III.

SCENE I.

CRISPIN.

Animal à la fois misantrope & cynique ;
C'étoit vraiment un fou dans son espèce
unique.

On prétend (ce que j'ai peine à croire) que ceci regarde M. de M**, Philosophe en effet, dont la mémoire est si honorée chez tous les peuples, & particulièrement chez les Anglois.

SCENE III.

Cette scène, qui se passe entre les Philosophes, n'est qu'un tissu de fades complimens qu'on leur prête entr'eux, de sentimens odieux sur le compte de Cydalise ; & qui finit par une querelle de pédans grossiers, qu'un des Philosophes tâche de calmer ainsi.

Il n'est pas question, Messieurs, de s'estimer ;
Nous nous connoissons tous ; mais du moins la
prudence

Veut que de l'amitié nous gardions l'apparence.

l'on n'y voit qu'une absurdité monstrueuse.

De petits importants
Qui, pour avoir un ton, enrolés dans la secte,
Pensent avoir perdu leur qualité d'insecte.

Ne se réveillant pas aux traits de la satire,
Et ne devinant rien à ces éclats de rire,
Dont en tous lieux pourtant on les voit poursuivre ;

Il est ici question d'éclats de rire ;
Sçavoir aux dépens de qui MM. ? Mais
ont reconnoit gueres à ces coups de pinceau ceux que vous avez voulu peindre.

J'en prévois pour les mœurs d'étranges catastrophes,
Et je suis allarmé de tant de Philosophes.

Ce que rapporte M. de V**. en certain endroit occasionne en effet des réflexions à ce sujet.

» Qu'est-ce que des Philosophes ? « A dit une grande dame. Un homme grave a répondu. » Madame ce sont des gens » de sac & de corde, qui examinent » dans quelques lignes d'un livre en » vingt volumes in-folio, si les atômes

» sont infécables ou sécables ; si on
 » pense toujours quand on dort ; si
 » l'ame est dans la glande pinéale ou
 » dans le corps calleux ; si l'ânesse de
 » Balaam étoit animée par le Diable ;
 » selon le sentiment du R. P. B**. &
 » autres choses semblables , capables
 » de mettre le trouble dans les con-
 » sciences timorées des Tailleurs scru-
 » puleux de Paris , & des pieuses Re-
 » vendeuses à la toilette , qui ne man-
 » queront pas d'acheter ce livre , & de
 » le lire assidûment.

Crédule est devenu l'équivalent du sot.

Cela se rencontre vrai quelquefois, & c'est suivant les objets.

J'ai mon avis , Madame , & si je leur déplais ; J'en gémis , mais sur eux.

Héraclite gémissoit , pleuroit sur la conduite des hommes ; *Démocrite* en rioit : ils étoient en cela des foux uniques dans leur espèce ; ne suivant , je crois , que leur penchant naturel , sans prétendre opérer des merveilles : encore le dernier avoit-il pris le meilleur parti , sans avoir peut-être le même objet qu'*Arlequin*. *Ridendo castigat mores.*

une fois au commencement de l'interprétation de la nature par M. D**. Mais afin qu'on ne puisse les oublier, ils ont été répétés sept fois dans ces deux Scènes avec l'emphase la plus ridicule.

SCÈNE V.

Damis parlant des Philosophes.

Je ne prens point pour tels un tas de Charlatans,
Qu'on voit sur des tréteaux âmeuter les passans,
Qui mettent une enseigne à leur Philosophie.

On prétend que sans y penser vous
vous êtes donnés ici vous-mêmes en
spectacle.

De l'un d'entr'eux.

Malgré son ton capable & son air hypocrite,
Je ne fus point tenté de croire à son mérite;
Et je ne vis en lui, d'après tout ce tableau,
Qu'un Auteur assez bon dans un rôle à manteau

Comment pourroit-t-on être Tartuffe
& Philosophe? Les notions que l'on
a de l'un & l'autre prouvent qu'il ne
peut gueres y avoir de contraste plus
fort : j'en appelle à l'univers, comme
avoit coûtume de faire le R. P. C**.

CYDALISE.

Je croyois aux esprits, j'avois peur du tonnerre.

B ij

Quoi ! Cydalise n'auroit pas toujours conservé les mêmes sentimens ? Une femme se mettre au niveau des esprits forts ! Mais, en vérité, cela est étrange ; & (entre nous soit dit , MM.) ne doit-on pas en conscience proscrire la Physique comme le reste de la Philosophie ?

D A M I S.

Ce mot d'humanité ne m'en impose guère ,
Et par tant de fripons je l'entends répéter.

On a jugé ne pouvoir trop répéter
que les Philosophes n'étoient que des
fripons , afin que le Public en soit con-
vaincu à n'en pas revenir.

Et prête un beau dehors à leur avidité.

L'on peut être avide de belles ac-
tions & de l'estime publique , avide de
plaisirs , avide d'argent. Par exemple
moi , chetif Auteur que je suis , je n'ai
pû résister à la démangeaison de faire
imprimer cette lettre qui n'auroit dû
être connue que de vous. *Auri sacra
fames !*

D'aimer le genre humain , mais pour n'aimer
personne.

Chérir tout l'Univers, excepté leurs enfans.

Il n'y a rien à comprendre ici , &

honteux : après quoi ils prennent très-humblement congé par cette exclamation ; *Ah ! malheureux !*

Où ce papier étoit un talisman qui les retenoit malgré eux , opinion que je vous conseille d'insinuer au Public ! ou vous êtes forcé de convenir tacitement qu'il ne peut guères y avoir de dénouement , qui choque davantage la vraisemblance. Car il n'y a pas , j'imagine , autant de gloire à rester en but à un propos outrageant , qu'à attendre un ennemi de pied ferme.

S C E N E D E R N I E R E .

A la fin de cette scène on s'applaudit d'avoir démasqué les faux sages , en respectant les vrais.

Craignez , Messieurs , que votre discernement n'ait fait un terrible faux-bond : que le Public équitable tôt ou tard ne juge que vous vous êtes mépris à votre honte : ou que du moins il ne vous compare aux harpies de la fable , qui corrompoient tout ce qu'elles touchoient.

Cette lettre , Messieurs , ne vous paroîtra peut-être pas amusante , encore

moins nécessaire : de quel droit effectivement vous écrivai-je avec tant de franchise, puisque je n'ai pas l'avantage d'être en aucune liaison avec vous : mais telle est ma manie ; je cherche sans cesse à faire de nouvelles connoissances, sur-tout parmi les personnes d'une certaine volée. Prenez-vous en donc à la célébrité de votre nom : heureux ! si vous daigniez seulement me faire réponse, ce me feroit un brevet pour l'immortalité, & qui flatteroit presque autant mon orgueil, que si vous me faisiez monter sur la scène à mon tour.

J'ai l'honneur d'être avec un étonnement incompréhensible de vos talens, &c.

Mai 1760.

Tant de petits auteurs qui par orgueil nous
louent ,

Que je suis assuré qu'avec un peu d'encens
Nous leur ferions à tous abjurer le bon sens.

J'en ferois la gageure.

Mon Anglois, toujours prêt à parier
suivant la coutume de son pays, dit
qu'il s'offroit d'être de moitié de la
gageure contre les Auteurs de la Pièce ,
s'il arrivoit dès le lendemain à ces
mêmes Philosophes de leur donner de
l'encens.

SCENE VII.

CYDALISE.

Pour moi , je goûterois une volupté pure
A nous voir tous rentrer dans l'état de nature.

Que cette image a de charmes !
qu'elle est séduisante ! Elle a de quoi
plaire à la moitié de l'espèce humaine :
il n'y a que quelques ames timorées
qui puissent s'en scandaliser.

SCENE IX.

CRISPIN *allant à quatre pattes.*

Offre une attitude qui s'accorde peu

avec les bienféances du Théâtre National : de plus , il défigure son rôle par un excès de politesse , en portant la main au chapeau pour saluer l'assemblée des Philosophes.

C'est avec cette indécence , que l'on joue M. R ** de G ** , Philosophe que vous avez interprété , MM. , suivant vos idées singulieres.

Mais ne rapportons ici qu'un passage qui cadre , à peu de chose près , avec le sentiment de Cydalise.

J'ai cru que des habits devoient être commodes ,

Et rien de plus : encor dans un climat bien chaud

Le reste est sousentendu , & ce tableau n'est guères moins riant que l'autre.

S C E N E X.

Un billet déshabuse Cydalise , elle chasse les Philosophes. Mais il faut observer que , quoique certains de ne pouvoir se justifier , ils ont la complaisance de rester à la lecture qu'elle fait du billet , ensuite d'essuyer de sa part une assez longue tirade de reproches

S'il étoit vrai qu'ils ne se bornassent qu'à l'apparence de l'amitié (dont personne ne connoît pourtant mieux le prix , ainsi que des autres vertus sociales), ils causeroient moins de scandale que ceux qui mordent à belles dents des gens, dont il auroit été décent de ne combattre que les opinions philosophiques par un raisonnement ou sérieux ou enjoué.

SCENE IV.

Celle-ci n'est pas moins fade que la précédente. Les Philosophes y font le métier de vils adulateurs auprès de Cydalise , ce qui s'accorde mal avec l'orgueil qu'on leur prête. Ils y parlent des affaires des Rois avec le ton le plus méprisant : langage qui n'est propre qu'à ces esprits , qui , selon les circonstances , cessent d'être oisifs pour devenir turbulens, & qui joignent à ce ton celui de la partialité.

Voici un trait d'un ridicule remarquable :

Fi donc ! c'est se borner que d'être citoyen.

Etre citoyen , c'est un devoir qui n'est assurément pas inconnu aux Phi-

losofes , car ils le tiennent pour très-essentiel. Mais ce même devoir dispense-t-il donc le François de considérer (sans préjudice à sa patrie) le Lapon comme son semblable ? Ce sont ces mêmes Philosophes (suivant ce que j'ai lû quelque part), qui sont encore plus hommes que sçavans , & qui emploient leur sçavoir à défendre les droits de l'humanité.

CYDALISE.

Et si l'on peut parler sans fausse modestie ;
Excepté vous & nous , je ne découvre rien
Qui puisse être l'objet d'un honnête entretien.

Voilà , si je ne me trompe , une
platitute à laquelle il n'y a rien à dire.

CYDALISE.

Et le Public.

VALERE.

Vraiment , il décide en oïson.

Public sot ! public hébété ! public
oïson !

Ne doutez pas , MM. , qu'il ne vous
témoigne dans l'occasion une recon-
noissance qui réponde à un tel pané-
gyrique.

LES QUAND

A D R E S S É S

A M. PALISSOT;

Et publiés par lui-même.

1760.

A V I S.

*ON a répandu dans le monde beaucoup de petits Libelles Philosophiques contre moi , il m'en est tombé un entre les mains , & j'ai cru que , vraisemblablement , je ferais plaisir à l'Auteur en le faisant imprimer. Rien ne m'a paru plus convenable à la suite d'une apologie de ma Piece. **

* Lettre de l'Auteur de la Comédie des Philosophes au Public , pour servir de Préface à la Pièce.



NOTES UTILES,
OU

Prologue de la Comédie des
PHILOSOPHES.



QUAND on est Auteur de *Sardanapale* & des *Tuteurs*, quand on présente au Public un squelette mutilé de l'intrigue des *Femmes sçavantes*, revêtu des lambeaux du *Mechant*, du *Misanthrope* ;

A ij

& du Mémoire des *Cacouacs* ; quand on n'a inventé aucune Scène , aucune situation, quand on doit à Madame... l'unique Scene qui soit neuve , & qu'on a eu le seul mérite de l'écrire , on ne doit critiquer ni le *Fils naturel* , ni le *Pere de Famille* , parce que ces deux Pieces sont bien faites , parce que plusieurs morceaux de ces drames respirent le sentiment , & parce qu'ils portent l'empreinte du génie.

Quand on a gagné les Polichinelles de la Littérature , les Cuistres de Collège & jusqu'à des valets , pour applaudir & faire fracas dans le Parterre , on ne doit point accuser des hommes fort au-dessus de ces viles menées de cabales , de se faire un parti.

Quand on se réunit plusieurs fois la semaine avec des gens de son espece chez des Caillettes pour y déchirer sous l'apparence du

mépris ; ceux qu'on rougit d'être forcé d'estimer : on ne doit pas faire un crime à une femme honnête de recevoir des personnes respectables & considérées, on ne doit point jetter du ridicule sur son amour éclairé pour les Arts & pour les talens ; l'usage qu'elle fait de son esprit, de son bien & de son crédit en rendant toujours de bons offices, & ne nuisant jamais, doit la rendre respectable à tout homme qui a de l'honneur & des sentimens.

Quand on se trouve assez mal organisé pour être insensible aux beautés des Arts, & assez inepte pour ne pas entendre leur langue, on doit avoir assez de sens pour ne pas s'enorgueillir de son absurdité & de son ineptie, & on ne doit pas plaisanter les Artistes, sous peine de ressembler à un Negre brut qui rit de tout ce qu'il voit, sans y rien comprendre.

Quand on voit de la fierté où peut-être il n'y en a pas;

A iv

quand on trouve mauvais
 qu'un Auteur d'observations
 sur les mœurs dise *qu'il a*
vécu , tandis que celui qui
 instruit des mœurs étrange-
 res , dit sans qu'on le repren-
 ne , qu'il a voyagé ; quand
 on est choqué d'un trait tel
 que *jeune homme prens & lis* ,
 d'une expression telle que
je suis sous le charme , on
 doit en critiquant ces traits
 se donner de garde d'atta-
 cher trop d'importance à sa
 critique , parce qu'on mé-
 rite le nom que Quintilien

donnoit aux *Paliffot* de son temps , à ceux qui sont à l'affut des mots ; parce que *Platon*, *Cicéron*, *Pascal* ont pu faire une phrase répréhensible , parce qu'ils en ont fait plusieurs , & qu'ils sont cependant de grands hommes.

Quand on a la tête assez mal faite pour ne pas saisir le vrai sens d'un principe philosophique , on doit se rendre justice & se condamner à un silence éternel ,

A v.

sur des matieres & sur des ouvrages qui sont au-dessus de sa portée , on doit au moins n'avoir pas la mauvaise foi de présenter sous un jour odieux , une vérité soutenue par *Malbranche* , *Abbadie* , la *Roche-foucault* ; alors on ne fera pas dire aux Philosophes qu'on doit rechercher son intérêt personnel ; ils n'ont jamais dit qu'on le doit ; mais ils ont dit que l'homme ne peut être conduit que par son intérêt ; ils ont dit que l'in-

térêt bien entendu fait
 l'homme vertueux , mal
 entendu , l'homme vicieux ;
 n'a-t-on pas fait une ma-
 xime de ce mot de *Virgile* :
*Nous sommes tous entraînés
 par le plaisir ? n'es-ce pas un
 principe de S. Augustin que
 nous faisons nécessairement
 ce qui nous plaît le plus.*

Quant à ce que l'hom-
 me doit faire , tout Philo-
 sophe établit l'obligation
 que l'homme a d'être bien-
 faisant , de sacrifier même

ses desirs , ses penchans au bonheur des autres ; le Philosophe fait plus , il fait aimer cette obligation , ce devoir , il prouve que l'homme en le remplissant , consulte son intérêt , parce qu'il atteint le vrai bonheur que la pratique de la vertu donne toujours , & dont le vice ne donne jamais qu'une ombre vaine & passagere , l'intérêt est l'ame de tout ce qui respire , il meut à la fois les *Palissot* & les *Montesquieu*.

Quand on est connu dans
 le monde par des caresses
 perfides & des méchance-
 tés cruelles , quand on a
 aliéné par son ingratitude
 des Protecteurs vis-à-vis
 desquels on avait masqué
 ses noirceurs , quand on a
 plongé avec un fourire bar-
 bare le fer de la satire dans
 le cœur de ses amis qu'on a
 attiré dans les pièges de la
 flatterie , quand un homme
 a été chassé de chez M. Bou-
 ret pour avoir composé
 contre lui des vers calom-

nieux qu'il avait la bassesse d'imputer à *Poinçinet* son ami & son parent , quand il a répandu dans Paris le Vaudeville le plus sanglant contre *Patu* , chez qui il mangeait tous les jours ; il est fort mal venu d'imputer aux Philosophes un caractère dont il n'a trouvé le modele que dans lui-même.

Quand on a emprunté plusieurs fois de l'argent à l'Auteur de l'*Esprit* & qu'on lui en doit encore , on peut

se dispenser de calomnier
ses talens & son caractère,
& pour critiquer ses prin-
cipes il faudrait commen-
cer par être capable de les
entendre.

Quand on est redevable
de sa place d'Académicien
de Nancy à *M. Rousseau* de
Genève, on ne doit pas le
travestir avec impudence
sur la Scene ; si on n'a pas
l'ame assez belle pour goû-
ter le plaisir d'être recon-
naissant, on doit au moins

un hommage extérieur à cette vertu.

Quand on a fait une banqueroute constatée & circonstanciée dans un Mémoire imprimé de l'Auteur des *Cacouacs* , quand on a fait plusieurs vols , ou secrets ou publics , quand entre autres , on a volé à ses Associés leur part du Privilège des Gazettes Etrangères , on ne doit pas faire dire à un Valet qui vole son Maître , *je deviens Philo-*

sophe. 1°. Parce qu'on ne doit pas dire une bêtise.
2°. Parce qu'on ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu.

Quand on déchire tous les jours sans pudeur , & sans ménagemens la Religion & tout principe des mœurs , quand dans un repas on a fait abjurer le Christianisme à un homme entre deux vins , quand on s'est fait un jeu de le forcer à blasphemer & insult-

ter la Divinité, on ne doit pas taxer d'impiété des Philosophes exempts de superstition ; mais qu'il est téméraire d'accuser d'irreligion ; qui parlent de la Divinité avec respect , & qui, s'il n'ont pas l'hypocrisie de *Palissot*, en ont aussi peu la Licence.

Quand on a prostitué sa femme à Nancy & à Paris, & qu'on l'a fait renfermer lorsqu'elle n'a plus été lucrative, on ne doit pas ac-

cufer les Philosophes de
 n'être ni Amans , ni Maris ;
 on ne doit pas leur repro-
 cher de préférer l'intérêt
 fordide aux penchans les
 plus doux & les plus fa-
 crés ; calomnies noires &
 atroces démenties par leurs
 actions & par leurs ouvra-
 ges.

Quand on a poussé la lu-
 bricité la
 scélératesse. . . .
 la plume me tombe des
 mains. Les Parents de *Pa-*
lissot , & ses Amis , s'il en a ,

ſçavent ce que je pourrais dire, & mē trouveront bien modéré.

Quand un homme ſans mœurs, ſans religion, ſans probité, ſe couvre du manteau des *Chaumeix* & des *Hayers*, pour attaquer des Ecrivains dont il eſt jaloux, quoiqu'il n'ait paſ droit de l'être; quand il a écrit ſous la dictée des *Furies* la ſatyre la plus inconféquente & la plus calomnieuſe; quand il bleſſe tous prin-

cipes de l'honnêteté publique en déchirant sur la Scene des hommes qui font honneur à la Nation par leurs talens , à l'humanité par leur caractère , à la Philosophie par leurs mœurs , quand il a l'insolence de finir sa Pièce par ces Vers :

Tout Philosophe est banni de céans ,
Et nous ne verrons plus que les honnêtes gens.

Le Public ne doit pas sçavoir mauvais gré à un homme inconnu & obscur , qui n'est ni *Encyclopediste*

ni *Anti-Encyclopediste* , mais qui aime la vérité & la vertu , il ne doit pas , dis-je , lui sçavoir mauvais gré s'il dévoile l'infâmie de l'Auteur Satyrique.

C'est ici que l'on doit se rappeler ce principe ; il est de l'intérêt public que les méchans soient connus.

Les gens légers trouveront ces Notes trop sérieuses ; mais quand on dénon-

ce à l'exécration publique
un homme qui rompt les
liens les plus sacrés de la
Société, on ne peut & on
ne doit pas même songer
à être plaissant.

FIN.

Un Ecrit clandestin n'est pas d'un honnête
homme,
Quand j'attaque quelqu'un je le dois & me
nomme.

ce à l'association par laquelle
un homme qui rend les
biens les plus sacrés de la
société, on ne peut se en
ne doit pas même songer
à s'en plaindre.

FIN.

Un être chaste n'est pas d'un honneur
homme,
Grand, l'âme de l'âme, le doit de me
homme.

LES QUAND,

NOTES UTILES,

*Sur un Discours prononcé
devant l'Académie Fran-
çoise, le 10. Mars 1760.*

SIXIEME ÉDITION,

Augmentée des Si & des Pourquoi.

Noli molestus esse omnino litteris

• Majorem exhibeant ne tibi molestiam.

Phæd. Lib. IV.



A G E N E V E.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

LES QUAND,
NOTES UTILES,

*Sur un Discours prononcé de-
vant l'Académie Française,
le 10 Mars 1760.*

QUAND on a l'honneur d'être
reçu dans une Compagnie
respectable d'Hommes de
Lettres, il ne faut pas que la
Harangue de réception soit une satire
contre les Gens de Lettres; c'est insult-
ter la Compagnie & le Public.

QUAND par hazard on est riche,
il ne faut pas avoir la basse cruauté de
reprocher aux Gens de Lettres leur
pauvreté dans un Discours Académi-

que , & dire avec orgueil qu'ils déclament contre les Richesses , & qu'ils portent envie en secret aux riches ; premièrement , parce que le Récipiendaire ne peut savoir ce que ses Confrères moins opulens que lui pensent en secret. 2^o. Parce qu'aucun d'eux ne porte envie au Récipiendaire.

QUAND on ne fait pas honneur à son siècle par ses Ouvrages , c'est une étrange témérité de décrier son siècle.

QUAND on est à peine homme de Lettres , & nullement Philosophe , il ne sied pas de dire que notre Nation n'a qu'une fausse Littérature & une vaine Philosophie.

QUAND on a traduit & outré même la prière du Déiste composé par Pope , quand on a été privé six mois entiers de sa Charge en Province pour avoir traduit & envénimé cette formule du déïsme ; quand enfin on a été redevable à des Philosophes de la jouissance de cette Charge , c'est man-

quer à la fois à la reconnaissance, à la vérité, à la justice, que d'accuser les Philosophes d'impiété, & c'est insulter à toutes les bienfaisances de se donner les airs de parler de Religion dans un Discours public, devant une Académie qui a pour maxime & pour loi de n'en jamais parler dans ses Assemblées.

QUAND on prononce devant une Académie un de ces Discours dont on parle un jour ou deux, & que même quelquefois on porte aux pieds du Trône; c'est être coupable envers ses Concitoyens d'oser dire dans ce Discours que la Philosophie de nos jours *sappe les fondemens du Trône & de l'Autel*. C'est jouer le rôle d'un délateur d'oser avancer que la haine de l'autorité est le caractère dominant de nos productions, & c'est être délateur avec une imposture bien odieuse, puisque non-seulement les gens de lettres sont les sujets les plus soumis, mais

qu'ils n'ont même aucun privilège, aucune prérogative qui puisse jamais leur donner le moindre prétexte de n'être pas soumis. Rien n'est plus criminel que de vouloir donner aux Princes & aux Ministres des idées fausses sur des Sujets fideles, dont les études font honneur à la Nation; mais heureusement les Princes & les Ministres ne lisent point ces Discours, & ceux qui les ont lus une fois ne les lisent plus.

QUAND on succede à un homme bizarre, qui a eu le malheur de nier dans un mauvais Livre les preuves évidentes de l'existence d'un Dieu; tirées des desseins, des rapports & des fins de tous les Ouvrages de la Création, seules preuves admises par les Philosophes, & seules preuves consacrées par les Peres de l'Eglise; quand cet homme bizarre a fait tout ce qu'il a pu pour infirmer ces témoignages éclatans de la nature entière; quand

ces preuves frappantes qui éclairent tous les yeux , il a substitué ridiculement une équation d'algebre , il ne faut pas dire à la vérité que ce raisonneur étoit un Athée , parce qu'il ne faut accuser personne d'athéisme , & encore moins l'homme à qui l'on succède : mais aussi ne faut-il pas le proposer comme le modele des Ecrivains religieux ; il faut se taire , ou du moins parler avec plus d'art & de retenue.

QUAND on harangue en France une Académie , il ne faut pas s'emporter contre les Philosophes qu'a produit l'Angleterre , il faudroit plutôt les étudier.

QUAND on est admis dans un Corps respectable , il faut dans sa Harangue cacher sous le voile de la modestie l'insolent orgueil qui est le partage des têtes chaudes & des talens médiocres.

LES SI.

S*I on n'est pas Homme de Lettres, quoiqu'on ait beaucoup lu & beaucoup écrit, quoiqu'on possède les langues & qu'on ait fouillé les ruines de l'antiquité, quoiqu'on soit Orateur, Poète ou Historien, on l'est encore moins lorsqu'on n'a qu'une érudition superficielle, qu'on ignore l'Antiquité, qu'on n'est pas Historien, & qu'on se réduit à n'être qu'un Rhéteur emporté & un Poète médiocre.*

*S***I on n'est pas Philosophe pour avoir fait des Traités de Morale & de Métaphysique, atteint les hauteurs de la Géométrie, & révélé les secrets de l'Histoire naturelle, on l'est encore moins lorsqu'on ignore ces choses & qu'on s'avise d'insulter à ceux qui les savent.**

*S***I pour être Homme de Lettres &**

Philosophe il faut être vertueux & Chrétien, Homère & Horace n'étoient pas Homme de Lettres, Socrate & Platon n'étoient pas Philosophes.

Si la haine de l'autorité étoit le caractère dominant des productions de notre littérature, il faudroit faire connoître & punir les Auteurs séditieux qui consacreroient dans leurs Ouvrages l'esprit de révolte & le mépris des loix ; mais si les Gens de Lettres ne sont pas coupables de ces excès, si c'est le fanatisme même de leurs persécuteurs qui a mis le poignard aux mains d'un parricide, il faut avoir en horreur celui qui les calomnie.

Si les Gens de Lettres étoient séditieux, ils le seroient sans prétexte & sans intérêt ; mais si ceux qui les accusent de sédition attentoient à l'autorité du Souverain, ils auroient des prétextes qu'on a souvent fait valoir, & des intérêts qu'on n'a jamais négligés.

Si un homme qui accuse les Philosophes de vouloir saper les fondemens du Trône & de haïr l'autorité, avoit peint de couleurs odieuses une recherche des possessions des Citoyens, sagement ordonnée par le Souverain, s'il avoit appelé cette recherche un *genre d'Inquisition*, ressemblant à un *dénombrement d'esclaves*, si ce même homme avoit osé envenimer, par une ironie insolente & injuste, l'attention que son Roi a donnée à des essais d'Agriculture, si dissimulant ce qu'il y a de louable dans ces amusemens vraiment dignes d'un Monarque, il n'y avoit trouvé qu'une occasion de lui dire avec amertume : *Sire, des spéculations, des machines qu'on vous présente, des efforts faits sous vos yeux ne rendront pas nos champs moins incultes ; le Parc de Versailles ne décide point de l'état de nos Campagnes.* Cet homme après avoir insulté de la sorte à l'autorité, ne seroit-il pas bien imprudent d'accuser des

Citoyens paisibles & soumis, de haine pour l'autorité.

Si un Prince s'exagere les malheurs de ses peuples, qui n'ont pas besoin d'être exagérés pour être sentis, il ne faut pas dire que ce sentiment de bonté du Monarque suffit pour adoucir les malheurs de ses Sujets, parce que la bonté des Princes doit être agissante comme celle de la divinité & qu'une pareille maxime tendroit à la détourner d'agir; mais heureusement nos Princes ne se conduisent pas d'après les maximes de l'Auteur du discours.

Si un homme dont l'intérêt guide toutes les démarches, veut flatter l'autorité après l'avoir publiquement insultée, il ne doit pas se permettre de passer sans intervalle au dernier degré de la flatterie; parce que celui qu'il voudroit flatter n'ayant pas oublié l'insulte, verroit trop clairement que le changement dans le ton, ne prouve autre chose qu'un changement dans les intérêts,

Si les gens de lettres sont divisés entre eux, il faut regarder cette division comme une suite de la faiblesse humaine, & ne pas s'en prévaloir pour décrier la littérature ; mais si ceux qui déchirent les gens de lettres sont animés du même esprit que l'Auteur du discours, si ce déclamateur leur donne lui-même l'exemple de cette fureur, de quel front ose-t-il la reprocher à son siècle ?

Si quelque homme de Lettres s'élève contre ce que la naissance & les dignités ont de plus éminent en écrivant une satire personnelle, un Gouvernement modéré le punira en proportionnant la peine à l'injure & en estimant l'injuré avec équité ; mais si quelques gens de Lettres fuyent le commerce des Grands, s'ils ne sont pas de vils flatteurs, s'ils jugent l'homme au travers de son rang, s'ils écrivent que tous les hommes sont égaux ; il faudra estimer ces sentimens en eux, ou ne pas les calomnier lorsqu'on ne peut y atteindre.

Si ne faut pas afficher dans le Suncuaire des Lettres l'anathème qui les proscriit , que doit-on dire d'un Discours à l'Académie qui n'est qu'une satire des Lettres & de ceux qui les cultivent ?

Si les Bibliothèques formées des ouvrages de notre siècle n'étoient qu'un recueil d'écrits scandaleux , frivoles ou insolens , on pourroit y trouver la priere du Déiste , le voyage de Provence, &c. Et le Discours prononcé le 10 Mars à l'Académie Française.

Si l'Auteur de ce Discours n'étoit pas fort touché de l'honneur qu'on lui faisoit en le recevant dans une compagnie respectable , il pouvoit cependant s'abaisser aux expressions de la reconnoissance que les Corneilles & les Racines ont employées , il ne devoit pas dire à ses Confreres pour tout remerciement qu'il a été appelé par leurs suffrages , ou il devoit ajouter qu'il les avoit déjà demandés sans les obtenir.

Si la mort de M. de Maupertuis a été fort édifiante, il ne faut pas en prendre occasion de décrier la vie de quelques Philosophes qui pourroient mourir aussi chrétiennement que lui.

Si M. de Maupertuis a défavoué les conséquences qu'on a voulu tirer de ses opinions Métaphysiques sur l'essence de la Matière, & s'il s'est justifié sur le reproche d'irréligion, on peut croire qu'il n'avoit pas prévu ces conséquences, & qu'il étoit tout-à-fait revenu des principes qu'on prétend qu'il avoit affichés dans sa jeunesse ; mais il ne faut pas donner sa justification comme une Formule que doivent suivre tous ceux qui seront accusés de la sorte ; il ne faut pas dire que celui qui croit une Religion révélée étoit tout, parce que les Juifs, les Luthériens, les Calvinistes, les Sociniens même croient la Révélation, prononcent ce mot si décisif, & ont encore beaucoup de

choses à croire ; & sur-tout il ne faut pas communiquer à l'Académie Françoisé cette observation Théologique fautive & déplacée comme trop importante pour la laisser échapper.

Si M. de Maupertuis a été accusé fausement de liberté de penser, cet exemple même devoit rendre l'Auteur du Discours plus circonspect dans ses jugemens, & plus retenu à former la même accusation.

Si la Religion n'étoit pas assez respectée dans quelques Ecrivains modernes, il faudroit travailler à les convaincre & à les éclairer ; mais il ne faut ni calomnier les gens de Lettres qui la respectent sans la prêcher, ni être le dupe de ceux qui la prêchent sans la respecter.

Si l'Auteur du Discours prononcé à l'Académie, le 10 Mars 1760 n'a pas prévu l'opinion qu'il a donné de lui à beaucoup d'honnêtes gens, il est bien aveugle ; mais s'il l'a prévue, *illi robur & as triplex.*

LES POURQUOI.

POURQUOI Mr. L. F. a-t-il été reçu à l'Académie? c'est qu'il a fait six mille petit Vers, dont personne ne fait un seul, & une Tragedie dont on ne parle point hors du Theatre, & que lorsque les grands talents sont rares, on a de l'indulgence pour les talens médiocres.

POURQUOI Mr. L. F. a-t-il employé la moitié de son Discours à déclamer contre l'Incrédulité & à décrier les gens de Lettres? c'est que la réputation d'homme zélé peut lui devenir encore plus utile que ne lui a été celle d'homme de Lettres.

POURQUOI a-t-il justifié si chaudement, sur l'article de la Religion, M. de Maupertuis qui est mort & qu'on n'accusoit plus? pour rendre

odieux ceux qui vivent & qu'on accuse.

POURQUOI avance-t-il qu'on ne peut être Philosophe sans être Chrétien ? Parce que ce n'est qu'en qualité de Chrétien qu'il peut prétendre à la Philosophie.

POURQUOI a-t-il fait une Instruction Chrétienne, au lieu d'une Harangue Académique ? Parce qu'il a composé son Discours, bien moins pour être récité à l'Académie, que pour être lu ailleurs.

POURQUOI l'a-t-il débité avec tant de hardiesse ? Par la raison que lorsqu'on insulte les gens chez eux, il faut les insulter hardiment, de peur d'être jeté par les fenêtres.

POURQUOI dit-il que l'Académie n'a reçu dans son sein que des esprits sages, pleins de sentimens épurés sur tout ce qui fait l'objet de notre culte & de notre vénération ? Pour faire entendre tout le contraire.

POURQUOI dit-il que les gens de Lettres se déchirent ? Afin qu'on les déchire encore davantage.

POURQUOI dit-il que les gens de Lettres enseignent à mépriser les plus grands modèles ? Est-ce que les gens de Lettres méprisent Corneille & Bossuet ? Pour recuser d'avancer sur ses ouvrages le jugement des gens de Lettres.

POURQUOI dit-il que les gens de Lettres portent envie en secret aux Riches ? Afin de se consoler de la privation de beaucoup de choses, que les richesses lui laissent encore à envier aux gens de Lettres.

POURQUOI accuse-t-il les gens de Lettres de s'élever avec une liberté cynique contre la naissance & les dignités ? Pour trouver à sa haine pour les gens de Lettres, un appui dans les personnes respectables par leur naissance & leurs dignités.

POURQUOI l'Anteur du Discours

dit-il en 1760. que le Roi s'exagère les malheurs de ses Sujets : que cela seul suffit pour les adoucir : que les François chers à leur Maître ne peuvent jamais être malheureux ; après avoir dit en 1756. au Roi lui-même : Sire , toutes les especes d'Impôts sont accumulées sur vos Sujets ils y succombent ils sont traités plus impitoyablement que des Parçats... on exerce sur eux des vexations horribles... ayez pitié d'un peuple épuisé sortez de cette enceinte de Palais somptueux , de ce concours de Courtisans fastueux Vous verrez un Empire qui sera bientôt un Désert... les Terres sont semées dans les larmes & moissonnées dans l'affliction ... vos Sujets ont la certitude accablante d'être long-temps malheureux. POURQUOI cet homme est-il ainsi en contradiction avec lui-même ? Ce n'est pas que la situation des Peuples soit devenue meilleure ; mais c'est que la sienne a changé.

POURQUOI prenons-nous la peine
d'écrire des Réflexions que toutes les
personnes raisonnables ont faites sur
le Discours prononcé le 10 Mars ?
Pour faire bien comprendre à l'Auteur
de ce Discours, que tout le monde
n'est pas dupe du zèle affecté qu'il a
fait paroître ; pour dénoncer au Public
en sa personne une Secte nouvelle de
faux dévots, qui menacent également
les Lettres & la tranquillité publique,
& afin qu'on ne confonde pas les vrais
dévots modérés & modestes, qu'il
faut respecter, avec les dévots politi-
ques & persécuteurs qu'il faut détester.

ÉPÎTRE
DU
DIABLE,

A
M. D E V * * *

A. Genève.



M. D C C. L X.

THE

WALL

Avis de l'Éditeur.

J'Ai servi deux ans Monsieur de V... en qualité de Copiste: je rédigeais ses Variantes, & il ne me donnait que dix écus par mois. Je laisse à juger s'il y avait quelque proportion entre les honoraires & le travail. D'ailleurs comme je n'étais point d'humeur à m'extasier sur le mérite de ses ouvrages, & que je voulais entendre la Messe le Dimanche, il me traitait assez cavalièrement. Il s'était flatté néanmoins de faire de moi un Philosophe: mais voyant à la fin qu'il y perdait son tems, il m'a renvoyé comme un Papistre incorrigible, & indigne de participer aux mystères de la Philosophie. Quelques mois auparavant, pendant un voyage qu'il fit à Berne, je surpris sur son bureau un écrit singulier, griffonné en très-petits caractères d'un jaune soûlé, sur une feuille de parchemin noir. C'était des vers Français: j'en parcourus une vingtaine à l'aide d'une loupe. Mais quel fut mon étonnement, quand je lus au bas de la page la signature de Lucifer ! Mon Maître, disais-je en moi-même, serait-il en commerce avec le Diable ? Quel homme ! ô mon Dieu, faites-lui miséricorde ! je tremblais de tous mes membres, les cheveux me dressaient à la tête, & il me semblait déjà voir autour de moi une légion d'esprits infernaux. Cependant je m'armai du signe des Chrétiens, & m'étant remis peu-à-peu de mon trouble, je me sentis enfin assez de force pour lire cet écrit avec attention, & pour en tirer une copie. Je la portai quelque tems après à un honnête Curé du voisinage, qui en trouva la forme & le style très-diabolique. Voilà, me dit-il, une pièce dont on pourrait tirer parti. Le père du mensonge y dit d'assez bonnes vérités; & s'il est vrai qu'il soit l'auteur de ce Poème, il a raison

de recommander à son ami de ne le point imprimer. Vous feriez bien vous, de lui jouer le tour : il faut l'attraper ; il en attrape bien d'autres. Je doute fort néanmoins qu'il ait assez de loisir & de tranquillité pour rimer. Mais pour votre Maître, vous devez être très-rassuré sur son compte : allez, je connais l'homme, il n'est certainement point sorcier.

J'étais bien tenté de suivre le conseil de ce bon Curé ; mais je devais craindre le ressentiment de M. de V... tant que je resterais à son service. Je ne le crains plus maintenant ; & s'il m'accuse d'infidélité, je le laisserai dire : le Curé qui est un excellent ca-suiste, a levé tous mes scrupules.

*D'ailleurs je ne crois pas que l'Epître dont il s'agit ici, soit une satire ; mais si c'en est une, M. de V... aurait très-mauvaise grace de s'en plaindre, lui qui déchire toute la terre, & se tue pourtant de dire qu'il est un sage, & qu'il n'écrit point de Sa-tyres. **

| * Voici comment s'exprime M. de V... dans sa lettre à l'Au-
teur du Mercure, II volume de Janvier 1760..

« La Satyre en vers, & même en beaux vers, est aujour-
» d'hui décriée, à plus forte raison, la satire en prose, sur-
» tout quand on y réussit d'autant plus mal, qu'il est plus
» aisé d'écrire dans ce pitoyable genre.... Si dans la crise où
» est l'Europe, & dans les malheurs qui désolent tant d'E-
» tats, il est encore quelques amateurs de la littérature qui
» s'amuse du bien & du mal qu'elle peut produire, je les
» prie de croire que je méprise la Satyre & que je n'en fais
» point. » Après une déclaration si formelle, qui se serait at-
» tendu à voir éclore le *P. Diable, la Vanité, le Russe & l'E-*
coffaise ?


EPITRE



É P Î T R E DU DIABLE,

A

M. D E V * * *

 Rgane furibond de l'Ange de ténébres ,
Qui souffle dans ton cœur la rage de
rimer ;

Toi dont les ouvrages célèbres
Instruisent cent Grimauds dans l'art de blasphé-
mer ;

Lieutenant des Enfers , & Diable à plus d'un titre ,
Reçois , mon digne ami , cette infernale Epître ;

Mais garde-toi de la faire imprimer.

Tes ouvrages divers , ton Cothurne , ta Lyre ,
Tes Fastes imposteurs nous ont plu tellement ,

Que je t'en dois un compliment

Au nom des grands de mon empire :

Reconnoissant de bonne foi ,

Qu'à trouver les moyens d'en étendre les bornes ,

Tout Diable que je suis , je le suis moins que toi ,
 Et ne te passe que des cornes.
 Je me lourai toujours de *Manès* (1) de *Socin* , (2)
 De l'amant défroqué (3) de la jeune *de Borre* ,
 Du zèle impétueux de Maître Jean *Calvin* ,
 Et des soins fortunés de tant d'autres encore ,
 Tous ennemis fougueux du Pontife Romain ,
 Et de la Messe que j'abhorre.
 Mais en fait d'irréligion ,
 D'extravagance , & de blasphème ,
 Nul ne peut sans présomption ,
 Te contester le rang suprême.
 Plusieurs de ces fiers ennemis
 Qui disputaient les clefs aux Ministres fidèles ,
 Des monumens du peuple circoncis ,
 Ont respecté du moins les preuves immortelles :
 De la Religion interprètes rebelles ,
 Ils la défiguraient , mais tu l'anéantis.

(1) *Manès* , Hérésiarque extravagant du III siècle , & le chef de la Secte des Manichéens. Il se disait le S. Esprit , & enseignait qu'il y avoit deux principes , l'un bon , & l'autre mauvais. Sa Doctrine conforme en partie à celle de Pythagore , est pleine de réveries & d'absurdités. Il fut écorché vif par les ordres du Roi de Perse , & son corps servit de pâture aux bêtes.

(2) *Socin* [*Faufte*] né à Sienne en 1539 , fut le chef des Sociniens ou Unitaires. Il puisa sa doctrine dans les écrits de son Oncle *Lélie Socin* , & combattit la Divinité de *Jésus-Christ*.

(3) *Martin Luther* , *Augustin*. Il épousa une Religieuse nommée *Catherine de Bore* , qu'il avoit débauchée , après son apostasie.

Bien est-il vrai que ton système

Est par fois un peu gauche, efflanqué, chancelant ;

Et que tel mot que tu crois un dilème ,

N'est qu'un sophisme impertinent.

Mais dès qu'un raisonneur est léger & brillant ,

Il a toujours assez de force :

Soit vertu ou sçavoir , dans le siècle présent ,

Le fond n'est rien , tout dépend de l'écorce.

Eh ! qui sçait mieux que toi, répandre en ses écrits,

L'illusion du coloris ,

Le vernis & la broderie ;

De traits sententieux saupoudrer son jargon ,

Rajeunir des lambeaux de vieille friperie ,

Ou faire un mets piquant de quelque rogaton ?

Annales & Philosophie ,

Politique , Géométrie ,

Morceaux Flamans, Britanniques, Germaines,

Et bribes de Théologie

De Brachmanes , de Mandarins ,

Du Congo , de l'Abyssinie ,

Tout se confond , tout est accumulé ,

Tout fermente & bouillonne en ton cerveau brûlé.

Tu changes , quand tu veux , de forme & de na-

ture ,

Pyrrhon la nuit & Socrate le jour ;

Tantôt *Rimeur suivant la Cour* ,

Tantôt Zénon , & tantôt Epicure.

Tu peux chanter sur tous les tons ,

[Sauf néanmoins sur le ton de Pindare]

Ta trompette ébauche des sons.

Qui

Qui manquaient aux Français pour l'épique fanfare.

Mais si jamais Satan a dit la vérité,
Je soutiens que tes vers, chefs-d'œuvres de scandale,

Auraient bien moins d'attrait, & de célébrité,
Si tu ne les frappais sur l'enclume infernale,
Au bon coin de l'impiété.

Pour enlever tous les suffrages,
Tu compris qu'il fallait, dans tes premiers ouvrages,

Rassurer les mondains, flatter tous les penchans,
Démolir, foudroyer, ou rendre ridicules
D'étranges vérités qui révoltent les sens,
Et de ta rage enfin armant les incrédules,
Japer contre Dieu-même, & mordre ses enfans.

Ainsi tu debutas en bravant le tonnerre,
Et soudain tes succès passèrent ton espoir :
Ton mérite forçait mes sages d'Angleterre,
A te céder la palme du sçavoir.

Ta main brisait le joug d'un pénible devoir,
Tu réformais le monde, & grace à ton génie,
De la Religion l'injuste tyrannie
Perdait dans tous les cœurs son antique pouvoir.

Car en dépit de l'écriture,

Et de la foi de tous les tems,

Celui qui régit la nature,

Ce Dieu l'espoir des bons, & l'effroi des méchans,
N'était plus, selon toi, qu'un Monarque en peinture,

Tel que ces Princes paresseux ,
 Roitelets casaniers de vos fastes antiques ,
 Qui dans les festins & les jeux ,
 Buvaient l'oubli des misères publiques ,
 Et libres de tous soins , ne vivaient que pour eux.
 Ce Dieu de l'univers , inutile pagode ,
 En laissait le timon , pour sommeiller en paix ,
 Et l'aveugle Destin réglant tout à sa mode ,

Etait son *Maire du Palais*.

Si ce frivole Titulaire ,
 Qui s'obstinait à se cacher ,
 Ne se mêlait d'aucune affaire ,
 Si rien ne pouvait le toucher ,
 Pourquoi follement s'enticher ,
 De l'espérance de lui plaire ,
 Ou de la peur de le fâcher ?

Sans équité , sans bonté , sans clémence ;
 Que faisait aux mortels son oisive puissance ,
 Et devaient-ils la réclamer ?

C'était déjà beaucoup de ne point entamer
 Son domaine & son existence ;
 Mais le servir , mais le craindre & l'aimer ;
 C'était outrer la complaisance.

De là , suivant le fil d'un si bel argument ,
 L'esprit émancipé sautait légèrement
 De conséquence en conséquence ;

Le cœur trouvait par-tout un encouragement ,
 Un champ vaste & fécond s'ouvrait à la licence.
 On pouvait au besoin fourber adroitement ,
 Se parjurer , trahir la confiance ,

De

De Naboth (1) écrasé dévorer la substance ;

Piller la veuve , opprimer l'orphelin :

Pour cent tendrons formés aux ébats de Cythère ;

Tapisser des ferrails en brocard , en satin ,

En tableaux de *Boucher* , en vernis de *Martin* ;

Et pour l'infortuné qu'assiége la misère ,

Avoir un cœur d'acier , des entrailles d'airain ,

L'ame d'un Diable , ou l'ame de V.....

Le luxe devenait l'éternel instrument

Du pouvoir & de l'abondance ,

La débauche un délassément ,

La mollesse une bienfaisance.

Et qu'était la vertu , qu'un ridicule effort ,

Qu'un pitoyable objet d'orgueil & de folie ,

Sans récompense après la mort ,

Et sans profit pendant la vie ?

Insensé , le mortel ennemi de ses jours ,

Qui , sans respect du tems si rapide en son cours ,

Semait d'épines son passage ,

Et qui dans la saison des ris & des amours ,

Libre d'en profiter , en dédaignait l'usage.

Ainsi donc l'on devait , sans étaindre l'avenir ,

n'avoir plus d'autre loi que la loi du plaisir ,

Suivant sa pente & sa méthode ;

Tout semblait arbitraire , innocent & permis ,

Et rien n'était à mon avis ,

Si consolant , ni si commode.

Aussi de ta doctrine on reconnut le prix ,

(1) Voyez l'Ancien Testament , histoire des Rois.

Si bien que dans Berlin, dans Londres, dans Paris,
 Tes merveilleuses rapsodies
 Te firent proclamer par tous nos beaux-esprits,
 Le Patriarche des impies,
 Des Loix de Jéhova superbes ennemis,
 Et fléaux de quiconque ose croire en son fils.
 Ce choix fut confirmé chez nous en plein Chapitre,
 Et tu n'as pas depuis démenti ce beau titre.
 Parmi ces Ecrivains conjurés contre Dieu,
 Tu sçus te distinguer en tout tems, en tout lieu ;
 Comme leur chef & leur modèle ;
 Et j'en suis bien reconnoissant,
 Car mon domaine florissant
 S'est accru de moitié chez la race mortelle.
 Sur-tout le climat des Badauts
 Sera dans peu mon plus noble héritage ;
 Ses habitans sont un peuple volage,
 Qui sçait le mieux gober tes préceptes moraux,
 A l'hameçon du beau langage.
 Tous ces roquets de l'Hélicon,
 Que fait hurler la *Tragicomanie*,
 Facteur, Clerc, ou Commis, petit-Maître, &
 Poupon
 En manteau court, en rabat de linon,
 De res dogmes fameux ont la tête farcie :
 Du bel-esprit tous prennent l'écusson,
 En professant ta doctrine chérie.
 L'un croit le culte indifférent,
 Et confond le Bramin avec le Catholique ;
 Et l'autre l'abandonne au vulgaire ignorant,
 Comme

Comme une vaine & frivole pratique.

Ici c'est un Réformateur ,
 Qui blâme certains rits du sacré ministère ,
 Qui dogmatise avec fureur ,
 Contre la foi d'un antique mystère ,
 Et d'un pénible aveu dispense le pécheur.
 Puis controllant la richesse des Moines ,
 La pompe des Prélats , la table des Chanoines ,
 Et taxant le clergé de mille autres abus ,
 Dit que , pour appaiser tant de vives allarmes ,
 Il faudrait marier tous vos jeunes Reclus ,
 Capucins , Récollets , Jacobins , & grands Carmes.
 Là c'est un esprit-fort ou lascif , ou glouton ,
 Qui , pour analyser la nature de l'ame ,
 Vous soutient que l'étui vaut autant que la lame ,
 Et la fait dépérir , ou croître à l'unisson ,
 Avec l'ame d'une huître , ou d'un colimaçon.

Voilà quel est le catéchisme
 De tes disciples à Paris :
 J'avais besoin de tes écrits ,
 Pour y couler à fond la barque du Papisme.
 Depuis trente ans que tes travaux
 Ont fertilisé ce rivage ,
 Je vois de jour en jour qu'il enfle mes impôts ,
 Et me rapporte davantage.
 Il m'en vient chaque mois de friands manivaux
 De réprouvés de tout étage ,
 Dûment bardés de péchés capitaux :
 De gros richards calcinés de luxure ,
 Ou gangrenés d'avarice & d'usure :

Des fripons , des coquins de toutes les couleurs ,
Des intriguans & des appareilleurs.

Eh ! que ne dois-je pas à l'excès de ton zèle ,
Pour seconder mes généreux desseins ,
En suivant la trace fidelle

Des *Bayles* & des *Arétins* ? (1)

Ton *Uranie* est une œuvre immortelle
Ta *Religion naturelle*

Obscurcit à jamais les plus fiers Ecrivains.

Je voudrais en être le père ,
Ainsi que de l'Epître agréable & légère , (2)
Où brille l'antithèse , & l'étrange conflit

De la *grace de Jesus-Christ*
Avec les *trois graces d'Homère*.

Mais le prodige du sçavoir ,
C'est ta *Pucelle* incomparable.

Il ne nous manquait plus que ce livre admirable ,
Pour consommer ta gloire , & combler mon espoir.

(1) Arétin [Pierre] natif d'Arezzo , vivait au XVI^e siècle. Il s'est rendu célèbre par ses écrits obscènes & satyriques. C'était un esprit médiocre , mais audacieux & vain à l'excès. Il mit à contribution plusieurs Princes de son tems , qui redoutaient sa plume ; & eut même l'insolence de faire frapper une médaille , où les Monarques lui présentaient des tributs , avec cette légende : *P. Aretinus flagellum Principum*. Ses flatteurs lui déferèrent un titre encore plus superbe , & l'appellèrent , *il divino Aretino*. Néanmoins quelques Princes d'Italie qui n'étaient pas endurants , au lieu de lui payer tribut , lui firent donner cent coups de bâton , ce qui produisit un si bon effet , qu'il renonça à la satire , & ne fit plus que des ouvrages de piété. On prétend même que sa conversion fut sincère. Cette manière de châtier les Poètes mordans & satyriques est fort ancienne , mais elle ne les corrige pas toujours.

(2) Epître au Cardinal Querini.

Que de rians tableaux ! que de jolis blasphèmes !

Oh ! que tu dois t'en applaudir !

Ton esprit y surpasse , il en faut convenir ,

Nos intelligences suprêmes :

Je désirais tous les enfers ,

Le Diable le plus docte en cynique peinture ,

De forger en dix ans un écrit si pervers ,

Si fertile en scandale , & si riche en ordure.

Lorsque tu publias ce volume charmant ,

Ce modèle parfait de rimes dissolues ,

J'en eus tant de plaisir & de contentement ,

Que trois ou quatre fois j'épiai le moment

De te haper , en planant dans les nues.

Je brûlais de payer tant d'utiles forfaits

Dans cette demeure profonde ;

Mais j'ai senti que , pour mes intérêts ,

Il valait mieux encor te laisser dans le monde ,

Où tu servais l'Enfer avec tant de succès.

Et bien me fâche que ta course

Panche si fort vers ces gouffres brûlans ;

Je prévois trop quelle ressource

Je vais perdre chez les vivans.

Mais après tout je m'en console ;

Quand tu seras dans nos cantons ,

Toutes les classes des Démons

Iront s'instruire à ton école ,

Et profiter de tes leçons.

Je te puis assurer , foi d'Archange rebelle ,

Que tu seras le bien venu ,

Et dignement fêté dans le rang qui t'est dû ,

Parmi

Parmi les Citoyens de la braise éternelle :

Eh ! quel régal pour toi , de trouver en ce lieu

Toute la clique de tes sages ;

D'entendre & d'admirer ces ennemis de Dieu ,

Vantés par-tout dans tes ouvrages !

Toland , (1) & *Spinoza* , (2) *Beker* , (3) *Hobbes* ,

(4) *Wolston* , (5)

Maillet , (6) *Collins* , (7) & leurs semblables ,

Et l'éternel honneur (8) de l'humaine raison ,

(1) Toland [Jean] nâquit en Irlande en 1670. On ne sçait rien de certain de son origine ; & il ne se défendait point trop du reproche qu'on lui faisait d'être bâtard. Il fut élevé dans la Religion Catholique , mais il ne tarda pas à embrasser la Religion Protestante. Ensuite il devint Athée , & persista jusqu'à la fin dans son opinion. On lit ces mots dans son épitaphe qu'il composa quelques jours avant sa mort. *Spiritus cum aethereo patre à quo prodiit olim , conjungitur.*

(2) Spinoza [Benoît] fils d'un Juif Portugais , nâquit à Amsterdam en 1632. Il a réduit en système l'athéisme. Il établissait comme son premier principe , que Dieu est la seule substance qu'il y ait dans l'univers , & que tous les autres êtres ne sont que des modifications de cette substance.

(3) Becker [Balthazar] né dans la Frise en 1634 , fut Ministre à Amsterdam. Son monde enchanté est , pour ainsi dire , l'apologie du Diable.

(4) Hobbes [Thomas] né en Angleterre en 1588 , a fait des ouvrages qui l'ont rendu suspect d'Athéisme.

(5) Wolston [Thomas] Anglois , né en 1660. Il prétendit prouver que les miracles du nouveau Testament ne sont que des allégories.

(6) Maillet, Consul au grand Caire. Son Telliamed est entre les mains de tout le monde.

(7) Collins [Antoine] Anglois né à Heston en 1676 , a eu des sentimens fort opposés à la saine Doctrine.

(8) Bayle , c'est ainsi qu'il est qualifié dans les Oeuvres de Monsieur de V . . .

Tes Patrons , tes Héros , tes guides respectables ,
La fleur de mes damnés , les délices des Diables.

Puis un essain de *Filles à Talens*

Qui charmaient à souper , & brillaient sur la
Scène ,

De ces *Filles de Melpomène* ,

Qui trafiquent de leur printems ,

Se hâtant de venir dans mon sombre Royaume ;

Malgré Keyser , le Mercure & saint Côme.

Puis l'adorable *le Couvreur* , (1)

Cette Déesse poulinière ,

Qui reçut de tes mains l'encens le plus flatteur ,

Tandis que des bigots lui refusaient l'honneur

De la laisser pourrir au coin d'un cimetière.

Ces doux objets dont le geste animé ,

Le récit patétique , & l'accens plein de charmes ,

Aux Badauts attendris faisaient verser des larmes ,

Brûlent de plus de feu qu'ils n'en ont allumé ,

Et rendent mieux chez nous les tragiques allar-
mes.

Quand tu viendras dans ce séjour ,

Je veux qu'avec éclat, pour chômer ce grand jour ,

Notre allégresse se déploie :

Ce ne sera que bals & festins à ma cour :

Tous les feux de l'Enfer seront des feux de joie.

(1) Adrienne le Couvreur , Aétrice célèbre par ses grands talens , & par le goût qu'elle inspira à M. de V. mourut sans être assistée des secours de l'Eglise. On lui refusa la sépulture , mais M. de V. l'en dédommagea par une apo-
théose.

Dès long-tems mon Fourier t'y prépare un hôtel ,
 Un peu moins frais que celui des *Délices* ,
 Tout à côté du repaire éternel ,
 Où logent *Vanini* , (1) *Rugger* , (2) & leurs com-
 plices.

Là tu pourras promener tes caprices ,
 Et contempler au loin des lacs étincelans ,
 Des fleuves orageux , des rochers fulminans ;
 Flanqués de vastes précipices ,
 Et de cent gouffres mugissans.
 Ce *Belveder* de l'inférieure rive ,
 Pour amuser un Ecrivain ,
 Vaut bien la froide perspective

(1) *Vanini* [*Lucilio*] Prêtre , né en 1585 dans la terre d'Otrante. Il avoit formé le dessein , si l'on en croit le P. Mersenne, d'aller répandre l'athéisme dans le monde, avec douze compagnons de son libertinage. Il fut Aumônier du Maréchal de Bassompierre à Paris. Ses *Dialogues de la Nature* lui ayant fait des affaires avec la Sorbonne, il se retira à Toulouse, où ayant été convaincu de professer l'Athéisme, il fut condamné au feu, & exécuté n'ayant encore que trente ans. Il mourut sans donner aucune marque de repentir. Cependant il fut effrayé de l'appareil de son supplice, & s'écriait de temps en temps, ô mon Dieu ! Un Cordelier qui était là pour l'exhorter à mourir chrétiennement, lui dit, malheureux que vous êtes, vous reconnaissez un Dieu puisque vous l'invoquez ; non, répondait *Vanini*, c'est une façon de parler.

(2) *Rugger* [*Cosme Ruggeri*] Florentin, étant venu en France du tems de Catherine de Médicis, fut très-bien accueilli de cette Princesse, parce qu'il se donnait pour habile Astrologue. Ayant été enveloppé dans l'affaire de la Mole & de Coconas, favoris du Duc d'Alençon, accusés entre autres crimes d'avoir attenté par sortilège à la vie de Charles IX, il fut envoyé aux Galères ; mais Catherine l'en tira quelque tems après. Il mourut fort vieux à Paris, l'an 1615, & comme il avait déclaré hautement qu'il mourait Athée, son corps fut jeté à la voirie. Mezerai l'appelle *Rugier*.

De la ville & du lac des enfans de Calvin.
 Et si la soif de l'or te suit jusqu'au Ténare,
 Tu l'y verras couler, au gré de ton desir :

Mammon (1) l'affine & le prépare ;
 Et fusses-tu l'ombre la plus avare ,
 Il aura de quoi t'assouvir.

En attendant, cher ami, je t'invite
 A maintenir ton cœur endurci dans le mal ,
 Sans jamais réfléchir sur le terme fatal ,

Où ton déclin se précipite.
 Souvien-toi qu'au mépris du vulgaire Chrétien ,
 Un sçavant épuré de crainte & d'espérance ,

Comme *Epicure* ou *Lucien* ,
 Tient son rang jusqu'au bout , & doit, par bien-
 séance ,

Vivre en Athée, & mourir comme un chien.
 Il est beau d'affronter le péril à ton âge,

Tel qu'un nocher audacieux ,
 Que la foudre environne, & qui brave les cieuz ,
 En blasphémant dans le naufrage.

Ne vas pas imiter ce poltron de Normand, (2)

Qui par forme de testament ,
 Touché de repentir de son goût pour la Scène,
 Rima tout *Akempis* , indigne monument !

(1) Mammon, mot Syriaque qui signifie le Dieu, ou le Diable des richesses.

(2) C'est le grand Corneille. Il mit en vers *l'Imitation de Jesus*, sur la fin de ses jours. Les incrédules seraient bien surpris, si Monsieur de Voltaire qui a rimé depuis peu quelques passages de l'Ecclesiaste, & le Dialogue du *Chaton* & de la *Sulamite*, tiré du Cantique des Cantiques, allait rimer aussi les sept Pseaumes de la pénitence.

Ni ce *Ruffus* (1) , vil objet de ta haine ;
 Qui redouta l'Enfer , & finit saintement ,
 Ni ce benêt de *la Fontaine* ,
 Qui mourut aussi lâchement.

Eh ! que diraient les bandes interdites
 De ces enfans perdus qui volent sur tes pas ,
 Si leur vieux Général aux portés du trépas ,
 Flétrissait ses lauriers par des craintes subites ?

Tu sens quel coup cela me porterait !

Bientôt chacun s'allarmerait ,
 Car la crainte se communique ,
 Et mon Rival triompherait
 Dans le parti philosophique.

D'ailleurs comment te reconcilier
 Avec ce Dieu d'éternelle vengeance ?

Pourrais-tu lui faire oublier ,
 Par dix mille ans de pénitence ,
 Tant d'écrits scandaleux qu'on t'a vu publier ,
 Tant d'outrages & de licence ?

Mais s'il t'invite à la résipiscence ,
 Et quoiqu'il fasse encor , pour t'y déterminer ,
 Crois-moi , résiste-lui , dérobe à sa clémence ,
 La gloire de te pardonner.

Soit qu'il t'appelle , ou qu'il tonne , & menace ,
 Ranime ta vertu , redouble tes efforts ,
 Munis ton cœur d'une triple cuirasse ,
 Contre l'aiguillon du remors ,
 Ou contre l'attrait de la grace.

(1) Le grand Rousseau , mort à Bruxelles.

Mais le plus sûr , tu le sens bien ,
 Est de rester où le sort te confine :
 Là tu pourras toujours , du culte Ausonien ,
 Fronder impunement l'imbécile doctrine.
 Ton nom illustrera ces plaines , ces côteaux.
 On dira dans cent ans « ce paisible héritage
 » Fut autrefois la retraite d'un sage ,
 » Qui toujours contre Dieu combattit en héros ,
 » Et par un coup du sort jetté sur ce rivage ,
 » Pour agrandir le Diable , y tint ses arsenaux.
 On ira contempler cet Helvétique asyle
 De l'oracle des Ecrivains ,
 Comme on allait à Cume , aux antres souterrains ,
 Fameux par les trépieds d'une antique Sybille ;
 Ou comme on visitait , aux bords Napolitains ,
 L'auguste reposoir des cendres de Virgile.
 Cependant laisse dire aux lâches ennemis
 Qui vont te relancer jusqu'en ton hermitage ,
 Que la rouille des ans émousse tes esprits ,
 Que tes talens enfin usés & décrépits
 S'écroulent chaque jour sous les glaces de l'âge.
 Dédaigne d'écraser ces insectes poudreux ;
 Et s'ils trouvent encor , dans tes livres fameux ,
 Soit plagiat , soit blasphème , ou sophisme ,
 Oppose à leur audace un mépris généreux ,
 Sans plus crier au *Fanatisme*.
 Qu'ils sçachent ces cuistres jaloux ,
 Ces lourdauds empâtés d'orgueil & d'ignorance ,
 Qu'ils doivent humblement ramper à tes genoux ,
 Te craindre , t'admirer , & garder le silence ;)

Et que qui réunit tant de genres divers ;

Un si profond , & si vaste génie ,

L'arbitre enfin de l'harmonie ,

Maître de ses écarts , libre dans ses travers ;

Est fait pour régenter le Pinde & l'Univers.

Poursuis donc , sans mollir , tes travaux mémorables ;

Prodigue en forcené le mensonge & les fables :

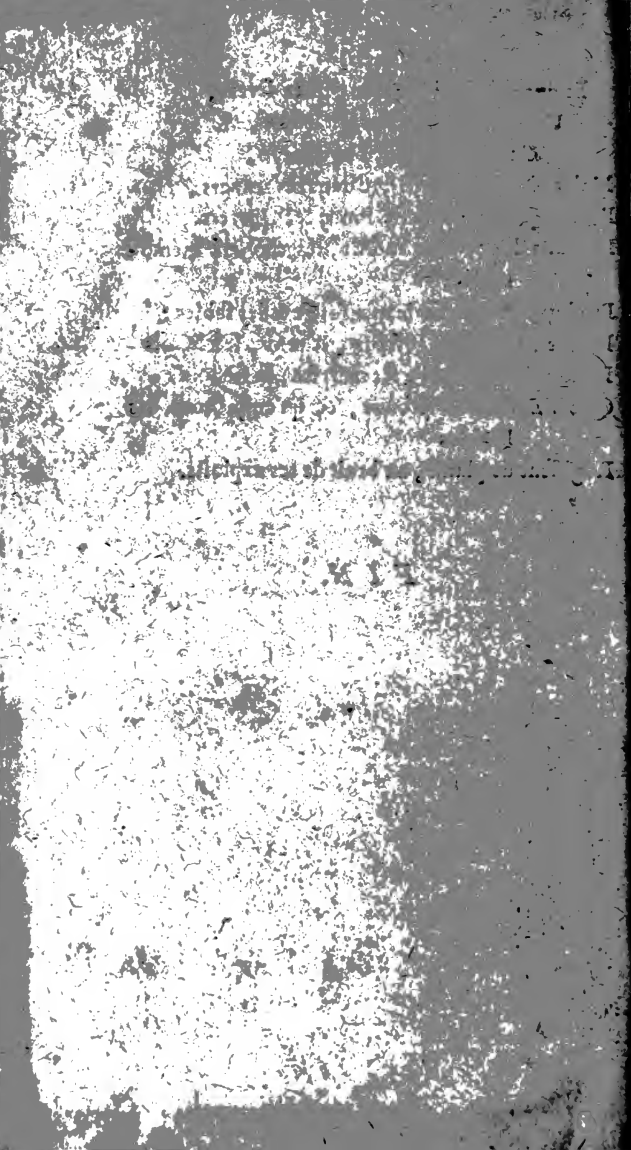
Frappe , confonds , détruis , & renverse à la fois

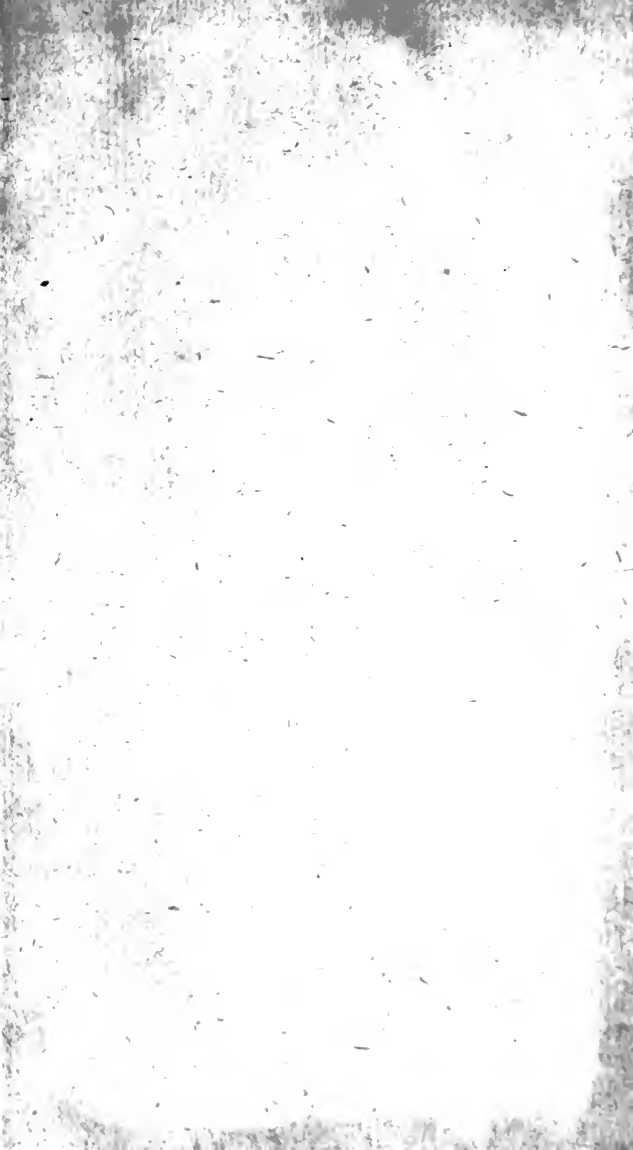
La morale du Christ , ses temples , & ses loix :

Que l'Enfer s'en étonne , & qu'enfin tous les
Diables

Rugissent de plaisir , au bruit de tes exploits.

F I N.







Letter to Dr. Bright
Oct 20 1842
Paines, Dr. Bright
Paines, Dr. Bright





Library
of the
University of Toronto

